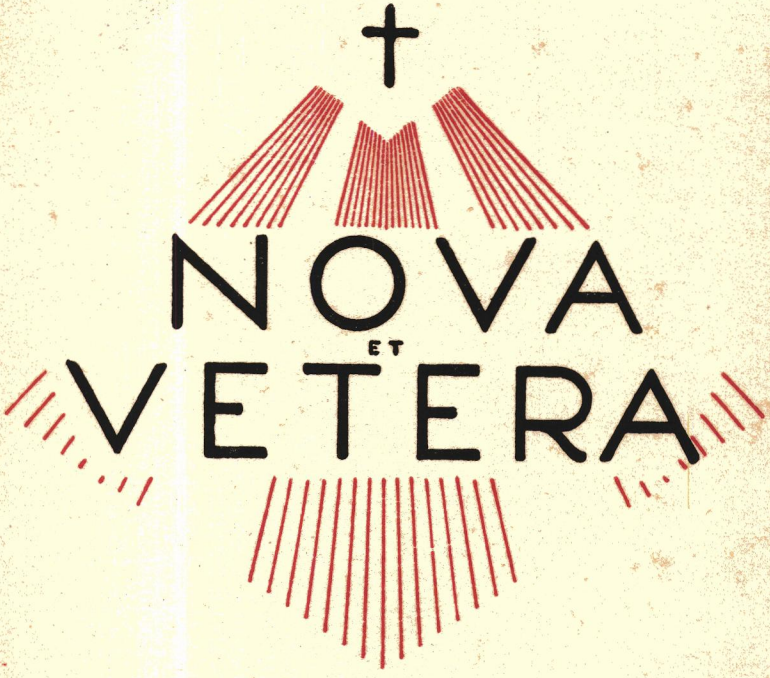
REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE



ANNÉE II. N° 4 - OCTOBRE.-DÉC. 1927
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 4 :

JOHANNÈS JŒRGENSEN	*Légende franciscaine*	321
E. BERNARD ALLO	*La Conception virginale de Jésus*	324
RENÉ LEYVRAZ	*Les Chemins de la Montagne.* VIII. La leçon de l'exil (suite) .	340
RODOLPHE JAMBÉ	*La Conférence « Faith and Order »*	363
MAXIME REYMOND	*L'Œuvre de saint Bernard dans les diocèses de Lausanne et Genève* .	376
MARCEL FEUILLAT	*Planche hors texte*	
Légende.		385
MARCELLE WARNERY	*Ramuz poète vaudois*	386
DOM PAUL RENAUDIN O.S.B.	*Anglicans et Schismatiques*	396
CHARLES JOURNET	*Chronique de philosophie* . . .	406
FRANÇOIS CHARRIÈRE	*Chronique de politique et de droit*.	422
Bibliographies.		429

Conditions d'abonnement:

Abonnement annuel (Suisse et Etranger) . . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro. . . . . » 3.—

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE DE 96 A 144 PAGES

dirigée par

le P. M. V. BERNADOT, Dominicain

vous apporte chaque mois des articles sur

les fondements et la **pratique de la vie intérieure;**

une vertu qu'elle expose d'après la doctrine et les exemples des saints;

les fêtes liturgiques du mois dont le symbolisme est expliqué à fond;

un saint dont elle raconte la vie, expose la doctrine, analyse les écrits, cite les meilleurs extraits;

les règles de la direction spirituelle pour vous-même et pour les œuvres dont vous vous occupez;

les lectures spirituelles que vous pourriez faire (ouvrages anciens ou nouveaux à conseiller aux fidèles pour acquérir et entretenir une piété éclairée et profonde);

le mouvement de la vie spirituelle (principaux articles des revues qui intéressent la vie spirituelle, chroniques de liturgie, de pédagogie, des œuvres paroissiales, etc).

DEUX ÉDITIONS

Edition simple: 6 francs suisses. **Edition avec supplément: 8 francs suisses**

L'édition avec supplément ajoute, au programme ci-dessus, un cahier consacré aux questions d'érudition (études historico-doctrinales sur les mystiques, les sources de la mystique, etc.).

ECOLE THÉOLOGIQUE DE SAINT-MAXIMIN (Var)

Compte postal: LA VIE SPIRITUELLE, Marseille 92.42

CIGARETTES
S A T O

.·.

C'est un art subtil de discerner dans les innombrables « crûs » de tabacs les qualités dominantes, et par une mixture savante d'orchestrer l'ensemble harmonieux où tous les timbres se fondent en une résultante agréable qui a nom la cigarette, véritable concert de parfums s'élevant jusqu'uà une sorte de spiritualité exquise . . . . . .

·.·

CIGARETTES
O P H I R

HENRI NAEF

DOCTEUR ÈS LETTRES

FRIBOURG AU SECOURS DE GENÈVE

1525-1526

PUBLIÉ SOUS LE PATRONAGE

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU CANTON DE FRIBOURG

PRÉFACE DE M. GASTON CASTELLA

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Edition ordinaire :

Un volume in 8° de 320 pages et 16 planches hors texte en héliogravure. **Prix fr. 6.—**

Edition de luxe numérotée :

Format grand in 8°. Papier anglais. Couverture originale dessinée d'après des documents de l'époque.

Prix fr. 20.—

Dix exemplaires sur Japon :

numérotés de 1-10. Edition de grand luxe.

Prix fr. 60.—

FRIBOURG

FRAGNIÈRE FRÈRES, ÉDITEURS

1927

Une des particularités de l'histoire suisse au moyen âge est le développement des combourgeoisies, c'est-à-dire des alliances entre villes promettant de se soutenir mutuellement pour la défense soit des intérêts communs, soit des intérêts particuliers de leurs ressortissants...

Le traité de combourgeoisie de Genève avec Fribourg et Berne a été signé le 8 février 1526. Il suit donc de deux mois le traité conclu par les mêmes villes avec Lausanne, le 7 décembre 1525. Il a été négocié en même temps, et il s'inspire des mêmes motifs. Dans une étude publiée en 1925, M. Favre de Genève, avait exposé d'une manière générale les négociations. M. Naef revient sur ce sujet, en insistant sur la part déterminante de Fribourg dans ces tractations, et en apportant des documents et des aperçus nouveaux. C'est un travail très fouillé, neuf, bien ordonné et conduit et d'une lecture agréable. Il place M. Naef au rang de nos meilleurs historiens romands.

Maxime REYMOND.

(« Feuille d'Avis de Laus. ».)

Librairie Vve J. C. Meyer Fribourg

70 PLACE DE LA CATHÉDRALE

Messieurs les Ecclésiastiques,

souscrivez au dernier ouvrage de Monseigneur Besson, **L'EGLISE ET LA BIBLE.** Magnifique ouvrage de 220 pages in-quarto illustré de 136 planches en héliogravure et de 6 planches et un frontispice en couleurs. — — — —
Vous pouvez souscrire au prix de Fr. 22.— jusqu'au *31 octobre.* Après cette date le prix sera porté à Fr. 25.—. — — — — —
PROSPECTUS ILLUSTRÉ SUR DEMANDE —

Librairie Vve J. C. Meyer,
Place de la Cathédrale, 70.

DROGUERIE-EPICERIE

Jean ROSSI, Succ.

72, RUE DE CAROUGE **GENÈVE** *--- PLAINPALAIS ---*

COULEURS	*Spécialités*	CONSERVES
VERNIS	*pharmaceutiques*	CAFÉ - THÉ
BROSSERIE	*Herboristerie*	CHOCOLATS

LÉGENDE FRANCISCAINE[1]

C'ÉTAIT sous les yeuses qui entourent l'Ermitage des Carceri, au-dessus d'Assise. Pour la vingtième fois ce jour-là, pour la millième fois cette année-là (car c'était l'année du centenaire franciscain) le jeune Père qui sert de guide aux visiteurs répétait patiemment ses explications. « Voici l'arbre d'où les oiseaux écoutaient le sermon de saint François, voici la rivière, le torrent plutôt, qui, sur une parole du saint, cessa de couler devant les cellules des premiers frères dont il troublait la prière... »

On vient de sortir du petit couvent, on se trouve maintenant dans le bois de chênes-verts qui ombrage ces primitives grottes où se retiraient les premiers disciples du « Poverello ».

Et chacune de ces grottes possède sa légende. Le Père la répète patiemment, comme il l'a fait des centaines de fois, comme il la répétera des centaines de fois encore avant que ne prenne fin cette année franciscaine...

---

[1] L'illustre auteur de la vie de saint François et de la vie de sainte Catherine, M. Johannès Jœrgensen, a bien voulu composer pour *Nova et Vetera* cette légende franciscaine, dont la version française nous vient de Mme M.-Thérèse Léon-Dufour, la parfaite traductrice de la vie de sainte Catherine de Sienne.

Le voici, à présent, devant le dernier de ces refuges effrayants qui ne sont que des anfractuosités du roc, et dont tout l'ameublement consiste en un amas de feuilles sèches dans un coin ; puis, sur un autel, formé simplement de deux pierres superposées, se dresse une Croix fruste fabriquée avec deux branches liées par un bout de ficelle.

« Voici » dit patiemment le Père, en se tournant vers le groupe d'Américains plus ou moins curieux qui le suit, « voici la grotte du Bienheureux André de Stroncone... La chronique du couvent rapporte que, souvent, ce Bienheureux recevait ici la visite de l'Enfant Jésus... »

— « *De qui ?* » s'exclame, ahurie, une Américaine aux longues jambes couleur chair dans des souliers de peau de serpent.

— « Du *Bambino* » répète tranquillement le Père, sans même saisir l'étonnement de la Trans-Océanienne. « Or, il advint une fois qu'au moment précis où arrivait l'Enfant Jésus pour faire visite au Bienheureux, celui-ci entendit sonner la cloche du couvent qui appelait les frères à la prière en commun dans l'église...

« Vous avez vu là-bas, à Saint-Damien, la clochette dont se servait sainte Claire pour rassembler ses sœurs et leur indiquer l'heure de l'Office divin... Bon, ce devait être une petite cloche de ce genre-là, bien modeste, — Oh ! on n'était pas riche en ces temps-là...

« Donc, le bienheureux André entend l'appel. D'ordinaire, il est parmi les premiers à se rendre à l'église. Mais cette fois-ci, dans son âme, s'élève comme un doute...

« L'Enfant Jésus est là, devant lui, dans sa grotte, qu'Il remplit toute d'une céleste lumière et d'un parfum de Paradis... Faut-il abandonner tout cela, aller à la Chapelle pour y trouver seulement les autres frères qu'il con-

naît si bien et dont la vue n'offre pas *toujours* une très grande consolation ?

« Vous comprenez devant quel dilemme se trouve le pauvre Bienheureux... Mais voici que l'Enfant Jésus coupe court à la discussion intérieure de Frère André. A haute voix, il lui enjoint de *faire tout bonnement son devoir* et d'aller prier avec ses frères.

« Ainsi dit, ainsi fait... Mais il se peut bien que le malheureux Frère André ait été tant soit peu distrait pendant la récitation des psaumes ! Et vous devinez que c'est en grande vitesse que, l'Office terminé, il retourne vers sa grotte. Y trouvera-t-il encore le divin Enfant ? J'imagine que son cœur a dû battre un peu fort quand il approchait de sa cellule...

« Et voici ce qu'il trouva ! Non seulement, le *Bambino* était là, aussi rayonnant de gloire, aussi beau qu'auparavant... Mais, en l'absence du Bienheureux, l'*Enfant Jésus avait grandi !* »

Le jeune Père se tait un moment, puis il ajoute : « D'où l'on voit que l'obéissance fait grandir Jésus dans nos cœurs. »

Les Américaines le regardent, se regardent entre elles. Un merle chante quelque part dans la forêt. Et la visite du sanctuaire continue.

JOHANNÈS JŒRGENSEN.

LA CONCEPTION VIRGINALE DE JÉSUS

Si beaucoup qui s'appellent chrétiens, en un sens large, se refusent à croire franchement à la résurrection corporelle du Christ, il est un autre dogme du Credo qui cause une répulsion plus vive encore, dirait-on, aux incroyants et à certains croyants vagues: celui qui proclame que le Sauveur est né d'une vierge. Ils s'en expliquent la formation par je ne sais quelles combinaisons de mythes religieux païens et de folklore, qui seraient venues s'agglutiner avec l'Evangile primitif, à une époque relativement basse. Ils ont peine à croire que des gens cultivés, non étrangers à l'«esprit moderne», professent encore sincèrement, et de tout leur cœur, la foi à de si évidentes légendes. Pour les aider à juger en meilleure connaissance de cause, je voudrais leur dire en ces pages comment des catholiques « soumis », quoique munis d'études, se représentent les faits qui entourèrent la naissance de Jésus-Christ, tels qu'on peut les fixer par les récits évangéliques; et ensuite demander aux lecteurs les plus prévenus contre le dogme si cela, — pour peu qu'on ne nie pas a priori la possibilité du miracle, — ne mérite pas au moins l'examen.

D'abord, nul croyant instruit n'ignore que l'assertion de cette vérité prodigieuse s'est fait lentement son chemin dans l'Ecriture.

Le « silence de Dieu »[1], dans lequel s'était accompli le mystère de la Conception virginale, continua à le dérober aux oreilles humaines, jusqu'au jour où il devait être révélé

[1] Expression de saint Ignace d'Antioche.

aux croyants. C'était un fait absolument caché de sa nature. c'était le secret de Jésus, de Marie qui le « gardait dans son cœur », de Joseph qui l'emporta sans doute au tombeau, et d'un tout petit cercle de privilégiés, n'embrassant même pas toute la famille du Messie, — des âmes fidèles et patientes comme Elisabeth, qui attendaient l'heure où Jésus et sa mère en communiqueraient la connaissance à qui ils voudraient, quand ils voudraient. Le Fils de la Vierge, durant son ministère, dut bien faire connaître à quelques-uns le miracle de son origine humaine; mais il ne semble pas qu'il en ait jamais fait l'objet d'une déclaration publique; le moyen n'eût pas été bon pour attirer la confiance de ces Juifs déjà si difficiles à convaincre par tant de merveilles éclatantes qui s'opéraient sous leurs yeux; ils auraient pu en faire un sujet de dérison ou une matière à scandale, et les moins prévenus auraient dit: « *Durus est hic sermo, et quis potest eum audire?* »

Plus tard, après la Pentecôte, les apôtres publièrent d'abord ce dont ils avaient été eux-mêmes témoins; ils firent des récits très circonstanciés de la Passion et de la Résurrection, avec un choix d'enseignements et de miracles[1]. Pour gagner les foules à la foi nouvelle, il fallait leur rappeler avant tout ce qui comportait une vérification plus ou moins directe. Devant une révélation comme celle du ministère public de Jésus avec son couronnement, tout ce qui n'en avait été que la préface demeurait dans une sorte de pénombre; les nouveaux convertis, dans le ravissement de ces trésors de grâce dont ils étaient comblés soudainement et qu'ils n'auraient jamais fini d'inventorier, fixaient moins leur pensée sur les années obscures qui avaient précédé le baptême au Jourdain; ils ne jetaient qu'un regard d'adoration presque timide sur le mystère prodigieux, mais si caché, de son apparition dans la vie terrestre.

Il ne faut donc point être étonné par le silence de Marc, qui s'en est tenu dans son évangile au premier degré de la

[1] *Actes des Apôtres*, I, 21-22.

catéchèse, celui que Pierre exposait de prime abord aux Gentils [1]; ni par celui de Paul, qui n'a jamais pensé à donner dans ses lettres toute la synthèse des croyances nouvelles; ou de Jean, qui visait un but très spécial, celui de faire ressortir, en détaillant un petit nombre d'actes et de discours publics de Jésus, le caractère théandrique de son activité, pour convaincre de sa divinité les hommes cultivés dont l'esprit cherchait le Logos. S'ils n'ont point parlé à leurs lecteurs de la conception virginale, du moins n'ont-ils pas écrit un mot qui y contredise; et même ils ont certaines façons de dire qui ne s'expliquent bien que parce qu'ils en tenaient compte, et qui la rappellent implicitement [2].

Les fidèles, en effet, et cela dès les premiers temps, devaient en être bien convaincus. Car saint Mathieu, le premier évangéliste, qui a écrit pour les Juifs, et saint Luc qui destina son ouvrage, quelques années plus tard, aux chrétientés grecques, ont été sans doute plus complets; ils ne sont pas moins affirmatifs l'un que l'autre dans cette étrange assertion que Jésus n'a pas eu de père humain; mais, ce qui est plus extraordinaire encore, et tout-à-fait incompatible avec la supposition qu'ils auraient voulu apprendre à leurs lecteurs un mystère jusque-là ignoré d'eux, c'est qu'ils n'entourent leur dire d'aucune de ces

---

[1] *Actes*, même passage.

[2] C'est ainsi que MARC VI, 3, a soin lui seul d'appeler Jésus « le fils de Marie » et non « le fils de Joseph »; que PAUL le dit « fait d'une femme » ou « devenu [fils] d'une femme », *genomenon ek gunaikos* (GAL. IV, 4), sans jamais aucune allusion à un père humain autre que David et Abraham les ancêtres; que JEAN relève plus que les autres le rôle de Marie durant le ministère de son Fils et au Calvaire, etc. D'ailleurs, comment Paul, par exemple, eût-il ignoré ou nié ce dogme auquel l'évangéliste Luc, son disciple, attache tant de valeur ? Tous les « frères de Jésus » nommés dans le N.T. n'étaient en réalité que ses cousins; Renan le reconnaît lui-même, et se voit obligé de soutenir, en se moquant élégamment de ses lecteurs, que les « vrais frères » de Jésus étaient trop obscurs pour qu'on eût dans l'Eglise conservé leur mémoire; plus tard, il reconnut que Jésus était fils unique.

explications apologétiques, de ces précautions ou de ces références qui eussent été requises, si les fidèles avaient dû trouver dans leurs volumes la première connaissance d'un tel miracle, et avaient eu quelque hésitation à y croire. Il fallait donc que l'enseignement oral, bien avant que Paul et les évangélistes eussent rien écrit, leur en eût appris là-dessus déjà plus que les récits de Mathieu et de Luc n'en rapportaient [1]. Il n'y avait plus sur ce point-là ni préjugés à vaincre, ni légitime curiosité à satisfaire pour la première fois. L'apôtre juif et le disciple grec en parlent tous deux comme d'un fait au sujet duquel ils ne prévoient pas de discussions dans leurs églises diverses.

Ils le font sans s'appuyer aucunement l'un sur l'autre, en des relations si différentes qu'elles ont le caractère de *deux* témoignages, et non d'un seul témoignage dédoublé [2].

---

[1] Comment, par exemple, s'il n'en était pas ainsi, MATHIEU n'aurait-il rien dit de que ce faisait Marie avant de concevoir le Christ, et des circonstances dans lesquelles elle le conçut ? Comment LUC eût-il écrit son célèbre verset I, 34, sans rien dire pour expliquer une chose aussi insolite que la résolution de rester vierge prise par une fiancée juive ? Et ni Harnack, ni les plus forts, n'ont pu trouver, contre l'authenticité des passages de ces Evangiles exprimant la conception virginale, d'objections ayant une vraie consistance objective.

[2] Le récit de LUC se fonde expressément sur les souvenirs de Marie (II, 19) et celui de MATHIEU paraît remonter à une source béthléhémitaine — soit dit sans contester que l'Apôtre ait pu au préalable apprendre les faits par Jésus lui-même, ou dans le même cercle que Luc. Ce n'est pas une objection contre leur valeur historique que ces chapitres aient pris une forme biblique et artistique sous la plume de l'écrivain Luc, ni que le style de Mathieu, peu soucieux d'exactitude photographique, admette certaines hyperboles populaires, quand il dit que « tout Jérusalem » s'agite, qu'Hérode convoque « tous » les grands prêtres et les Anciens, ou s'il ne décrit pas d'une façon très précise la nature et la marche de l'étoile des Mages. Ni l'un ni l'autre n'ont pris les procédés qu'il eût fallu pour accréditer une légende jusque-là ignorée ou discutée. Que l'on compare les Apocryphes, ou bien les légendes tardives sur la naissance du Bouddha, et l'on verra la différence.

Au reste, ce qu'il y a de fondamental est commun à l'un et à l'autre: l'origine davidique des parents de Jésus [1], la conception miraculeuse de Marie, et la naissance du Christ à Bethléhem dans les dernières années d'Hérode. Des deux côtés la couleur palestinienne est si accusée, et la forme des idées est d'une réserve si archaïque, elle présuppose si peu le détail de ce qui se réalisa plus tard, qu'on ne peut croire le contenu de ces narrations imaginé hors de la Palestine, ni après l'enseignement, la mort et la résurrection de Jésus [2].

La merveille de cette naissance était pourtant inouïe en soi, et inouïe pour les Juifs d'alors. Ceux-ci, malgré les naissances extraordinaires rapportées dans la Bible, et les légendes qu'a multipliées l'haggada autour de l'enfance de leurs héros, n'entretenaient point, négligeant la prédiction d'Isaïe [3], de croyance populaire ou savante à des Vierges-Mères. Quant à l'histoire des religions, elle n'explique pas mieux la foi des chrétiens. L'anthropomorphisme des divi-

---

[1] Les catholiques l'admettent aussi pour Marie, d'après l'exégèse la plus naturelle de Luc et la tradition. Mais ce n'est point parce que la généalogie de Luc aboutit à Marie; cette théorie, en faveur auprès de quelques-uns, est artificielle et insoutenable. Les deux généalogies aboutissent également au père selon la loi, Joseph; si elles divergent, c'est que les Juifs (comme les anciens en général) n'établissaient pas toujours leur lignée suivant la pure descendance par le sang, mais y introduisaient facilement des pères d'adoption, des pères légaux suivant la loi du lévirat, etc. Les deux évangélistes ont pu le faire également, mais pour des générations différentes, ce qui cause leur divergence. D'après Julius Africanus, on peut être à peu près certain que Luc au moins l'a fait.

[2] Quand la légende vient inventer après coup, elle se donne toujours une grande précision apparente, et tire parti de tous les faits qu'elle connaît.

[3] Les Septante avaient cependant rendu expressément par le grec *parthenos* (vierge), le mot hébreu *alma* dans la prophétie d'Isaïe, VII, 14. Mais on ne voit pas que les Juifs de Palestine, à l'époque de Jésus, ni avant, ni plus tard, en aient jamais tiré la conséquence, tant pareille idée était étrangère à leur mentalité. Pour Philon d'Alexandrie, voir plus bas.

nités païennes, et un certain nombre d'idées primitives et grossières sur les conditions de la génération ont pu remplir la mythologie et le folklore d'histoires bizarres concernant la naissance des dieux et des héros, aussi bien que leur trépas; mais toutes les études menées avec tant d'acharnement pour y découvrir l'origine de notre dogme n'ont fait trouver jusqu'ici que des vierges non mères, ou des mères non vierges, ou des contes sauvages, à dormir debout, où il n'y a ni virginité, ni maternité, ni propreté, et où parfois manque jusqu'à la femme. Ni dans les légendes juives, ni dans la mythologie, ni dans les Mystères païens, ne se rencontre l'idée d'un homme ou d'un dieu conçu *virginalement* d'une vierge, sans aucune fécondation matérielle préalable [1].

Cette idée est donc, autant qu'on peut l'affirmer jusqu'ici, le propre des chrétiens. Et elle apparaît attestée catégoriquement dès l'époque primitive, dans un pays où l'on était si peu enclin à des créations de ce genre qu'on négligeait même la prédiction d'Isaïe [2]; cela avant toute entrée en contact de la jeune église avec des sociétés païennes étrangères et lorsque le fait était encore contrôlable (autant qu'humainement il peut l'être), par le recours au témoignage de Marie elle-même, ou des premiers confidents qu'elle et Jésus avaient mis dans leur secret.

Si cela ne suffit pas à *prouver* humainement l'historicité de ce miracle, du moins cette considération rend-elle la conviction chrétienne beaucoup plus difficile à expliquer que les rationalistes n'ont l'air de le croire.

---

[1] Voir la note à la fin du chapitre.

[2] Parmi les hellénistes, et dans le pays même des Septante, Philon parle bien quelque part d'êtres qui s'engendrent virginalement; mais ce ne sont pas des personnes, ce sont des vertus; pures allégories (forcées comme toujours, et qui ne prétendent pas s'appuyer sur quelque tradition que ce soit), pour transporter l'idée d'une personne à une vertu. Philon était féru d'enfantements métaphoriques.

Cependant, ils nous objecteront toujours une difficulté qui paraît à première vue formidable: c'est le manque d'accord des deux narrateurs Mathieu et Luc sur presque tous les détails. Avant de l'examiner, rappelons-nous d'abord, qu'ils n'avaient pas le même but: le premier évangéliste voulait montrer que Jésus, dès son enfance, s'est révélé à certains traits comme le Messie qui attirerait les Gentils et serait repoussé par son peuple; tandis que le troisième évangéliste n'a voulu grouper autour de la naissance de Jésus que les événements les plus touchants et les plus intimes, arrivés jusqu'à la présentation au Temple, c'est-à-dire au quarantième jour, bien avant ceux qui sont rapportés par Mathieu ; de là il passera, sans récit intermédiaire, à un fait remarquable de la douzième année du Sauveur.

Voici la reconstitution totale que l'on peut proposer [1].

Joseph était originaire de Bethléem, comme de la famille de David (Luc); il s'était transporté à Nazareth, où Marie l'accepta pour époux, à la condition qu'elle conserverait sa virginité (Luc, I, 34). Quoique le contrat fût fait, les deux conjoints n'habitent pas encore ensemble [2], lorsque l'Ange Gabriel apparaît à la Vierge, et, par une opération divine, purement et ineffablement spirituelle, elle conçoit l'Homme-Dieu dans son sein (Luc). Une autre vision d'ange rassure Joseph, qui prend, dès lors, son épouse avec lui dans sa demeure [3] (Mat. I, 18-24). Vient

---

[1] Les conjectures que j'ai été obligé d'introduire dans cette reconstitution sont imprimées en italiques. — L'ensemble de la reconstitution n'est pas sans quelques appuis dans la tradition patristique, chez saint Epiphane et dans la Chronique d'Eusèbe.

[2] Chez les Juifs d'alors, les fiançailles constituaient déjà un engagement définitif, sauf divorce; elles équivalaient presque au mariage, si ce n'est en ce que les fiancés ne cohabitaient pas; et le délai pouvait se prolonger assez longtemps avant la démarche dite *nissouîn*, par laquelle l'homme prenait sa femme chez lui.

[3] C'est ici le «nissouîn». Le mot grec *sunelthein* (lat. *convenire*) de I, 18, ne signifie pas autre chose, et il équivaut à *paralabein* (lat. *accipere*) des versets 20 et 24.

le recensement qui fut commencé durant la première magistrature de P. Sulpicius Quirinius en Syrie[1], et qui fit Joseph se transporter avec Marie à sa ville natale, Bethléhem[2]. Là Jésus naît dans une étable; des bergers, au chant des anges, viennent l'honorer; il est circoncis le huitième jour, et, le quarantième, présenté au Temple de Jérusalem, où Siméon prononce sa prophétie (Luc); la connaissance de ces premiers événements ne semble pas être alors sortie d'un cercle restreint. Joseph ramène ensuite sa femme et le nouveau-né à sa résidence de Nazareth, où il avait toute sa famille, qui s'y était peut-être établie à la même époque que lui[3]. *Mais l'idée vient bientôt aux saints époux de regagner Bethléhem, où l'Enfant-Messie est né, et où quelques personnes, comme les bergers qui ont reçu la révélation angélique, comme Siméon et Anne qui habitent la grande ville voisine, pourront faire autour de lui un milieu de sympathie et de vénération. Joseph reprend donc*

---

[1] Le dogme rationaliste, que Luc s'était trompé de dix ans à propos de Quirinius, est maintenant renversé par les découvertes épigraphiques; et de meilleures considérations sur l'histoire d'Auguste et ses relations avec Hérode font paraître très vraisemblable, même aux yeux de l'histoire profane, que la Palestine ait été recensée déjà aux environs de l'an 7 avant Jésus-Christ, quand Quirinius, puis Saturninus, étaient légats en Syrie. Voilà pourquoi Luc parle d'un *premier recensement*, qui n'est pas celui qu'opéra le même Quirinius en l'an 6 après Jésus-Christ (*Actes*, v, 37 et *Josèphe*). Cela oblige à croire que Notre-Seigneur avait quelque peu plus de trente ans quand il se présenta au baptême de Jean; aussi saint Luc dit-il qu'il avait « à peu près une trentaine d'années », *ôsei etôn triakonta* (Luc, iii, 23); il était plus près de trente que de quarante.

[2] Tout le bruit qu'on a fait à propos de la prétendue impossibilité de déplacements si incommodes doit s'évanouir depuis que l'Egypte a fourni l'ordre d'un gouverneur romain qui en ordonne de pareils pour un pareil motif. Et cela ne paraît pas avoir été particulier à l'Egypte.

[3] Jacques et les autres que nomment les Nazaréens comme « frères de Jésus » (Math. xiii; Marc vi) habitaient leur ville, et devaient être des neveux de Joseph, non de Marie.

domicile en sa ville natale, quoiqu'il n'y possédât plus, à ce qu'il semble, de parenté.

L'enfant Jésus avait dépassé déjà l'âge d'un an[1], lorsque des étrangers, des « mages », ou sages de l'Orient, se présentèrent à une heure nocturne devant la maison du charpentier. Sectateurs probables de Zoroastre, mais héritiers aussi de la science babylonienne, ces savants cherchaient dans les astres les signes des destinées humaines ; or, un récent phénomène céleste les avait frappés comme répondant, d'après leurs idées, à la naissance du « Roi des Juifs », c'est-à-dire du Messie. L'attente messianique des prophètes s'était en effet à cette époque infiltrée un peu partout, en Orient et en Occident. Mathieu est le seul qui nous parle de cette visite des Mages ; *si Luc n'en a rien dit, non plus que des graves conséquences qu'elle entraîna, ce n'est pas qu'il pût l'ignorer, lui qui puisait diligemment ses renseignements dans l'entourage de la Sainte Famille, et encore moins qu'il voulût la nier ; mais dans les milieux grecs auxquels était destiné son Evangile, le nom de mage équivalait presque à celui de sorcier ; le disciple de Paul, très préoccupé d'éloigner toute apparence de compromission entre la nouvelle doctrine et les superstitions du syncrétisme oriental, n'aurait donc pu parler de ces hommages rendus par des païens sans entrer en des explications apologétiques qui n'eussent point été dans le ton de son écrit ; ce n'est point toujours l'importance des événements qui lui en a dicté le choix, mais leur aptitude à faire ressortir des enseignements moraux particuliers, comme l'humilité et la pauvreté du Sauveur des hommes ; la visite des modestes bergers de Bethléhem, les premiers appelés à vénérer l'enfant, répondait plus excellement à son but, et il lui a suffi de raconter celle-là.*

Mathieu, l'évangéliste des Juifs, n'avait pas les mêmes raisons pour passer sous silence un fait aussi considérable :

[1] Il faut bien lui donner au moins cet âge, si l'apparition de l'étoile, comme le texte le suppose, a été regardée comme coïncidant avec sa naissance (Voir MATH. II, 1-2 ; 7 ; 16). Saint Epiphane l'admettait.

des gentils, des astrologues, miraculeusement amenés près du berceau du Fils de David, du roi d'Israël, qui devait arracher à leurs erreurs toutes les classes et toutes les nations. Le miracle ne consista probablement point dans l'apparition de l'étoile [1], mais dans la coïncidence surnaturelle que Dieu établit entre la naissance de Jésus et leurs calculs humains en soi décevants, puis dans l'infaillible inspiration qui mit ces païens à la recherche du « roi des Juifs ».

La rumeur causée à Jérusalem par les questions de ces étrangers atteint les oreilles d'Hérode, qui avait une bonne police. Le tyran soupçonneux craint qu'il n'en sorte un mouvement de fanatisme populaire nuisible à son autorité ou à celle de ses successeurs. On sait le plan qu'il imagina. Les Mages, gens enthousiastes dépaysés dans cette ville d'intrigues, croient pouvoir se fier à l'encouragement royal, et se mettent en marche, à la nuit tombante, pour parcourir les quelques kilomètres séparant la capitale, de la petite ville qu'on leur a indiquée. L'étoile, qu'ils avaient sans doute perdue de vue [2], leur réapparaît justement au Sud, dans la direction de Bethléem ; ils reconnaissent là un signe de Dieu, et c'était en effet la continuation de la coïncidence miraculeuse. Arrivés à la bourgade, ils cherchent dans la maison isolée ou dans la rue que l'astre se trouve à surplomber, où peut se trouver un petit enfant d'un ou

[1] Le texte sacré, dans son imprécision et sa forme populaire, n'entraîne pas que cette étoile ait été un météore surnaturel. Si elle est restée plus d'un an au firmament, ce ne pouvait non plus être une comète.

[2] Il semble, d'après ce trait, que l'« astre », qui n'était ni un météore, ni une comète, fût une étoile variable ou périodique. Ou bien on pourrait croire qu'elle était peu lumineuse, et visible seulement, dans des conditions favorables, aux yeux exercés comme ceux des Mages. On ne peut savoir si c'était une étoile temporaire, ou si elle luit encore au firmament. Le Prof. Oswald GERHARDT a étudié toute cette question d'une manière approfondie et intéressante comme documentation *(Der Stern des Messias,* 1922) ; il y voit, lui, une conjonction.

deux ans qui soit de la race de David. Pénétrant dans l'humble demeure du charpentier Joseph, ils se prosternent pleins de foi, devant Celui qui n'a l'air que d'un nourrisson de pauvres, et lui offrent quelques riches présents, comme des solliciteurs aisés à un roi d'Orient. Cet hommage rendu, ils retournent au campement de leur caravane, probablement assez modeste; l'heure étant tardive, et le charpentier ne pouvant les héberger, cette visite fut peut-être courte; il est possible que peu de gens de Bethléhem, aient su, dès lors, qui étaient ces étrangers, et ce qui s'était passé cette nuit-là chez Joseph. L'intention des Mages devait être de revenir au jour; mais un avertissement angélique, reçu en songe, les oblige à partir précipitamment par un autre chemin. Hérode ne leur avait pas donné d'escorte, ne les avait pas fait suivre d'espions, car les calculs des hommes d'astuce sont parfois en défaut; c'est qu'il comptait absolument sur leur retour, et ne voulait du reste pas provoquer l'attention. Joseph, averti par l'Ange, dans la même nuit, rassemble vite quelques provisions de route, avec les présents des Mages, qu'il ne faut pas se figurer très encombrants; avec Marie et Jésus, il fuit rapidement, par la voie la moins fréquentée, vers la frontière d'Egypte, qu'il leur fallait quatre ou cinq jours seulement pour atteindre. Ses voisins de Bethléhem purent s'étonner au matin de cette disparition; mais ils se dirent sans doute que les étrangers, également évanouis, l'avaient enmené avec eux. Combien de temps la Sainte Famille passa-t-elle en Egypte ? Sans doute un assez petit nombre de semaines, car Hérode était certainement alors proche de sa fin.

Le tyran, qui avait fait les choses dans le plus grand secret possible, attendit un rapport pendant deux ou trois jours peut-être; ce fut en vain. On lui apprend la disparition des Mages; furieux de se voir déjoué ainsi, sans se donner la peine de faire une enquête, et ne soupçonnant pas d'ailleurs la fuite de l'obscure famille venue de Galilée, il recourt à l'un de ces procédés précipités et atroces qui ne sont pas extraordinaires chez un despote oriental, surtout

à une époque, où, parmi les païens et les sceptiques paganisants tels que lui, la vie des enfants comptait pour fort peu de chose, pour bien moins encore que celle des adultes [1]; les tragédies de sa propre maison et l'exaspération de la maladie rendaient d'ailleurs Hérode de plus en plus capricieux et brutal. Enveloppant d'un même coup de filet et supprimant tous les petits de Bethléhem nés depuis la date approximative où l'étoile a été remarquée des Mages, il désespérera les rebelles et les exaltés qui pourraient croire qu'un futur roi se trouvait dans leur nombre. Ses sbires, *soit à découvert, soit sous le masque de brigands*, — ou peut-être de vrais brigands gagés par la police, — vinrent à Bethléhem et dans les hameaux voisins, surprendre les femmes à l'heure où elles se réunissent pour la causerie, et, sous quelque sauvage prétexte, comme des Bédouins de nos jours en trouveraient encore facilement dans une expédition de pillage [2], ils leur arrachent leurs nourrissons, les tuent sous leurs yeux, et fouillent encore les maisons de la bourgade affolée, afin que nul n'en réchappe. Le nombre des Innocents massacrés ne dut guère dépasser vingt ou trente. Peut-être les pauvres Bethléhemitains ne perçurent-ils aucun rapport entre cette exécution féroce et la visite de ces étrangers qui avaient dû emmener avec eux Joseph.

Cependant, celui-ci gagnait sa vie en Egypte, dans quelque colonie juive, comme il l'eût fait en Palestine, quand il reçoit encore l'avertissement d'un ange, après

[1] Et on comprend que, au milieu de tous les supplices qui remplirent alors Jérusalem, Josèphe et les autres historiens n'aient pas retenu l'assassinat de quelques-nouveaux-nés campagnards.

[2] Ainsi, par exemple, sous prétexte de vengeance ou de contrainte, comme pour punir les familles de ne pas vouloir se laisser dépouiller ou rançonner. Cela si l'on tient absolument à croire qu'Hérode a dissimulé sa main et son motif. Mais, répétons-le, ce caractère d'atrocité rare, qu'on objecte contre la vraisemblance du massacre, frappait beaucoup moins les anciens qu'il ne nous frappe. Voir p. ex. chez Suétone (AUGUSTE, 94) la tradition qu'il emprunte à un certain Julius Marathus.

qu'Hérode est mort; il prend avec les siens la voie du retour. La crainte d'Archélaüs, ethnarque de Judée, déjà très mal famé, l'empêche de rentrer à Bethléhem. Il retourne donc à sa ville d'adoption, Nazareth, qu'il dut regagner par la rive gauche du Jourdain, à travers les domaines du tétrarque Antipas. Ainsi les gens de Béthléhem, et les quelques amis dévoués de Jérusalem, ne surent pas, au moins dans les premiers temps, ce qu'était devenue la famille du charpentier; beaucoup l'oublièrent. Quant à la parenté de Nazareth, qui n'avait pas été mise en bloc dans le secret divin [1], et pouvait d'ailleurs ignorer le drame sanglant de Bethléhem, elle apprit simplement que Joseph avait voulu se fixer en Egypte (voyage qui n'était pas si surprenant de la part d'un ouvrier juif puisqu'il pouvait trouver là de nombreux compatriotes), mais que des circonstances quelconques étaient venues changer encore une fois ses desseins. Les parents de Jésus « gardaient » tout cela « dans leur cœur ». Le Dieu Homme entra ainsi dans la profonde obscurité qui cacha sa grandeur aux yeux même de sa famille et de ses compatriotes, jusqu'au jour où il lui plut de se révéler pour annoncer le Règne de Dieu.

Le caractère miraculeux et tragique des événements qui entourèrent les deux premières années du Sauveur a donc pu rester, sans qu'il y ait là aucune invraisemblance, un secret ignoré des Nazaréens, et perdu dans le même mystère que la conception virginale. Comme Jésus ne reparut pas en Judée avant l'âge de douze ans, et que ses parents, quand ils faisaient leur pèlerinage à Jérusalem, restaient perdus dans la foule, ceux qui avaient été, à Bethléhem, les témoins des merveilles entourant sa naissance, ne les revirent peut-être jamais; ils moururent l'un après l'autre, et les souvenirs allèrent s'obscurcissant dans la génération suivante, pour ne revivre qu'après que l'enfant né parmi eux se fût révélé dans sa puissance, grand prophète, Messie et Dieu.

[1] D'après JEAN, VII, 5, les frères mêmes de Jésus « ne croyaient pas encore en lui », six mois avant sa Passion.

Alors, quand les prédicateurs de la bonne nouvelle parlèrent de la maternité virginale, ils durent trouver facilement à Bethléhem des croyants, qui réveillèrent la mémoire et comprirent le lien de tout ce qui s'était passé, de trente à quarante ans plus tôt, sous leurs yeux ou ceux de leurs pères.

La transcendance de Jésus fut encore rehaussée dans la foi par le caractère unique de sa naissance temporelle. Venu pour détruire le péché et la corruption du monde, le Fils de Dieu n'avait pas voulu que l'instinct de la chair, même ordonné à une fin légitime par le mariage, contribuât à la rédemption de la race d'Adam. Ainsi encore fut instituée et glorifiée cette vertu réservée que le christianisme allait répandre sur la terre, la virginité dont on embrasse l'état pour l'amour de Dieu seul, comme un moyen de travailler avec un dévouement plus absolu à l'éclosion de son Règne dans les âmes. La Vierge, mère du Christ, est devenue la mère des hommes régénérés. Le Fiat de l'Annonciation fut un acte de fécondité infinie ; dans l'actuelle conception du Christ personnel, elle engendra virtuellement le Christ mystique, tout l'ensemble des frères de Jésus.

Deux évangélistes seulement nous ont parlé de ce grand mystère ; mais ils l'ont fait de telle façon qu'il faut absolument croire que la connaissance en était déjà généralisée, et sous une forme bien plus complète, dans la masse des fidèles, dès les premiers temps où l'Evangile oral se répandit.

E. Bernard ALLO, O. P.
professeur à l'Université de Fribourg.

NOTE SUR LES « VIERGES MÈRES » DU PAGANISME[1]

Ainsi *Althènè* est vierge, mais n'a point d'enfants ; le nom de la « *Virgo Cœlestis* » de Carthage ne saurait être pris à la lettre. Les rois babyloniens sont seulement *adoptés* par la déesse *Ishtar*.

[1] Cf. p. 329, note 1.

Des dieux anthropomorphes engendrent d'une femme, tout-à-fait à la façon des hommes (le *Rê* égyptien père des pharaons ; *Zeus*, père de Persée, des Gémeaux, et de bien d'autres ; mythes sur la *naissance de Platon*, d'*Alexandre*, d'*Auguste*, etc.). Il y a un autre genre de conceptions merveilleuses dans leur mode (*Horus*, né d'*Isis* et d'*Osiris mort ; Adonis* d'une femme changée en arbre ; *Attis* du fait que sa mère a mangé un certain fruit ; *Mithra* d'une pierre ; le *Saoshyant* futur des Perses, de la semence de Zoroastre conservée des milliers d'années ; le Chinois *Heou-tsi*, ancêtre des Tcheou, du fait que sa mère a marché sur l'empreinte d'un pied qui est celui du Souverain d'En Haut. Etc.). Le *Bouddha*, dans une légende d'ailleurs tardive et non canonique, n'a à proprement parler ni père ni mère, mais il descend du ciel tout formé dans le sein de *Maya ; Mithra*, dans un mythe astronomique influencé sans doute par le christianisme, naît de la *constellation de la Vierge*. En tout cela rien de virginal, ou de pseudo-virginal, ou aucune conception proprement dite.

Laissons donc là tout ces trompe-l'œil. Mais récemment, des savants protestants qui ont de l'autorité, Rudolf KITTEL *(Die hellenistischen Mysterienreligionen und das Alte Testament*, 1924), et Édouard NORDEN *(Die Geburt des Kindes*, 1924*)*, ont cherché à donner une base plus scientifique à l'explication naturelle du dogme de la conception virginale. Pour l'un comme pour l'autre, la croyance à la naissance virginale d'un Dieu aurait été très répandue dans l'antiquité, aux derniers siècles avant notre ère ; et c'est pour cela, dit Kittel, que les LXX auraient traduit dans Isaïe *alma* par *parthenos*. Les arguments invoqués par l'un ou par l'autre sont des passages de Plutarque et de Philon, qui n'attestent pas la chose en propres termes, et peuvent être interprétés tout autrement ; ensuite de prétendus enfantements d'une déesse vierge à Alexandrie, en Arabie, à Eleusis, etc. qui reposent sur des interprétations, pas garanties du tout, d'apologistes ou de gnostiques. Tous deux s'accordent à faire remonter cette conception au culte soit d'*Hélios*, soit de l'*Aion* (qui naissaient le 25 décembre et le 6 janvier), et finalement, au culte d'*Horus* fils d'Osiris en Egypte. Mais l'antiquité du culte d'Aion est encore fort contestée, par des savants de la taille de Wilamowitz ; et le

nom de la mère de l'Aion à Alexandrie (dans une cérémonie attestée seulement au IV^me^ siècle par saint Epiphane) est *Coré*, celui de la fille de Dèmèter, qui ne signifie pas du tout nécessairement « vierge » au sens strict. Quant Kittel avance que l'idée de la virginité de la Mère serait venue d'*Ishtar* la babylonienne, identifiée à la *constellation de la Vierge*, on pressent qu'il n'aurait pu s'agir alors que de vierges honoraires, d'un pur titre astronomique, car Isthar était tout le contraire d'une vierge ; et d'autres déesses auxquelles on n'a jamais attribué la virginité étaient identifiées aussi à la même constellation. — Voilà sur ce sujet le dernier mot de la science « indépendante », très en progrès certainement sur les théories « *Vierges-Mères* » d'il y a vingt ans ; mais le sujet n'en est pas plus éclairci qu'avant. Nous pouvons d'ailleurs noter autre chose, d'assez significatif, c'est que toutes ces argumentations présupposent implicitement que, dès la première origine du christianisme, la divinité de Jésus était reconnue.

Voir *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1926, pp. 371 ss. et 376 ss.

E.-B. A.

LES CHEMINS DE LA MONTAGNE

VIII. LA LEÇON DE L'EXIL

(Suite)

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Il y a, dans *Mon Journal*, quelques pages magnifiques de Léon Bloy sur « Johannès Jœrgensen et le mouvement catholique au Danemark », qui m'inspirèrent aussitôt le désir très vif de connaître l'œuvre du grand converti danois. Les quelques extraits que Bloy lui-même en donne étaient bien propres à bouleverser d'amour le cœur d'un pèlerin harassé et meurtri. Témoin ces lignes de *Notre Dame de Danemark*, qui devinrent pour moi une prière:

« O Seigneur, ne me laissez pas périr comme un grain de poussière dans un tourbillon de grains de poussière. Prenez-moi dans votre Main, ô mon Dieu, et ajoutez-moi comme une pauvre pierre dans une place méprisée de la grande Cathédrale de la Vie. Ne me rejetez pas, faites de moi un de vos ouvriers. Montrez-moi le moyen de vivre par un temps de dissolution et de confusion comme firent ces maîtres qui, dans les siècles de foi, remplissaient le monde de beauté. Donnez-moi de travailler comme eux, non par égoïsme ni par vanité, mais par le seul besoin de voir votre Nom glorifié sur la terre aussi bien qu'au ciel !...»

Avec avidité, je me mis donc à lire les *Pèlerinages franciscains* et le *Livre de la Route*. Et c'est ainsi qu'au

sortir de la force torrentielle de Bloy, je découvris l'adorable sourire de l'Epouse du Christ. Le *Désespéré* est en pleine bataille. Il aspire surtout à ébranler, même par la terreur, des catholiques à son gré attiédis, abâtardis, à demi sacrifiant aux erreurs du siècle. Tout autre est la démarche de Jœrgensen qui court, avec un émerveillement toujours renouvelé, à la découverte des splendeurs de la Vérité. Il y a dans son œuvre une fraîcheur, une sérénité qui me font songer à ces lacs que Dieu a mis dans la montagne pour refléter l'immortelle beauté de son œuvre, qui se tiennent en grande patience et pureté, qui sont comme la prière du silence....

Qu'on se figure un homme de ce temps, oppressé par le sentiment confus d'une immense apostasie, d'une indicible prévarication à laquelle son sort se trouve lié, et qui découvre soudain, comme je le fis dans le *Livre de la Route*, le *Salve Regina*...

« *Salut à toi, Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre consolation, notre espérance, salut ! Vers toi nous crions, enfants d'Eve en exil, vers toi nous soupirons, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. O toi, notre Avocate, daigne tourner sur nous tes yeux compatissants. Et après ce temps d'exil, montre-nous, Jésus le fruit béni de tes entrailles. O douce, ô sainte, ô pieuse Vierge Marie.* »

Comment exprimer la douceur infinie d'une semblable rencontre ? Que n'a-t-on pas dit sur les « formules » de prière données par l'Eglise et dont le moindre défaut serait de supprimer tout effort de méditation personnelle. Or, voici qu'une « formule » m'était donnée qui amplifiait avec une telle puissance le pauvre cri de mon âme qu'en vérité je le sentais porter au plus profond des cieux. Fiévreusement, je transcrivis le *Salve Regina* et j'en fis ma prière coutumière. J'en pris même copie à l'intention de quelques-uns de mes amis ; ma joie était si grande que je ne pouvais la garder pour moi seul. Loin qu'il devînt, dès lors, une redite machinale, le *Salve Regina* fut un sujet d'inépuisables méditations et d'effusions toujours renouvelées.

Pèlerin d'Assise, Jœrgensen m'apprit l'inflexible, l'héroïque douceur de l'amour chrétien. Amour de saint François qui se couche dans un brasier pour convertir une pécheresse. Amour qui dompte le loup de Gubbio. Amour qui ouvre les bras aux lépreux. Quand le socialisme se fait doux, il choit dans la sensiblerie humanitaire. Mais la douceur chrétienne est d'une trempe mille fois éprouvée par le martyre. Rien ne la rebute. Elle ne redoute rien.

« Il faut donc savoir tout d'abord que notre bienheureux père François, dans tous ses actes, a été conforme au Christ... »

C'est bien sur le Mont Alverne qu'en pensée, je fis, pour la première fois mon Chemin de la Croix, et c'est ainsi que mon âme égarée retrouva le chemin du Golgotha et du Mont des Olives. La passion du Christ revécue autant qu'il se peut par un saint de l'Eglise, à la veille de la Réforme... Comment n'aurais-je pas compris ? Et tandis que Luther sera poursuivi par le diable, le Petit Pauvre reçoit dans sa chair cette approbation, cette signature de Dieu : les Saints Stigmates. Il ne se révolte pas. C'est en servant qu'il sauve. Saint François, et vous, Frère Léon, petit agneau de Dieu, que vous êtes grands dans votre abaissement auprès des Réformateurs au col roide. Quel phare de salut l'Alverne est encore pour le monde, tandis que les tisons de la Réforme se dispersent à tout vent et brûlent bien plutôt qu'ils n'éclairent !

Tout le pays franciscain. J'y ai cueilli les « petites fleurs » non point en dilettante, mais en catholique déjà, en chrétien anxieux du sens surnaturel, peu enclin à ne voir que mièvre poésie dans cette épopée de la Pauvreté. Ce mot seul montre à quelle profondeur j'étais touché. Y avait-il rien qu'avec le monde moderne j'eusse autant haï que la Pauvreté ? Et ce monde, la richesse n'est-elle pas son unique paradis, et les pauvres à ses yeux les véritables réprouvés ? « Les damnés de la terre », clament l'Internationale. Et damnés ils sont si tout finit à la tombe. Mais le Christ enseigne le mépris des richesses, ce mépris qui est

la nourriture et le secours des pauvres tandis que le culte universel de l'Or, les condamne à vivre comme des bêtes traquées.

Les Stigmates m'ont enseigné le refuge des Plaies divines. Et je compris aussi quelle énergie spirituelle réside dans ces prétendues « matérialisations » de la foi que l'on a tant reprochées au catholicisme. Tous ces gestes, tous ces objets que volontiers j'eusse tenus en dérision — profusion d'armes dont il faut seulement savoir se servir, mais il n'en est pas une de trop pour la grande bataille. C'est pourquoi, dès avant ma conversion, toute gêne protestante à cet égard me quitta, et tout respect humain. Il fallut, un jour, la stupéfaction d'un de mes amis devant mon signe de croix pour me rappeler que tout un monde s'en tenait à mes premières préventions, ce dont je songeais à peine à m'aviser dans ma solitude.

L'IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Il ne saurait entrer dans mon propos de passer en revue toutes les lectures catholiques auxquelles je m'adonnai à ce moment. Cependant, je ne puisse passer sous silence l'*Imitation*. Il n'est pas un livre qui soit intervenu dans ma vie avec une plus éclatante opportunité. J'en avais entrevu naguère une édition protestante expurgée des chapitres sur l'Eucharistie. Le terme même d'*Imitation* m'inspirait une aversion irraisonnée, évoquant pour moi je ne sais quelle dévotion rancie et poussiéreuse. Il me semblait que ce livre appartenait à un monde fini, enseveli. Par hasard, je découvris un jour le texte latin dans la bibliothèque de Robert-College; j'en déchiffrai péniblement quelques passages, puis je perdis patience. Un peu plus tard, comme je furetais dans une librairie de Péra, j'avisai une traduction nouvellement parue en cinq petits volumes toilés, dans la « Bibliothèque miniature ». Le fait même qu'on eût pu songer à rééditer le vieux livre hors du milieu catholique, dans son texte intégral cette fois et

pour le grand public, piqua ma curiosité. Est-il possible, me demandai-je, que ce traité de dévotion réponde en quelque mesure aux besoins de notre temps ?

Tout de suite, le texte vénérable s'anima pour moi d'une vie prodigieuse. Je le lisais en déambulant dans le parc du collège, m'arrêtant à chaque instant, saisi, par quelque vérité depuis longtemps pressentie, mais que je n'étais point parvenu à formuler, réellement stupéfait de retrouver dans ces pages plusieurs fois séculaires les plus secrets mouvements de mon âme, la révélation de toute une vie intérieure dont je commençais seulement à percevoir le véritable sens. Chaque lecture était comme un creusement de source, fraîcheur et jaillissement. Si les protestants ont cru devoir multiplier ce livre, en retrancher ce qui en est proprement l'âme *(le Sacrement de l'Autel)* n'est-ce point une preuve de plus qu'ils se sont fourvoyés ? Car tout s'y tient, tout y fait corps, tout y rend un son pur ; il n'y a pas de fêlure dans le bronze de cette cloche chrétienne, qui est l'œuvre d'un moine et qui témoigne avec une force incomparable de la sûreté, de la solidité chrétiennes du catholicisme. J'en fis moi-même l'épreuve et plusieurs de mes amis non catholiques la firent à leur tour : l'*Imitation* demeure un puissant et moderne instrument de conversion, et elle connaît aujourd'hui un renouveau d'efficacité, de fécondité spirituelles véritablement merveilleux.

* * *

QUI ME SUIT NE MARCHE PAS DANS LES TÉNÈBRES, DIT LE SEIGNEUR.

Ces paroles de saint Jean par lesquelles s'ouvre l'*Imitation* me frappèrent avec une force divine, au point que je ne saurais donner aucune idée de l'ébranlement qu'elles produisirent en moi lorsque je les lus pour la première fois.

Celui qui vraiment a marché dans les ténèbres me comprendra. Hélas, la Lumière ne reste-t-elle pas trop

souvent sous le boisseau alors que des milliers d'âmes errent misérablement dans l'obscurité ! Celui qui a erré dans la nuit de ce siècle, et qui a connu qu'il errait, me comprendra. Celui qui a été égaré et qui a connu son égarement. Celui qui a été la brebis perdue. Une ombre douloureuse est à mes côtés. Je pense à toi, mon pauvre ami, qui as succombé dans les ténèbres, et si seulement il y avait eu quelqu'un pour te montrer la route ! Tu étais tout seul dans la montagne, tu as vu tout l'abîme de la misère, et c'est alors que tu as renoncé. Tu es le premier de ceux qui m'ont enlevé le naïf espoir de vous emmener tous hors de cette nuit cruelle. Tu es parti sans me dire adieu et tu n'as pas pu me demander secours.

Qui connaît l'horreur de sa solitude, il s'arrête le cœur serré d'une angoisse infinie et pousse un cri de désespoir. Heureux alors celui qui du fond de sa détresse a poussé son cri vers Dieu et non vers le Néant ! Heureux celui qui a tourné ses regards vers le phare de Dieu... NON AMBULAT IN TENEBRIS. Heureux celui qui, ayant connu les affres de cet égarement, s'est écarté, pleurant sur ses péchés, de la triste fête nocturne. Quant aux autres, ne faut-il pas qu'ils arrivent au seuil terrible de la mort, pour connaître qu'ils sont *seuls* dans ce tumulte illusoire, que le monde les laisse bien partir, qu'il n'interrompt point sa ronde pour pleurer cette âme d'un prix infini qu'il a souillée et galvaudée. Chrétien qui lis ces lignes, tu es une lumière de secours, une lueur dans la tempête. Une immense détresse te sollicite de toute part. Sais-tu assez combien l'incertitude est douloureuse, combien l'erreur est triste jusque dans l'orgueil de ses éphémères triomphes ? Que dis-tu, que fais-tu pour délivrer tes frères ? Prête l'oreille à leur clameur confuse. Nous n'avons de repos que parce que nous n'osons pas nous pencher sur cet abîme de plaintes et de cris, parce que nous agissons le plus souvent comme si les âmes pouvaient trouver quelque quiétude hors de la Vérité. Parce que nous croyons que l'oubli de leur destinée éternelle est *réellement* donné à des milliers, à des mil-

lions de nos semblables, qu'une paix quelconque est possible loin de Dieu. Cela n'est point. Vainement l'homme poursuit l'ivresse de l'oubli. Toujours elle lui échappe dans le moment même qu'il y pense atteindre. Et s'il jette un regard derrière lui — l'Ange est là comme un divin et terrible reproche.

* * *

CELUI A QUI PARLE LE VERBE ÉTERNEL EST DÉLIVRÉ DE LA MULTITUDE DES OPINIONS.

Cette délivrance, que Fœrster m'avait fait entrevoir seulement, je commençais à en sentir le bienfait. Aujourd'hui, à vrai dire, bien des gens croient se jouer des opinions, et font profession de ne s'attacher à aucune. Du moins veulent-ils qu'on prenne leur scepticisme au sérieux... Pour ma part, jamais je ne doutai qu'il y eût *une* Vérité, et chaque fois qu'une erreur prit possession de mon esprit, c'est à la faveur d'un déguisement ou d'une équivoque. C'est ainsi que chaque opinion accueillie et quittée a été pour moi l'occasion d'une déception d'autant plus amère que j'avais mis plus d'espoir en elle. Enfin la délivrance ! Enfin la maîtrise de cette meute implacable ! Voir clair. Savoir où l'on va. Ne plus improviser chaque matin sa vie. Certes, la complète délivrance n'est pas de ce monde. Un journaliste le sait mieux que personne. Que du moins l'ordre règne, que l'erreur soit bien et fortement distinguée. Qu'en nous l'ordre divin ait son reflet, toujours incomplet, fragmentaire, il est vrai, mais jamais infidèle. Au catholicisme seul je dois cette délivrance. Beaucoup vont proclamant que les enfants de l'Eglise sont «esclaves du dogme». La seule tyrannie est celle des opinions de ce monde. Nulle part, je n'ai connu plus de querelles et de suspicions que dans les chapelles socialistes où règne la borgne et boîteuse sagesse du siècle. Jamais contrôle plus mesquin ne m'a opprimé, plus étroit et plus défiant en raison même de son incertitude et de sa faiblesse. Le socialiste militant est l'es-

clave de certitudes successives et fugaces auxquelles il doit sans cesse se réadapter pour devancer ou dépister la surenchère, qui vient tantôt de droite et tantôt de gauche suivant le milieu et les circonstances... L'orthodoxie socialiste est inplacable parce qu'elle est précaire. Elle est pesante et néanmoins il n'y a pas de fermeté ni de sécurité en elle. Il en va de même de bien d'autres jougs de parti ou de secte que le siècle invente et brise au gré de ses caprices.

L'orthodoxie chrétienne, au contraire, fondée sur le roc immuable de la Révélation, ne varie point. Elle donne la certitude inébranlable et la paix. Certains catholiques, parfois, semblent soupirer après la « liberté » du siècle. Puissent-ils n'en point connaître le faix ! Ils sont libres de la seule liberté véritable: celle dont Dieu lui-même a signé la charte de son Sang et hors de laquelle il n'est que l'accablant servage de l'erreur. Qu'ils respirent avec joie l'air de leur patrie spirituelle. Ailleurs, les âmes halètent et languissent.

La Vérité ne barre que les chemins dangereux. Mais son domaine est immense et d'une richesse telle que jamais les forces humaines ne la sauraient épuiser. Il arrive seulement qu'on se sente débile et presque découragé devant cet insondable trésor. Ainsi, c'est quand la brumeuse multitude des opinions s'est dispersée, que l'horizon se dégage et qu'il vous est permis d'en embrasser l'étendue. Plus haut, toujours plus haut. A chaque étape, l'air est plus pur et les fleurs plus vives ; il semble qu'en bas nous laissions la pesanteur charnelle. Chaque détachement, l'adieu à tant de choses qu'on croyait nécessaires, est le signal d'un chant plus beau, d'une joie plus ardente. Douleur ! toi-même je te chante au pied de ce crucifix scellé dans le rocher. Et le cœur tout saignant, je ne puis contenir quand même cet alléluia qui monte vers Vous, mon Dieu, dont l'amour ne cesse de m'éprouver.

Ami, j'ai connu un autre adieu dans la plaine étouffante. J'ai porté cette plaie dans la poussière et dans le mal. J'ai connu cette rupture irréparable. J'ai écrit un

nom sur la pierre et j'ai fermé le tombeau de ma jeunesse. La souffrance est restée. Viennent d'autres souffrances ! je ne crains rien si Dieu me garde. Il n'y a qu'une tristesse. c'est d'être loin de Dieu. N'est-il pas vrai ? Et puisque nous voici devisant près de la source pure, prions, ami, pour que la séparation suprême ne laisse à celui qui cheminera seul que la certitude du revoir éternel.

* * *

Délivrance des ténèbres; délivrance des opinions. L'*Imitation*, à quiconque la pratique assidûment, donne par surcroît la connaissance de soi-même. La psychologie moderne, romantique en cela, s'attache volontiers aux anormaux, aux monstres que produit à foison un siècle détraqué — quand elle n'en fabrique pas. Trop souvent elle perd de vue l'éternel fond commun. Je ne suis, me semble-t-il, ni monstre, ni malade. Et il a bien fallu que je trouve ce vieux livre pour m'écrier à chaque page: *c'est moi !* cet homme en prière, il y a tant de siècles, m'a connu, m'a compris bien mieux que nos subtiles psychologues. Comme il est fraternel et clairvoyant ! Quel guide sagace et ferme ! Suis-je moderne, compliqué, tourmenté ? Sans doute. Pourtant comme cette complexité est de surface, comme elle s'ordonne rapidement en présence de la simple et rayonnante vérité...

— « Celui dont l'âme est faible, qui est, pour ainsi parler, encore charnel et courbé vers les choses sensibles, a peine à se détacher entièrement des désirs terrestres. Et c'est pourquoi la tristesse le saisit souvent lorsqu'il s'en dégage; il est prompt à se fâcher, si on lui résiste. Mais, une fois qu'il a obtenu ce qu'il désire, tout de suite les remords de sa conscience lui pèsent: car il a suivi sa passion, qui ne sert en rien à l'apaisement qu'il cherchait. »

Cette droite et robuste sagesse va plus sûrement au but que nos mille sinuosités de décadence. Quand l'homme

est résolu, non point à se donner le spectacle du mal qui le ravage, mais à s'en délivrer, c'est à cette droiture chrétienne qu'il demande la force. Preuve que là, et nulle part ailleurs, se trouve la vérité. Je puis, pendant des années, tenir registre de mes défaillances, de mes incertitudes et de mes angoisses. Qui m'en donnera la clé ? Qui m'en délivrera ? L'*Imitation* vient et me dévoile d'un coup le sens prodigieux de cette insatisfaction humaine à quoi rien de terrestre ne peut remédier. Tout en moi s'ordonne à cette pensée. Je regarde le monde avec des yeux nouveaux. Une foule de points obscurs s'éclairent. Quand naguère on me parlait de bonheur supra-terrestre, je me révoltais. Les lâches ! me disais-je, ce paradis les tient quittes de construire une demeure humaine où du moins règne la justice. Or, voici qu'en tête-à tête avec moi-même dans cette solitude, l'homme m'apparaît comme une énigme indéchiffrable s'il n'est pas fils de Dieu et cohéritier du Ciel... Je le vois dans tous les temps et dans toutes les demeures anxieux de sa destinée éternelle, soit qu'il s'applique à répondre aux desseins de Dieu, soit qu'il s'y veuille dérober, rendant témoignage à son insu jusque dans ses négations les plus acharnées. Je me sens moi-même solidaire de cet ordre surnaturel si longtemps et si âprement nié. La grande, la meurtrière illusion, ce n'est point le paradis, c'est l'idée même qu'il est donné aux hommes de faire ici-bas une Cité parfaite et d'y mourir en paix. « Courbé vers les choses sensibles... » Je comprends que là est tout le secret de ma détresse, de nos malheurs. Je comprends que, pour trouver autant qu'il se peut, la paix et le bonheur sur cette terre, il faut sans cesse regarder vers Dieu. Que la Cité elle-même la moins imparfaite sera celle que des hommes bâtiront en priant. La tristesse dont le monde est saisi maintenant et qui se trahit jusque dans ses divertissements, c'est le tribut de son aveugle attachement à la terre — cette terre d'exil à laquelle en vain il demande la paix et la joie.

* * *

Une des erreurs modernes auxquelles j'ai le plus longtemps sacrifié, c'est assurément le culte de la volonté en soi, que le moralisme américain a introduit en Europe. Cette fausse religion joue un grand rôle, dans bien des milieux protestants où, faute de la certitude doctrinale qui se dérobe sans cesse, on s'efforce de trouver quelque équilibre dans l'action-pour-l'action. Un libraire protestant auquel je demandais à quels ouvrages allaient les préférences de ses clients me répondit: les livres de Marden. Il est peu d'hommes de ce temps qui, un jour ou l'autre, n'ait chû dans ces naïvetés. Le malheur, c'est que beaucoup y restent, et qu'elles sont en train de passer à l'état de dogmes. Ou bien ces dogmes sont vains et ne servent qu'à masquer les pires déroutes intérieures, ou ils forment des automates, des êtres inhumains, des hommes-machines qui oublient de vivre. Et c'est bien l'une des étrangetés de notre époque que le spectacle de ces hommes hérissés contre les « contraintes extérieures » du catholicisme et qui cependant n'hésitent pas à se plier aux plus durs servages, à se tirer d'affaires et de travaux, sans se demander, sinon à leur dernière heure peut-être, si à une vie ainsi faite, il ne manque pas quelque chose d'essentiel...

Parmi toutes les manières de poursuivre l'oubli, l'effort constant et acharné garde du moins une indéniable noblesse d'intention. Cet effort n'en est pas moins funeste. L'action qui répond à des mobiles purement humains trompe l'attente de l'âme. D'où il résulte souvent que l'homme le plus courageux dans ce genre d'action tombe dans le désordre ou dans le désespoir, dès qu'il s'y soustrait. Il ne peut soutenir l'épreuve d'une journée de solitude et de silence. Il vit et meurt dans une rumeur fiévreuse qui lui est nécessaire comme au morphinomane sa drogue. L'action en soi peut produire une sorte d'oubli, mais non pas le bonheur et la paix. L'action véritablement bienfaisante découle d'un ordre intérieur préexistant.

« *L'homme bon et pieux ordonne d'abord en lui-même les actions extérieures qu'il doit faire* », dit l'*Imitation*. —

Autre maxime dont je n'ai cessé d'éprouver la profonde sagesse. Tant que le désordre a régné en moi, non seulement je me suis vu incapable de tout dessein suivi et de toute œuvre féconde, mais je n'ai trouvé dans le monde extérieur qu'un irréductible chaos sur lequel — passée la brève illusion du socialisme — je sentais qu'il m'était tout à fait impossible d'agir efficacement.

* * *

Cependant, j'ai hâte d'en venir à l'essentiel, c'est-à-dire aux méditations sur le *Sacrement de l'Autel* et sur la pénitence, qu'on trouve au Livre IV de l'*Imitation*.

Là, en effet, j'entrais en terre à peu près inconnue. Non pas que les écrivains catholiques que je connaissais déjà ne m'eussent fait pressentir la portée capitale de ces deux sacrements; mais sur leur nature même et sur leurs effets, je n'avais que des notions très vagues. *Mystère de foi :* c'est ainsi que la Liturgie désigne l'Eucharistie. Je ne crois pas avoir un instant hésité à m'incliner devant ce Mystère. Du protestantisme, il pouvait cependant me rester une certaine inquiétude à ce sujet. Ces paroles du Christ, rassemblées au commencement du Livre IV, les dissipèrent mieux que tout savant commentaire:

« *Venez à moi, vous tous qui travaillez et êtes chargés, et je vous soulagerai. — Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. — Prenez et mangez : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. — Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. — Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie.* »

D'aucuns pourraient me demander compte d'une si facile adhésion. — Eh ! quoi c'est tout votre dossier en un si grave débat ? — Oui. Le jour où on m'a appris à douter de la Parole du Christ, le jour où on lui a retiré devant moi son sens droit et véridique pour y substituer je ne sais quelle glose « scientifique » — ce jour-là, j'ai tout rejeté. Mais ayant retrouvé la parole, je n'ai point cru à

demi. Je n'ai pas marchandé, lésiné, ratiociné. Je n'ai pas fait le malin. Je n'ai jamais douté: j'ai nié, et j'ai cru. J'ai nié parce que je pensais avoir de solides raisons de nier. J'ai cru dès que j'eus bien éprouvé la réelle misère de ces fameuses raisons.

— Que ces paroles du Christ fussent bien, effet, esprit et vie dans l'Eglise, l'*Imitation* tout entière m'en faisait foi, et l'épreuve d'ailleurs ne fit que sceller à jamais ma conviction. *Esprit* et *vie*. Ceux qui tentent de retourner ces termes contre l'Eglise, n'ont qu'à relire cet admirable Livre IV où la Vie et l'Esprit circulent avec une force irrésistible.

« Tu invites, Seigneur mon Dieu, l'indigent et le pauvre à participer à ton corps très saint. Mais que suis-je, Seigneur, pour oser m'approcher de Toi ? *Voilà que les cieux des cieux ne peuvent te contenir, et tu dis : Venez à moi, tous...* »

Qui suis-je, en effet, et pourtant, de sa Chair et de son Sang, Dieu veut nourrir mon âme, et ses paroles me l'attestent avec une précision telle qu'aucun doute n'est possible. Comment tout d'abord ne pas désirer de croire, comment chercher les motifs de douter, de réduire à un symbole la Réalité sainte ? Comment ? Pourquoi ? — Pour donner gain de cause à une Raison, à une Science fourvoyées ? Les mystères nous environnent. Sans Dieu, sais-je qui je suis, pourquoi je suis ? Toute la sagesse humaine bégaie devant le mystère immense de la vie, et si j'y songe seulement pendant quelques minutes, ma science sombre, et voici qu'un flux sans fin, comme le bruit des grandes eaux, gronde tout autour de moi. Qu'un jour vous soyez, seul sur la montagne, surpris par l'orage, alors vous saurez que tout ce qui fait notre orgueil moderne s'appelle néant. Vous le confesserez en tremblant. Faudra-t-il qu'en rentrant parmi les hommes vous retrouviez votre jactance ? Sur les Chemins de la Montagne, j'ai connu, seul, l'orage dans la nuit. Personne n'était là pour me secourir... Le dernier être humain auquel j'ai pu crier ma terreur et mon désespoir

s'est éloigné sans comprendre. Dieu seul m'est resté. Lui que j'avais si souvent renié et bafoué, Il s'est donné à moi, Il n'a pas craint de descendre dans ce corps de boue pour sauver un pécheur repentant. Plus tard, des gens m'ont dit avec dédain: Comment, vous pouvez croire à toutes ces vieilles histoires ? Je leur réponds: Où étiez-vous quand l'épreuve s'est abattue sur moi et vos très savantes histoires, de quel secours m'ont-elles été quand tout le monde m'abandonnait ? C'est à l'heure où vous me laissiez périr misérablement que la Vie m'a été donnée. Pensez-vous que jamais je puisse l'oublier ?

— « C'est dans ce Sacrement qu'est conférée la grâce spirituelle, qu'est rendue à l'âme la vertu qu'elle avait perdue, et que renaît sa beauté, défigurée par le péché. Si grande est parfois cette grâce que, par la plénitude de ferveur qu'elle produit, non seulement l'âme, mais même le corps affaibli se sentent animés d'une vigueur plus grande»

— « Quel est celui qui, s'approchant humblement de la source de douceur, n'en retire pas quelque douceur ? Ou quel est celui qui, se tenant près d'un grand feu, n'en reçoit pas quelque chaleur ? Et c'est toi, la source toujours pleine et débordante, le feu sans cesse ardent et qui ne s'éteint jamais. »

Ajouterai-je — ce n'est pas sans intérêt dans un tel récit — que de l'*Imitation* méditée ressort un enseignement doctrinal, sinon complet et didactique, vivant du moins et singulièrement propre à former un esprit ardent à déduire et à reconstruire ? Cet avant-catéchisme me fut au plus haut point précieux. Je n'en citerai qu'un trait, au sujet même de l'Eucharistie:

« Sublime ministère et haute dignité des prêtres, à qui est donné ce qui n'a pas été accordé aux Anges ! Car seuls les prêtres, régulièrement ordonnés dans l'Eglise, ont le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps du Christ. Le prêtre est le ministre de Dieu puisqu'il emploie la parole de Dieu selon l'ordre et l'institution de Dieu; mais Dieu, à la volonté duquel tout est soumis et aux amendements

duquel tout obéit, est l'auteur principal du Sacrement et celui qui l'opère d'une manière invisible. »

Je ne crois pas qu'il soit possible d'expliquer ces choses de manière plus claire et plus succincte, et avec une plus persuasive éloquence.

J'en pourrais citer bien d'autres exemples. Mais il faut que je me borne et c'est pourquoi, quant à la Pénitence, je renvoie mes lecteurs aux admirables méditations qu'on trouve surtout en ce même livre IV, mais d'ailleurs dans l'*Imitation* tout entière. Mais je ne puis achever sans citer cette page, qui m'émut profondément, sur la Parole sainte et sur le Sacrement de l'Autel.

« On peut dire encore que ce sont deux tables placées à droite et à gauche dans le trésor de la Sainte Eglise. L'une est la table de l'autel sacré qui porte le pain sanctifié, c'est-à-dire, le corps précieux du Christ. L'autre est la table de la loi divine, qui contient la doctrine sainte, enseigne la vraie foi et conduit sûrement jusque sous le voile du sanctuaire, là où est le Saint des saints. »

Quelle est aujourd'hui l'Eglise qui peut répéter ces paroles sans en retrancher une seule ou en détourner le sens ? — Là est le Christ.

* * *

LA CONVERSION.

Bien que tout me poussât à franchir le dernier pas, j'aurais pu, sous prétexte de prolonger mon enquête, attendre longtemps encore. Ma décision fut au contraire soudaine et me prit comme à l'improviste. Depuis quelques mois, je priais la Sainte Vierge de me venir en aide. Une nuit, j'eus le sentiment d'une présence mystérieuse à mon chevet, d'où émanait l'ordre irrésistible d'agir sans délai. Celle que j'avais priée me répondait. Je n'en puis douter. Jamais le souvenir de cette minute rayonnante ne s'effacera de ma mémoire. Tout ce qui advint par la suite me prouve

que le dessein de Dieu était bien de m'avertir, de m'appeler à ce moment-là.

Le lendemain donc, dans la matinée, j'écrivis une lettre destinée au premier prêtre, au premier religieux que je pourrais atteindre. Je sus qu'il y avait à Bébek, le village voisin, une école tenue par des Frères dont j'appris par la suite qu'ils étaient Maristes. J'ignorais par contre qu'il y eût une cure, et la petite église paroissiale, un peu en retrait, je ne l'avais même pas aperçue...

Je ne retins qu'une chose: des religieux vivaient là: Je me rendis chez eux, comme dans la tempête le voyageur court au premier refuge qu'il entrevoit.

Je gravis les ruelles du village, bordées de maisonnettes de bois et d'échoppes. L'école se trouve à mi-côte, au-dessus de la petite église blanche, parmi les figuiers, au bout d'un raidillon coupé d'escaliers. Mon cœur battait à se rompre; arrivé au portail de la cour, près d'un grand orme, je dus m'arrêter. Allais-je revenir sur mes pas ? Tout mon passé n'allait-il pas me tirer en arrière ? N'étais-je pas, moi, naguère protestant, puis athée et socialiste révolutionnaire, le jouet de quelque démence qui me poussait à renier cet idéal auquel javais sacrifié ma jeunesse ? En tumulte, images et pensées de naguère se précipitaient dans mon esprit. Peu à peu, cependant, le calme me revint. Il n'y avait derrière moi que l'erreur et la mort. Devant moi, peut-être, la délivrance et la Vie...

Je franchis le portail et arrivai à la porte des Frères. Je sonnai. Quelques instants; un Frère de haute et forte carrure, les yeux noirs pétillants de gaieté, dans un visage encadré d'une courte barbe noire, vint m'ouvrir. J'appris plus tard qu'il faisait office de portier et de jardinier, sans préjudice de sa charge de maître d'école, et qu'il se nommait Frère Alphonse. Je lui présentai ma lettre en lui disant que je désirais ne pas m'en retourner sans réponse.

Frère Alphonse, embarrassé, se grattait la tête: le Frère Directeur était aux prises avec d'importants visiteurs et il ne fallait pas troubler les négociations. Mais je n'en

voulus pas démordre. Devant mon insistance, Frère Alphonse se décida à transmettre mon message, soupçonnant peut-être quelque maniaque qu'il ne fallait pas contrecarrer... Il disparut dans le couloir, où j'entendis un carillon. J'étais seul dans le petit parloir tout blanc. Un crucifix. Un portrait de Pie X. J'étais seul et jamais je ne sentis plus fortement la présence de Dieu près de moi que pendant ces quelques minutes d'attente. Bientôt, la porte s'ouvrit et le Frère Directeur parut. Il tenait ma lettre à la main et son visage trahissait la plus vive émotion. C'était un petit homme dont le visage respirait une énergie presque rude, mais dont le regard et le sourire, dans la barbe fauve, étaient pleins de tendresse. Le Frère François Aubry était un Savoyard, autant dire un homme de chez nous, surtout un paysan de chez nous, un terrien, un homme de ma race, de ma tradition de labeur, avec lequel j'eusse devisé familièrement, dans un chalet, autour de l'âtre... Aucune pose, mais une naturelle autorité qui, jointe à celle, surnaturelle, que lui conférait son état, inspiraient le respect sans imposer nulle gêne. Le Frère François, m'ayant serré la main avec force, me dit tout simplement sa surprise et sa joie. Victoire inespérée quand il faut lutter de longues années pour amener à Dieu quelques âmes d'enfants, et que souvent la terrible corruption lévantine vient détruire l'œuvre patiemment menée à bien. Je l'entendis murmurer: *Une âme !...* Cet accent de tendresse profonde m'est resté dans le cœur. A ce moment-là, je sentis le *prix d'une âme* pour l'Eglise, l'immense sollicitude surnaturelle dont elle entoure les âmes. Peut-on comprendre cela dans un monde tout charnel, tout pénétré de matérialisme ? Il s'agissait de *mon âme*. On aurait pu, sans me toucher, me parler de bonheur terrestre, de fortune, de gloire, et d'art. Mais il s'agissait de mon âme et je me sentais bouleversé. Elle frémissait en moi d'une attente anxieuse. Qui s'était penché sur elle jusqu'à ce jour ? Qui n'avait passé indifférent à sa muette imploration ? Qui avait eu pitié d'elle et de son abandon ? Toutes ces pénibles divagations,

qu'était-ce donc au prix de cet instant où il me semblait qu'en moi se déployaient des ailes ? On avait tâché, j'avais tenté moi-même, de me persuader qu'elle n'existait pas. Et voici qu'un homme était là, devant moi, qui en guettait l'éveil avec une joie plus grande que s'il avait découvert un trésor infiniment précieux. Un homme pour qui ce don surpassait tout autre. Des hommes qui sacrifiaient leur vie pour sauver les âmes. Autour de nous, la grande cité lévantine avec ses remous d'appétits furieux. Et nous dans cette cellule au flanc de la colline bleue, dans cette pauvre cellule blanche bâtie là par les ouvriers de l'Eglise pour accueillir les âmes en détresse. N'était-ce point une gageure ? Ce monde qui déferlait autour de nous n'avait-il pas raison contre nous ? Lucre, crimes, luxure, intrigues, ronde éperdue des passions, n'était-ce pas la seule vie réelle. N'étions-nous pas les dupes d'un songe merveilleux?... Non, la mer des mauvais songes était derrière moi :

Et comme un qui, d'une haleine angoissée,
sorti hors de la mer, sur le rivage,
se tourne vers l'eau félonne et regarde...

Le reflux peut-être allait m'atteindre encore, mais désormais mes luttes ne seraient plus vaines, mes peines auraient un sens et un prix.

* * *

Notre entretien fut bref, car le Frère François était appelé par les devoirs de sa charge. Il fut décisif. Je ne voyais plus aucune raison de revenir en arrière, n'ayant au contraire que le plus ardent désir de franchir rapidement les étapes qui me séparaient encore de la conversion. Rendez-vous fut pris pour y aviser.

En sortant, je retrouvai le Frère Alphonse qui, tête nue, au grand soleil du Levant, besognait à sarcler le jardin de l'école. Déjà nous étions amis, de cette amitié si belle et si précieuse parce que, sans effort, elle se tient au respect

des âmes et qu'il n'en reste que lumière et réconfort. Il me fit faire le tour de son petit domaine et plus encore que ces figuiers et sa treille, j'admirai que le sacrifice et le mépris de plaisirs terrestres pussent donner au regard qu'il posait sur le monde tant de fraîcheur et d'éclat, alors que les adorateurs de la nature rendent le plus souvent à leur idole un culte si morose. Il était libre et joyeux, cet homme retranché du monde, et près de lui mon cœur frémissant et blessé se sentait gagné par une paix inconnue. Qui de nous n'a pleuré, songeant aux fleurs flétries de ses premières ferveurs ? « *La feuille et la fleur et le fruit lui-même, qu'en avez-vous fait ?...* » Or, voici les fruits à maturité. Cet homme énergique, prêt à toutes les luttes, cet homme qui a fait la grande guerre, il n'a rien perdu de la foi première, tandis que je me tiens tremblant et confus à ses côtés, moi qui ne sors que des boueuses tranchées du péché.

Dès ce jour, je devins l'hôte assidu de la petite congrégation. Mes entretiens avec le Frère François ne devaient servir que d'introduction au catéchisme. Ils me permirent surtout de m'initier à la vie de l'Eglise, dont je n'avais encore que des notions toutes livresques, et aux pratiques qui parfois effraient si fort les protestants, précisément parce qu'ils ne les connaissent point ou mal et de seconde main. Loin de me rebuter, elles me devinrent aussitôt secourables ; ainsi le chapelet qui devait jouer un rôle si grand dans les violents combats que j'eus et que j'aurai toujours à soutenir contre moi-même.

Je me sentis aussitôt dans la petite église comme au vrai foyer de mon âme, impression qu'à coup sûr je n'avais jamais ressentie dans la chapelle américaine, lieu de conférences et de concerts bien plus que de véritable culte.

* * *

Ceci se passait au printemps de 1921.

Lorsqu'il eut éprouvé la fermeté de ma décision, le Frère François se mit en quête d'un prêtre qui pût ache-

ver mon instruction religieuse et m'introduire dans l'Eglise. Le catholicisme n'étant pas pour moi terre inconnue, il s'agissait seulement de préciser quelques points de doctrine, et ce temps de préparation devait être bref. Je tenais beaucoup d'ailleurs à recevoir le baptême avant de rentrer au pays pour mes vacances d'été. L'épreuve du catéchisme s'imposait avant tout afin que je susse très exactement à quoi je m'engageais. Pour celui qui s'est avancé seul, il y a péril, en effet, qu'il ait inconsciemment fait choix de ce qu'il pouvait admettre et comprendre sans effort dans la doctrine, écartant les difficultés, qui ne sont pas identiques pour tous les esprits. Le Catéchisme, qui contient tout l'essentiel, prévient ce péril et les déconvenues toujours redoutables.

Le Père Louis Baille, un missionnaire jésuite auquel je fus adressé et qui m'accueillit avec infiniment de tact et de bonté, fit preuve d'une sollicitude dont le souvenir m'émeut encore jusqu'au fond de l'âme, pour écarter les derniers obstacles auxquels je pouvais me heurter. Ils n'étaient point du reste d'une nature telle qu'à aucun moment ils pussent faire naître en moi la moindre velléité de recul. Mon orgueil était brisé, et mon esprit largement ouvert aux Mystères. Mes principales objections ne vinrent point du protestant ou de l'athée, mais du collectiviste qui, conscient de la gravité du mal social, concevait difficilement ce qui demeurait défendable dans la société actuelle, et en quoi il importait à la religion qu'il ne fût point porté atteinte au principe de la propriété. J'écoutais avec attention les explications du P. Baille sans qu'elles parvinssent à me satisfaire entièrement. Cependant, à cette même époque, toute une conversion sociale s'ébauchait dans mon esprit ; je venais de découvrir, par Georges Valois, le corporatisme chrétien. La critique du socialisme m'avait vivement frappé et corroborait presque de tout point ma propre expérience . Néanmoins, sur ce terrain, je n'étais pas encore arrivé à des conclusions fermes. J'écartai résolument ces problèmes — qui cependant avaient une extrême

importance à mes yeux — considérant que mes théories économiques n'avaient jamais répondu aux seules questions qui fussent pour moi *de vie ou de mort*. En conséquence, je ne permis pas à des considérations de ce genre de troubler le cours de ma conversion, persuadé d'ailleurs que, de la pleine vérité chrétienne, un ordre économique et social, équitable et solide ne pouvait manquer de se dégager. Je rendrai compte ailleurs de ces recherches, dont on verra que le résultat, bien loin de décevoir mon espérance, y répondit avec force et précision.

* * *

C'est ainsi qu'un jour du mois de Marie, je pus dire, en esprit et en vérité, sans doute ni restriction:

« *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre ; et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, qui est né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli ; qui est descendu aux enfers et le troisième jour est ressuscité d'entre les morts ; qui est monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra juger les vivants et les morts.*

Je crois au Saint-Esprit, la Sainte Eglise catholique, la communion des saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair, la vie éternelle. »

Ainsi ai-je professé ma foi qui n'a ni varié ni fléchi. Quoi ! dira l'incrédule, vous avez fait ployer votre raison devant le mystère ? — Simplement, l'épreuve et la réflexion m'ont contraint de reconnaître de justes limites au domaine de la raison. N'est-ce point d'ailleurs la plus noble démarche de la raison que de s'incliner devant la grandeur des réalités qui surpassent notre entendement ? Franchies ces limites, il y a la Révélation, c'est-à-dire la Parole de Dieu ou le Néant. Or, c'est encore une des leçons de ma vie que, la Révélation rejetée, le souffle du Néant lézarde et détruit jusqu'aux plus fiers édifices de la raison et de la science humaines. Explique-t-on le soleil ? Les mystères

ne s'expliquent pas davantage, et néanmoins, loin d'être ténébreux, ils illuminent et fécondent toute la vie spirituelle. C'est par eux, que la Lumière incréée parvient sur cette terre, et sans eux toutes nos lumières ne sont qu'obscurité.

Ayant compris cela, l'ayant longuement éprouvé, le jour vint enfin où je pus ployer les genoux. Mon Dieu, je Vous ai regardé avec crainte, avec amour et crainte. Vous êtes mon Maître et mon Père. Me voici, ne repoussez pas ce pécheur, et quand sur moi l'ombre de la mort viendra s'étendre, prenez-moi par la main et me conduisez dans Vos demeures. Aux sentiers obscurs de ce monde, quand assez longtemps j'aurai peiné et lutté, faites que j'arrive en ce lieu où l'horizon soudain se libère de l'étreinte des monts et se vêt d'une incorruptible beauté.

Tant d'autres errent encore dans les ténèbres du monde. Ne repoussez pas cet instrument misérable. Que cette faible voix porte de Vous témoignage sur la terre. Qu'elle dise votre louange. Car Vous êtes notre Père.

NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX...

Au tribunal de la Pénitence j'apportai ce cœur lourd de péchés. Toute ma vie est devant moi. Toutes mes fautes, toutes mes turpitudes. Toute ma lâcheté. Je ne suis même pas un grand pécheur, je suis un pécheur vil. N'ai-je pas dit, n'ai-je pas cru que je n'avais nulle prudence dans le mal ? Maintenant, cette basse prudence m'apparaît, non point prudence de vertu, mais de calculs et de marchandages... Ladrerie jusque dans le mal. Et cette dérisoire tactique pour garder l'estime du monde, ce choix du péché que le monde ne réprouve point ou qui laisse croire à votre vertu. Me voici tremblant sous le regard du juge auquel rien n'échappe. Tout ce dont j'ai cru pouvoir m'absoudre reparaît à mes yeux avec une terrible netteté. Le monde se laisse abuser, mais non pas Dieu. Le monde peut tolérer le mal ou même s'en réjouir. Mais pour Dieu, chacune de

mes fautes est une offense cruelle, une ingratitude sans mesure. *Il a donné son Fils unique...* Qu'ai-je fait de ce don infiniment précieux ? Me voici seulement avec ma honte et mon repentir. Voici mes péchés. Je les confesse à genoux et le cœur brisé...

* * *

A la fin de ce même mois de Marie, le Père Baille, jugeant mon instruction parachevée, me reçut dans l'Eglise. Telles avaient été mes angoisses et mes luttes au cours de ces derniers mois, qu'ayant été baptisé, après avoir lu et signé la formule d'abjuration, je perdis connaissance au moment de communier au Corps du Christ. Quand je revins à moi, j'étais sous le porche; deux Sœurs qui m'avaient prodigué leurs soins me souriaient.

L'Eglise, par elles penchée sur moi après la rude étape, souriait à son nouvel enfant. Quelque chose manquait encore à ma joie, qui bientôt me fut donné. Une grande sérénité gagnait cette âme si longtemps tourmentée. Et quelles qu'aient été depuis mes faiblesses et mes fautes, jamais — pas un seul jour — la pensée ne m'effleura que j'avais pu me tromper de route. Mais souvent, bien souvent, je me suis senti profondément indigne de la grâce sans prix que Dieu m'a faite en guidant mes pas vers Son Eglise par les Chemins de la Montagne.

(La fin au 1er janvier.)

RENÉ LEYVRAZ.

LA CONFÉRENCE « FAITH AND ORDER »

« Or, je ne prie pas seulement pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi à cause de leur parole, afin que tous soient un comme toi-même, ô Père tu es en moi et moi en toi, afin qu'eux aussi soient en nous, de façon que le monde croie que tu m'as envoyé. Pour moi je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient consommés dans l'unité, de façon que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé » Jean XVII 20-24.

C'est par ce texte de saint Jean que débute l'appel à l'unité de l'évêque Charles H. BRENT, qui ouvre la série des discours de la conférence de Lausanne « Faith and Order ». Car — les promoteurs de la conférence s'en rendent compte — la volonté de Jésus est que ses disciples, tous les fidèles de tous les temps soient unis, d'une union semblable à celle qui unit les trois personnes divines: dans une même connaissance, dans un même amour, dans une même vie surnaturelle. Mais il y a plus, Jésus non seulement prie pour cette unité. Il la déclare réalisée: « Pour moi je leur ai donné la gloire[1] que tu m'as donnée afin qu'ils soient un... » Or, depuis la Réforme, la nouvelle Eglise a perdu l'unité; la prière du Christ

[1] Confer, R. P. M. LAGRANGE, commentaire de ce passage.

n'est-elle donc plus efficace, ou le Christ a-t-il fui cette Eglise ? Luther déjà rencontre des oppositions irréductibles et dans l'ordre doctrinal et dans l'ordre pratique. Mais, dès lors, les divisions vont s'accentuant en vertu d'un même principe, à tel point que l'Eglise est devenue inhabitable, on ne sait plus où elle est dans le chaos des doctrines et des disciplines, des sectes qui s'anathématisent [1] les unes les autres. Dans les *missions* d'abord. L'appel des missionnaires fut émouvant. L'esprit de secte infecte l'Orient, dépouille l'Evangile de sa puissance et n'offre aux populations qu'une pierre au lieu de pain, dit l'évêque Brent. L'état des *pays chréliens* n'est guère plus réjouissant : « Sans doute, il est des pays où les divisions religieuses intérieures sont à leur minimum, c'est surtout le cas de ceux qui ont une Eglise d'Etat. Ces pays n'en contribuent pas moins à grossir le nombre des confessions rivales qui morcellent le christianisme dans le champ missionnaire, et le christianisme est ainsi en contradiction avec lui-même en tant que religion universelle... La religion chrétienne se réduit souvent à une philosophie inconsistante, incompétente et futile... Il n'y a pas même le 50 % de la population qui se déclare disciple de Jésus-Christ... Il n'existe pas d'opinion commune... Le Christ d'une Eglise renie souvent catégoriquement le Christ de l'Eglise voisine... » Attristants aveux, on ne s'entend plus sur « l'essence du message évangélique » sur « la manière dont Dieu gouverne son Eglise » sur la nature de l'Eglise et même sur une unique conception du Christ [2].

* * *

C'est précisément pour remédier à un pareil désaccord, pour aller au cœur du mal — Stockholm, au contraire, voulait réaliser une union en vue de l'action pratique, pardessus la foi en des vérités révélées, choses accidentelles —

[1] Ce mot a été employé à Lausanne.

[2] M. l'évêque BRENT, discours prononcé le 3 août 1927.

qu'est née d'une inspiration plus haute, plus authentiquement chrétienne, l'idée de cette conférence « Faith and Order » où l'on devait tenter de s'unir dans une même foi et dans une commune organisation. Les Eglises qui ont pris l'initiative de ce congrès, spécialement l'Eglise épiscopale américaine, voulaient enfin « éviter les équivoques, les accords purement verbaux » et en venir « par delà les mots aux réalités ». « Il est vrai qu'une si belle franchise n'est point pour plaire à tout le monde et les Eglises suisses particulièrement, où ne sévit que trop le rationalisme moderniste, ne manifestent pas précisément un enthousiasme irrésistible pour la conférence de Lausanne ! » [1]. Aux délibérations et aux votes de ces 500 délégués de toutes les Eglises chrétiennes (orthodoxes orientaux, anglicans épiscopaliens, luthériens, presbytériens, méthodistes, baptistes, vieux-catholiques, quakers, etc., hormis « la Grande Eglise de Rome qui ne pouvait se joindre au concile sans se renier elle-même ») [2], le comité des sujets présenta un certain nombre de propositions sous un jour clairement orthodoxe. Le Message de l'Eglise au monde est l'Evangile au centre duquel se dresse Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, notre Rédempteur. La société des croyants forme l'Eglise dont Dieu est le constructeur, Jésus-Christ la tête. L'Esprit Saint lui communique la vie. L'Eglise est-elle visible ou invisible ? Qui est membre de l'Eglise ? Le document pose la question épineuse et semble souhaiter une réponse d'un sens orthodoxe. Il faut essayer de s'accorder en acceptant la foi en Jésus-Christ telle qu'elle fut enseignée dans l'Ecriture, puis transmise par le Symbole des Apôtres et le Credo de Nicée. Quant au ministère, le document constate des divergences et propose, ou plutôt insinue, une union par l'épiscopat. Il admet au moins deux sacrements, pose de nombreuses questions au sujet de l'union des Eglises

[1] Richard PAQUIER, *Un nouveau concile œcuménique*, « Zofinger-Verein Centralblatt », juin 1927.

[2] Richard PAQUIER, *article cité*.

existentes, mais écarte pour le moment du moins l'idée d'une autorité centrale.

Il nous sera très utile de parcourir rapidement les discours des différents orateurs sur ces points qui furent le centre de la discussion, pour, tout d'abord, mieux voir la tour de Babel que fut la conférence de Lausanne et ensuite pour être plus à même de comprendre les conclusions et d'en mieux mesurer la vraie portée.

Chaque idée, chaque suggestion trouva sa contradictoire. Pour les uns (M. Adolf DEISSMANN) le message de Jésus et de l'Eglise est avant tout eschatologique. Que les Eglises s'unissent, et que la trompette ne rende pas un son confus qui doit crier: « Le Royaume de Dieu est proche, repentez-vous. » Peu importe d'ailleurs ce que chaque Eglise pense du Royaume de Dieu. Pour l'évêque J. Mc CONNEL, le centre de l'Evangile est la personnalité de Jésus si belle « que s'il avait été possible à Dieu de vivre sur la terre sous une forme humaine, la vie de Jésus telle qu'elle nous est révélée dans le nouveau Testament aurait satisfait l'attente de chacun ». Le Message: Dieu est chrétien. L'activité de l'Eglise: apprendre le respect du droit absolu de la personnalité humaine, christianiser les rapports des hommes entre eux et les conduire ainsi à la connaissance mystique de Dieu par l'action. Quelle est la nature de cette Eglise qu'on veut une ? M. PARKES CADMAN nous répond que l'Eglise véritable n'est pas conforme à un type, qu'elle évolue dans le temps, qu'elle est diverse dans l'espace. Il suffit qu'elle soit apte à accomplir la volonté du Seigneur... Mais l'Eglise retrouvera-t-elle une confession de foi commune ? Le Général superintendant ZOELLNER et le Révérend GORE désirent que le Symbole des apôtres et le Credo de Nicée deviennent à nouveau l'expression de cette foi commune, mais M. Elie GOUNELLE est venu à Lausanne avec l'idée arrêtée qu'il « faudra renoncer à vouloir imposer à la chrétienté du XX^{me} siècle et des siècles futurs, les

symboles hystoriques du passé (ce serait de l'utopie et de l'uchronie !) [1] ».

Quant à l'organisation du ministère, elle est libre, car « il n'y a aucun ordre précis de Dieu à cet égard » proclame M. G. G. Scherer, tandis que l'évêque de Bombay, le révérend Edwin James Palmer croyant fermement que la théorie traditionnelle est vraie et que la vérité est une et non contradictoire, doit admettre que l'Eglise de Dieu est organisée par l'épiscopat dont l'autorité a été héritée des apôtres. Il met en opposition la théorie protestante sur l'ordination qui consisterait, pour l'Eglise, à reconnaître un don spirituel en investissant de l'autorité de l'Eglise l'exercice de ce don dans la communauté (Dr Garvie) et la théorie traditionnelle suivant laquelle le ministère constitue un ordre divin ineffaçable qui fait du ministre un envoyé de Dieu et non pas un délégué d'une Eglise particulière, ordre divin auquel l'Eglise distribue différentes charges pour la bonne administration de l'ensemble. « L'Eglise n'est pas une démocratie, mais une monarchie, Christ est son Roi, toutes les institutions ecclésiastiques doivent être conformes à sa souveraineté et en porter la marque ».

Au sujet des sacrements, les divergences s'accentuent encore, si possible. Alors que le comité des sujets pensait à des sacrements efficaces de la grâce, le révérend Vernon Bartlet ne considère le baptême que comme une purification du cœur par la foi. Il est le symbole de la pénitence, « il se meut dans la seule sphère de l'expérience religieuse et de la personnalité morale. La Cène annonce et fait connaître le sacrifice de Jésus ; quant à l'idée de la présence réelle ce n'est qu'un ajout surérogatoire ». Comme « les sacrements ne présentent aucun argument, ils n'en pénétrent que mieux par la force de la suggestion les sphères demi-conscientes et intuitives de l'âme d'où jaillissent les sources profondes de l'émotion et de la volonté ». Le

[1] *Quelques réflexions avant la conférence de Lausanne,* « Le christianisme social », N° 7.

système sacramentaire (le bloc des Grecs, des Anglicans, des Luthériens ritualistes, des Episcopaux, des vieux-Catholiques) s'oppose à celui des « protestants purs, des Évangélistes proprement dits, héritiers des champions de la liberté de conscience et de la religion de l'Esprit [1] » ! L'opposition est irréductible.

A côté de ces professions de foi pour la plupart imprécises et confuses et d'un libéralisme destructeur, la franche, noble et nette attitude des Grecs orthodoxes réjouit l'intelligence et le cœur. Ils ont fermement exprimé leur foi en l'Eglise instituée par Jésus-Christ sous sa forme épiscopale qu'ils ont héritée des apôtres, avec ses sept sacrements tous sacrés, parce que d'origine divine et cause de la grâce. Ils ne peuvent en rien changer leur foi, la foi vient du Christ, elle a pour elle l'expérience des saints qui vaut plus que toutes les philosophies si subtiles soient-elles.

* * *

Il faut avouer que la tâche des commissions chargées de préparer sur chacun des sujets des rapports qui ne trouvent dans leur ensemble aucune opposition formelle parmi les nombreux délégués, (aux opinions si différentes et sur tant de points contradictoires, depuis la foi des Grecs, des ritualistes américains et anglais jusqu'aux opinions libérales des Eglises suisses, de M. Wilfred Monod qui est presque quaker — il l'a dit lui-même — et enfin jusqu'au nihilisme quaker [2]), il faut avouer que cette tâche était plutôt difficile. Et cela d'autant plus que durant les discussions de cette conférence pour l'unité de la Foi et de l'Organisation,

---

[1] Wilfred Monod, *Les Eglises vers l'Eglise*, « Le christianisme social », N° 7.

[2] « En principe ne sont invitées (à Lausanne) que les Eglises à base trinitaire, en pratique on accueille les confessions qui se déclarent libre, consciencieusement, de participer aux travaux de l'assemblée, car il y a plusieurs manière d'affirmer la Trinité. La formule du Nouveau Testament est encore plus vénérable que celle de Nicée. »

et dans les résolutions, on a voulu, conformément à l'esprit du protestantisme, respecter toutes les opinions, tenir compte de toutes les suggestions — on l'a dit et redit — si impossible que cela paraisse.

Nous lisons, en effet, dans le rapport[1] de la section VII : « Le présent mouvement pour l'Unité dans la Foi et l'organisation, qui a trouvé son expression à Lausanne, implique l'idée d'une Eglise unie sur les principes essentiels et comprenant divers types de déclarations doctrinales et d'administration des sacrements. Chaque Eglise a ses propres dons et ses traditions historiques ; elle a dès lors un apport à faire à l'ensemble. Il faut aussi tenir compte de la tradition commune à toute la chrétienté. Dans la primitive Eglise, le corps était un, il y avait cependant diversité de doctrine et diversité de pratique » ! Unissons-nous dans la foi et l'organisation, mais que chaque Eglise garde ses doctrines, sa conception des sacrements et sa façon de les administrer ! Pourtant, il faut aussi tenir compte de la tradition commune. Le rapport poursuit, « nous envisageons les caractéristiques de l'Eglise unie comme suit :

1. Une foi commune, un Message commun pour le monde.
2. Le Baptême, rite de l'incorporation dans l'Eglise.
3. La sainte Cène, expression de la vie collective de l'Eglise, acte par excellence de son culte collectif.
4. Un ministère accepté par l'Eglise universelle.
5. Liberté d'interprétation en ce qui concerne la grâce sacramentelle, l'organisation et l'autorité du ministère. Il y a divergence quant aux limites de cette liberté.
6. Reconnaissance des droits et de l'exercice du don prophétique. »

---

[1] Nous n'avons pas les conclusions dans leur texte définitif elles n'ont pas encore paru. Mais les rapports des diverses sections n'ont cependant pas subi généralement d'importantes modifications. L'esprit en reste le même.

Les numéros 1, 2, 3 et 4 semblent annoncer un progrès considérable vers l'Unité. Hélas, pour bien les comprendre, il faut les confronter avec les rapports auxquels ils renvoient et dont ils expriment la substance.

Le Message commun (rapport de la section II) est l'Evangile dont le centre est Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme. C'est une grande joie de rencontrer cette vérité première nettement affirmée. Mais lorsqu'il s'agit d'une formule de la foi commune (section IV) les expressions sont moins claires. On adopte en principe le symbole des apôtres et celui de Nicée comme expression de la foi collective; cependant les Eglises règlent l'emploi du symbole, conservent leur symbole particulier et on rappelle finalement avec énergie qu'aucun document ni extérieur ni écrit n'entre en ligne de compte, à la place de l'expérience intérieure et personnelle de l'Union au Christ vivant qui est la seule preuve de la vie spirituelle !

Pour comprendre le N° 2 nous lisons dans un des rapports de la section VI: « Nous croyons que dans le Baptême d'eau au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit pour la rémission des péchés, nous sommes baptisés d'un seul esprit pour former un seul corps. Par là, nous *n'entendons pas ignorer les différences* qui existent parmi nous en ce qui concerne la *conception* du Baptême, son *interprétation.* » C'est-à-dire nous reconnaissons la pensée de chacun, nous laissons libre chacun de juger si le Baptême est ou n'est pas un sacrement, s'il s'administre avec de l'eau ou sans eau, aux enfants ou seulement aux adultes pour lesquels seul il a une valeur par rapport à l'expérience religieuse...

Pour la Sainte-Cène même équivoque, ou plutôt même restriction. « Nous croyons à la présence de Notre-Seigneur dans la Sainte Communion... Nous sommes d'accord que le sacrement de la Sainte-Cène est l'acte du culte le plus sacré de l'Eglise, l'acte par lequel est commémorée et annoncée la mort expiatoire du Seigneur et qu'il est un sacrifice de louange et d'action de grâce et un acte solennel d'offrande

« de soi-même au Seigneur ». Nous sommes d'accord sur tous ces points. « Mais... il y a parmi nous une diversité de vues spécialement en ce qui concerne 1° la nature ou le mode de la présence réelle, 2° la conception de la commémoration et du sacrifice, 3° la relation entre les éléments et la grâce qui est conférée et 4° en ce qui concerne la relation entre la qualité de celui qui administre et la validité ou l'efficacité du rite ! » En vérité, on ne sait plus très bien où l'on est, sur quel point porte l'accord. La nature de la présence réelle est-elle dans une présence « spirituelle » ou dans une présence substantielle ? Y a-t-il une relation entre les éléments et la grâce, autrement dit la communion est-elle un sacrement efficace de la grâce ? faut-il une ordination du ministre, et celle-là doit-elle être apostolique, pour la validité du rite ? Autant de réponses diverses que d'Eglises. Aussi, se refuse-t-on à donner une formule quelconque. « Nous savons que la réalité de la présence divine et du don de Dieu en ce sacrement ne peut être adéquatement exprimée par la pensée et le langage humain ».

Quant au N° 4, un ministère accepté par l'Eglise universelle, nous constatons immédiatement qu'il ne change rien à l'état actuel des choses, qu'il sanctionne au contraire les diversités existantes. Comment d'ailleurs en serait-il autrement ? ne sont-elles pas l'œuvre de l'Esprit ? « Les Eglises ont été, suivant la providence de Dieu, les instruments incontestablement bénis de l'Esprit saint pour éclairer le monde, convertir les pécheurs, sanctifier les âmes. Mais les différences qui ont surgi quant à l'autorité et aux fonctions des diverses formes du ministère ont été et sont encore l'occasion de troubles, de doutes et de malentendus. » (Rapport de la section V). Aussi la seule façon de s'unir est-elle de reconnaître fraternellement toutes ces formes de ministères. Citons simplement le rapport:

« Considérant que le ministère émanant soit de l'episcopat, soit du presbytère, soit de la communauté est tenu pour essentiel à l'ordre de l'Eglise par les uns sous sa forme épiscopale, par d'autres sous sa forme presbytérale et par

d'autres enfin sous sa forme congrégationaliste ; pour ces motifs, nous reconnaissons que ces divers éléments doivent tous, dans des conditions à étudier plus complètement, avoir une place appropriée dans l'organisation et la vie d'une Eglise réunie, et que chaque Eglise distincte, se souvenant des bénédictions abondantes que Dieu a accordées à ses ministres dans le passé, devrait apporter avec joie à la vie commune de l'Eglise réunie ses propres trésors spirituels. »

« Si l'on accepte cette proposition et si l'on s'y conforme, il est essentiel de souligner que l'acceptation de n'importe laquelle de ces formes d'ordination comme étant, à l'avenir, le mode régulier et normal d'entrer dans le ministère de l'Eglise, ne doit pas être interprétée comme comportant l'adhésion à une théorie déterminée à l'égard de l'origine, du caractère ou des fonctions de l'une quelconque des charges dans l'Eglise, ni comme impliquant la négation de la validité de l'ordination dans les branches de l'Eglise universelle qui se considèrent elles-mêmes comme ayant conservé les charges apostoliques valables sous des formes différentes d'ordination, ni comme désavouant et discréditant un ministère de la parole et des sacrements, présent ou passé, qui a été employé ou béni par l'Esprit de Dieu.

« De plus, nous reconnaissons que le Saint-Esprit étant donné à chaque croyant, et chaque croyant ayant un accès direct ou immédiat auprès de Dieu par le Christ, et des dons spéciaux de l'Esprit saint, tels que l'enseignement, la prédication et la cure d'âmes, étant les trésors de l'Eglise aussi bien que des individus, il est juste et nécessaire que l'Eglise fasse un plus ample usage de ces dons pour le développement de sa vie spirituelle collective et pour l'extension du Royaume du Christ notre Sauveur. »

Enfin le N° 5, auquel l'Eglise Grecque refuse d'adhérer, se charge de détruire les précédents, et le N° 6 reconnaissant les droits — sans les délimiter — et l'exercice — sans le

discipliner — du don prophétique, suffit à lui tout seul pour ruiner l'unité de foi et d'organisation.

On comprend que les conclusions de la conférence n'aient satisfait personne. Les Grecs refusent de souscrire à la plupart des points; les Eglises anglicanes ne veulent pas s'engager, l'évêque de Bombay nous en avertit; les Quakers — M. R. Heath est leur porte-parole — n'y veulent voir que des suggestions à étudier, car l'unité des chrétien n'est pas une unité de pensées et de définitions; le Rév. Athelstan Rily, anglican, faisant en quelque sorte le procès de la conférence, dit à l'assemblée « que la réunion de la chrétienté ne se fera jamais grâce à des ambiguïtés de langage ou de dissimulations de pensées. »

* * *

Si la conférence a donné à beaucoup l'occasion d'entendre d'excellentes vérités — le discours du Rév. Gore, de l'évêque de Bombay — si elle risque de changer le groupement des forces chrétiennes [1] favorablement, elle n'a, en tout cas, pas réalisé l'Unité, elle n'a fait que constater et sanctionner des divergences en des formules bipartites qui devaient contenter chacun. Les « religions d'Autorité » se sont heurtées à la « religion de l'Esprit », car « le monde moderne s'est fait, peu à peu une idée toute différente de l'Esprit de Dieu, comme inspiration universelle et progressive de l'humanité, inspiration qui est le droit de la naissance de l'homme, et ce monde répudie tout à fait l'idée d'un mes-

[1] « On connaissait dans l'Eglise Universelle, jusqu'en 1922, une répartition tripartite: *Grecs, Protestants, Romains.* Elle deviendrait à partir de cette année: Sacramentaires non romains, Sacramentaires papistes, Protestants. Dans la première classification la ligne passait entre les Romains et les autres... Dans la nouvelle classification la ligne passerai entre les Protestants et les autres... que les Fils de la Réforme méditent sur les répercutions possibles d'un pareil regroupement des forces de la chrétienté » (M. W. Monod, *article cité*).

sage d'autorité délivré une fois pour toutes». (Rév. Gore). Or, c'est ce monde-là qui est vraiment dans la ligne du protestantisme. Aussi n'est-il pas étonnant que le protestant traditionaliste et partisan d'une religion d'autorité, contrairement à l'esprit même de son protestantisme — mais traditionaliste à moitié, et partisan de l'autorité jusqu'à un certain point non jusqu'au bout — ait rencontré l'opposition victorieuse du protestant pur et logique qui avait pour lui les principes de la liberté de conscience et de la religion de l'Esprit auxquels aucun délégué ne pouvait renoncer.

Le faux mythe de la liberté est la cause profonde de l'échec. « *Ipsa aversio a Deo habet rationem finis in quantum appetitur sub specie libertatis.* » dit saint Thomas, III, qu. 8, a. 7. C'est la révolte contre l'ordre établi par Dieu, sous l'étendard de la liberté qui se trouve à l'origine de la Réforme, et tant que ce faux dieu n'aura pas disparu, c'est en vain qu'on recherchera l'ordre et l'unité. Et quoique ce soit la question de l'Ordre établi par Jésus qui ait été la plus discutée, la pierre d'achoppement, c'est cependant celle du Magistère divinement institué. Voilà la racine des divergences.

Notre intelligence n'est pas créatrice, elle ne cause pas son objet, mais elle doit — c'est sa vie et sa noblesse — se soumettre à l'objet qu'elle veut connaître. Il serait intéressant d'étudier les rapports de la notion de liberté mal comprise avec les maux dont souffre notre monde dans tous les domaines (peut-être le ferons-nous un jour). Au point de vue qui nous occupe, il est certain que, dans l'ordre des vérités naturellement proportionnées à notre intelligence, si tous les hommes peuvent « en soi » arriver à s'entendre dans la connaissance de l'être, en suite du péché originel il leur est moralement impossible de le faire — témoin l'histoire de la philosophie — sans la grâce guérissante que sont pour eux les directions de l'Eglise, l'autorité de l'Eglise. Mais, alors que, dans cet ordre déjà, l'autorité soit nécessaire, bien qu'accidentellement, elle nous est essentielle-

ment nécessaire dans l'ordre des vérités surnaturelles. En effet, puisque dans l'ordre surnaturel, l'évidence de l'objet ne peut en aucune façon rallier les intelligences — l'objet étant inaccessible à notre lumière intellectuelle — il faut la soumission humble et libre à l'autorité et à la Parole de Dieu. Nous ne devons pas croire ce qui nous plaît, mais ce que Dieu a révélé.

Aussi Jésus a-t-il fondé une Eglise visible, une, qui doit continuer d'enseigner au monde sa Parole avec autorité. « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations... leur apprenant à pratiquer tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous en tout temps et jusqu'à la consommation des siècles ». L'Eglise visible et une de Jésus, fondée sur Pierre — « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai *mon Eglise* et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » — cause et maintient l'unité des esprits dans la même foi, l'unité des volontés dans l'amour d'un même objet, l'unité invisible de la vie de Dieu dans les âmes. Jésus n'a qu'un troupeau. Il l'a confié à Pierre. « Paix mes agneaux, pais mes brebis ». En dehors du troupeau que conduit Pierre, on ne rencontre que des brebis errantes.

Puisse la conférence de Lausanne où tant de droiture et de sincérité se sont rencontrées, apprendre aux hommes de bonne volonté qu'en dehors de l'ordre de l'Eglise visible que Jésus a fondée, en marge de l'autorité de son Vicaire, n'est pas possible l'UNITÉ.

Lausanne.

RODOLPHE JAMBÉ.

L'ŒUVRE DE SAINT BERNARD DANS LES DIOCÈSES DE LAUSANNE ET GENÈVE

Un des biographes de saint Bernard rapporte qu'un jour où l'abbé de Clairvaux longeait le Léman, de Lausanne à Genève, monté sur un âne, il fut tout surpris, le soir venu, d'apprendre qu'il avait côtoyé un beau lac, la méditation profonde à laquelle il s'était livré l'ayant empêché de le voir [1]. Le trait pourrait paraître invraisemblable si plusieurs autres analogues ne venaient à l'appui. Mais si saint Bernard s'intéressait peu à la nature, il se souciait davantage des hommes et des idées et nous avons maintes preuves qu'il se préoccupait de ce qui se passait aux bords du Léman. Souvenons-nous déjà de la lettre dans laquelle il dénonce au comte de St-Gilles l'hérésiarque Henri, qu'il montre chassé de Lausanne pour aller au-devant d'un même accueil au Mans [2].

Les deux diocèses qui bordent le Léman, celui de Lausanne et celui de Genève, étaient à ce moment gouvernés par des évêques de la maison de Faucigny. L'aîné, Gui (1078-1120) était évêque de Genève; son neveu Girard (1107-1129), évêque de Lausanne et prévôt de Genève; son petit neveu Arducius (1127-1185) fut à son tour évêque de Genève et prévôt de Lausanne [3]. C'est dire que les deux diocèses se trouvaient sous une seule direction, plus temporelle d'ailleurs que spirituelle, car l'abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, qui avait beaucoup pratiqué Gui, le disait bon et généreux, mais orgueilleux de sa noblesse et plus mondain qu'ecclésiastique [4] et saint Bernard lui-même fera

---

[1] *Vita Bernardi*, lib. L, cap. II, N° 4.
[2] BERNARDI, *ep.* N° 271.
[3] REYMOND, *Dignitaires de l'Eglise de Lausanne*, p. 327.
[4] PIERRE LE VÉNÉRABLE, *De Miraculis*, dans MIGNE, t. XII, p. 1103.

à Arducius des reproches assez semblables en lui écrivant que son passé le préparait mal à sa nouvelle dignité d'évêque de Genève [1].

Les Faucigny et leurs cousins les comtes de Genevois étaient en effet à cette époque les principaux seigneurs du bassin du Léman, avec les comtes de Savoie d'une part, les Blonay et les Grandson de l'autre [2]. Ces grosses familles étaient apparentées entre elles et avec celles de Bourgogne, dont saint Bernard était issu. L'abbé de Clairvaux était fort lié avec l'un des Grandson, l'évêque de Laon, Barthélémy de Joux, le protecteur des Prémontrés, dont la mère était une Roucy [3]. Il était apparenté avec l'évêque de Lausanne, Gui de Maligny, qui touchait aux Blonay [4]. Il avait donc avec les dynastes des environs du Léman des relations de famille qui devaient favoriser son influence religieuse et politique.

Influence politique. Nous en trouvons un exemple assez singulier. On a de saint Bernard une lettre au duc Conrad de Zæhringen pour l'exhorter à cesser la guerre contre le comte de Genevois lequel est tout désireux de faire la paix [5]. Cette démarche offre quelque intérêt. Le diocèse de Lausanne, aux marches de la Germanie et de la Bourgogne, était secoué par des influences diverses. L'empereur d'Allemagne cherchait à recouvrer dans l'ancien royaume d'Arles l'autorité des rois Rodolphiens dont il avait hérité [6]. C'est pourquoi il avait donné à l'un des siens, le duc de Zæhringen, le gouvernement de ce que l'on nomme aujourd'hui la Suisse romande [7]. Ce nouveau venu avait naturellement rencontré de la résistance chez les seigneurs du pays, habitués à la plus complète indépendance. Au premier rang était le comte de Genevois, qui avait pris pied au pays de Vaud en qualité d'avoué de l'Eglise de Lausanne, usait et abusait de cette autorité, en s'y comportant comme un véritable souverain, notamment à Moudon, forteresse avancée du côté des pays allemands [8]. C'est à cette hostillité, qui se développa en guerre

[1] BERNARDI, *ep.* 110, 27 et 28.

[2] Sur les Faucigny, LULLIN et LE FORT, *Regeste genevois*; les Grandson, L. CHARRIÈRE, *Les Dynastes de Grandson;* les Blonay FORAS, *Armorial de Savoie*; REYMOND, *Hypothèses sur l'origine de la maison de Blonay.*

[3] FAVEY, dans la *Revue historique vaudoise.*

[4] Voir plus loin.

[5] BERNARDI, *ep.* N° 97.

[6] FOURNIER, *Le Royaume d'Arles*; JACOB, *Le Royaume de Bourgogne sous les Franconiens.*

[7] DE GINGINS, *Le Rectorat de Bourgogne.*

[8] HISELY, *Les comtes de Genevois*; GREMAUD, *Saint Amédée*; REYMOND, *Les Dignitaires de l'Eglise de Lausanne.*

ouverte, que fait allusion saint Bernard et il est curieux de considérer le parti qu'il adopte. L'évêque de Lausanne souffre en effet, le tout premier, des violences du comte de Genevois qui, de défenseur de l'Eglise, s'est transformé en tyran. « Il ne servit de rien au vénérable évêque Gérard d'être parent du comte, écrira plus tard son successeur, saint Amédée ; ni sa résistance, ni sa malédiction, ni ses prières, ni ses larmes ne purent empêcher le comte de fortifier le nouveau château (de Lucens) qu'il avait construit. Mais, ajoute l'évêque, peu après, le noble duc Conrad lui faisant guerre le mit au fuite et tua un grand nombre de ses gens [1] ». Il s'ensuit donc que l'évêque Girard, qui d'ailleurs était chancelier impérial pour la Bourgogne, était dans l'occurence du côté du duc de Zæhringen. C'est dans ces conditions que saint Bernard intervient. On n'a de lui que la lettre par laquelle il fait appel au duc de Zæhringen en faveur du comte de Genevois. L'attitude est un peu imprévue, car on le supposerait plutôt du côté de l'évêque et du duc. Faut-il admettre qu'en agissant ainsi il ait vu plus loin que le conflit pendant, considéré comme fâcheuse la prépondérance germanique en Suisse romande, qui eût gêné les communications entre la France et l'Italie par Lausanne et le col du St-Bernard et qu'il ait désiré la limiter ? La thèse est intéressante et peut se soutenir. N'insistons cependant pas trop. Nous n'avons qu'une pièce en mains. Il y en avait certainement d'autres qui ont disparu et peut-être parmi elles une contre-partie à la lettre au vicaire impérial, une démarche de l'abbé de Clairvaux auprès du comte de Genevois en faveur de l'évêque de Lausanne. Seulement, si cette démarche a eu lieu elle a été sans fruit, car les hostilités durèrent vingt ans encore et plus. Si donc il ne faut voir qu'une action pacifique dans la lettre de saint Bernard, elle n'aurait pas eu d'efficacité. Mais encore une fois l'autre hypothèse se défend et pique la curiosité.

C'est d'ailleurs l'influence religieuse que saint Bernard exerça sur les bords du Léman qui retiendra particulièrement notre attention. Les Faucigny étaient bien disposés pour les ordres religieux. Pierre le Vénérable relève que dans le diocèse de Genève l'évêque Gui a fondé soixante prieurés rattachés à Cluny [2]. Le même prélat établit à St-Jean d'Aulph [3] une congré-

---

[1] GREMAUD, *Les Homélies de saint Amédée*, p. 78.
[2] *De Miraculis*, dans MIGNE, t. XII, p. 1103.
[3] GONTHIER, *Vie de Saint Guérin ; Mémoires de l'Académie salésienne*, t. 28 et 29.

gation de Molesmes qui essaima bien vite sur la rive lausannoise du lac, à St-Sulpice [1], puis à Blonay [2]. De son côté, Girard de Faucigny encouragea l'établissement des Prémontrés à Humilimont [3] et à Fontaine André [4] et tout d'abord à la maison mère de la vallée de Joux [5] dont l'évêque Barthélémy de Laon était le copropriétaire. Enfin, ce fut le tour des fondations de Citeaux.

Dans le diocèse de Genève, il s'agit plutôt de transformation d'établissements anciens. A St-Jean d'Aulph, l'abbé Guérin se détache d'abord de Molesmes (1120), mais conserve le système du petit groupement de quatre ou cinq religieux: saint Bernard lui en montre les inconvénients, l'amène à la règle nouvelle [6] et finalement un nouveau monastère est consacré le 28 juin 1136 [7]. La maison de Cessens, fondée en 1121 par Gauthier d'Aix sous le patronnage de l'abbaye d'Aulph est transférée quatre ans après à Hautecombe par le comte Amédée de Savoie, pour se rattacher aussi à Citeaux le 14 juin 1135 [8]. A Bonmont, le couvent, fondé en 1123 par les seigneurs de Divonne [9] se soumit de même huit ans plus tard (7 juillet 1131) [10] à l'obédience de Citeaux. A côté de ces changements de règle, deux fondations nouvelles: Chésery en 1131, par le comte de Savoie [11], Tamié en Tarentaise en 1137 par les Chevron [12].

C'est dans le diocèse de Lausanne que les fondations nouvelles furent les plus nombreuses et cela sur un territoire restreint. Les abbayes bourguignonnes de Bellevaux et de Cherlieu ayant été fondées en 1120 pour la première et en 1127 pour l'autre, essaimèrent rapidement à l'est du Jura. Quelques mois avant sa mort (1129), l'évêque Girard de Faucigny, en présence de son neveu Arducius, du prieur de Montbenoît et de Me Anselme

---

[1] *Dictionnaire historique du canton de Vaud*, t. II, p. 625; LAURENT, *Cartulaire de Molesmes.*

[2] LAURENT, *Cartulaire de Molesmes*; notes communiquées obligeamment à l'auteur par M. Laurent, conservateur adjoint à la Bibliothèque de Lyon, d'après les archives de la Côte d'Or. JH 244.

[3] JORDAN, *L'Abbaye d'Humilimont.*

[4] MATILE, *Monuments de l'Histoire de Neuchâtel*, t. I.

[5] DE GINGINS, *Annales de l'Abbaye de Joux*; L. CHARRIÈRE, *Les Dynastes de Grandson*; FAVEY, *Revue historique vaudoise* 1919, p. 354; FLORIVAL, *Barthélémy de Vir, évêque de Laon.*

[6] BERNARDI, *p.* N° 254.

[7] JANAUSCHEK, *Origines cisterciennes*, p. 34.

[8] BLANCHARD, *L'Abbaye de Hautecombe*; BERNARDI, *ep.* N° 54.

[9] *Dictionnaire historique du canton de Vaud*, t. I, p. 249.

[10] JANAUSCHEK, *Origines cisterciennes.*

[11] Regeste genevois, N° 300.

[12] BURNIER, *Histoire de Tamié.*

de Langres [1] donna au prêtre Guillaume, venu de Bellevaux, le terrain sur lequel s'éleva le premier monastère de la Grâce Dieu, consacré le 25 mars 1135 [2], le même jour qu'un couvent du même nom créé dans l'Aunis. Puis, l'emplacement ayant été jugé défectueux, la maison fut transférée au lieu dit Montenon, ou Montheron, au bord de la Thièle ou *Thela*, dont elle prit le nom, terrain dont l'évêque Arducius, le seigneur Amédée de Blonay et aussi le comte de Genevois avaient fait la remise en présence des abbés Ponce de Bellevaux et Gui de Cherlieu [3].

Cet établissement était à peine constitué qu'un nouvel évêque de Lausanne, Gui de Maligny donnait en 1134 au même abbé de Cherlieu, en présence de religieux de Bellevaux, le terrain de Hautcrêt, près d'Oron, et cela en confirmant de nouvelles générosités d'Amédée de Blonay [4]. L'église nouvelle fut consacrée le 14 mars 1143 [5]. Il y a ici quelque intérêt à souligner le caractère économique autant que religieux de ces fondations. Les terrains donnés aux religieux de Montheron et de Hautcrêt étaient à défricher. Ce fut le cas notamment du coteau graveleux du Dezaley, qui domine le lac entre Villette et St-Saphorin. Les moines y plantèrent de la vigne apportée de Bourgogne, de l'espèce du Clos Vougeot, assure-t-on. Le travail fut dur. L'évêque dut, au bout de douze ans, stimuler les Cisterciens en leur promettant en 1154 une somme de 20 livres pour parachever l'ouvrage, en même temps d'ailleurs qu'il leur empruntait 10 livres pour ses propres besoins [6]. L'œuvre fut enfin menée à bout et le Dezaley est encore aujourd'hui le premier crû vaudois.

Un travail analogue de défrichement fut entrepris dans un autre Dezaley, situé près de la Sarine, non loin de Fribourg, où naquit le monastère d'Hauterive. Ce nouvel établissement rappelle de tragiques souvenirs. Le comte Guillaume de Bourgogne, dit l'Enfant, avait été assassiné en 1127 dans l'église même de Payerne avec des personnes de sa suite [7]. Un de ses parents qui avait échappé au massacre, le seigneur Guillaume de Glâne,

---

[1] *Cartulaire de Montheron*, p. 2; REYMOND, *L'Abbaye de Montheron*, p. 127.

[2] REYMOND, *L'Abbaye de Montheron*, p. 9-10. Un notaire de l'abbaye au XV^me^ siècle a écrit: le 2 des *ides* d'avril 1135.

[3] REYMOND, *L'Abbaye de Montheron*, p. 198.

[4] *Cartulaire de Hautcrêt*, p. 11, publié avec celui de Montheron dans le t. XII des *Mémoires et Documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*.

[5] JANAUSCHEK, *Origines cisterciennes*.

[6] *Cartulaire de Hautcrêt*, p. 14; CH. PASCHE, *La contrée d'Oron*, p. 29; REYMOND, *Au Dezaley, et l'Abbaye de Montheron*, p. 125.

[7] DE GINGINS, *Rectorat de Bourgogne*, p. 51; REYMOND, *Les Sires de Glâne et leurs possessions*; CASTELLA, *Histoire du canton de Fribourg*.

fut si impressionné qu'avec la protection de l'évêque de Lausanne, il demanda l'appui de l'abbé de Cherlieu qui lui envoya onze religieux [1]. C'est ainsi que fut fondé le couvent d'Hauterive, consacré le 25 février 1138 [2], où le fondateur mourut lui-même cinq ans plus tard, simple frère convers. Je note au passage que ce monastère eut pour abbé en 1162 un certain Astrolabius que d'aucuns croient être le fils d'Abélard et d'Héloïse [3].

Ces diverses fondations ne sont sans doute pas l'œuvre directe de saint Bernard. Mais il les inspire et il s'y intéresse. Il passe à Lausanne au temps de la consécration de l'abbaye de la Grâce-Dieu et la tradition veut qu'il ait alors visité l'abbaye d'Aulph [4]. Un acte de 1157 dit que l'abbé Bernard de Clairvaux était intervenu, avec le pape Eugène III, dans un conflit entre l'abbaye de Hautcrêt et celle de St-Maurice d'Agaune au sujet de la terre de Châtillens [5].

* * *

J'ai déjà eu l'occasion de noter les relations personnelles de saint Bernard avec le pays de Vaud. Il faut y revenir. L'abbé de Claivaux était à Lausanne en 1135 au moment où le seigneur Humbert de Salins y faisait son testament, à la veille de partir pour la Terre Sainte [6]. Simple coïncidence peut-être. Mais en mai 1148, il est encore à Lausanne avec le pape Eugène III [7], et l'on voit se détacher de la noblesse vaudoise, pour prendre part à la seconde croisade, Vaucher, le fils d'Amédée de Blonay [8], Barthélémy de Grandson, le neveu de l'évêque de Laon, qui ne revint pas au pays [9]. Il y en eut d'autres sans doute encore, mais ce deux noms suffisent pour nous prouver que la parole enflammée de saint Bernard se fit entendre dans cette cathédrale de Lausanne, dont l'évêque était alors un de ses disciples préférés, saint Amédée, et cela devant une jeunesse ardente d'aller conquérir en Terre-Sainte la gloire de servir le Christ.

Action sur la foule, mais action surtout sur l'élite, sur les évêques. La correspondance de l'abbé de Clairvaux le prouve à chaque page. Dans ses lettres à l'abbé d'Aulph, Guérin, il in-

[1] *Regeste de l'Abbaye de Hauterive*; GREMAUD, *Livre des Donations de Hauterive*; GENOUD, *Hauterive*; DE ZURICH, *Les Origines de Fribourg*.

[2] JANAUSCHEK, *Origines cisterciennes*.

[3] DE ZURICH, *Les Origines de Fribourg*, p. 235.

[4] GONTHIER, *Vie de saint Guérin*.

[5] *Cartulaire de Hautcrêt*, p. 14.

[6] REYMOND, *L'Abbaye de Montheron*, p. 7.

[7] MAS LATRIE, *Trésor de chronologie*, et diverses bulles du pape en faveur des abbayes de Hautcrêt, de St-Maurice.

[8] *Cartulaire de Hautcrêt*, p. 166.

[9] L. CHARRIÈRE, *Les Dynastes de Grandson*, p. 32.

siste sur la réforme de l'esprit religieux, et il avait ce religieux en telle estime qu'il le fit monter sur le siège épiscopal de Sion [1]. Sollicitude vive et parole franche. Au moment où, tout jeune encore, Arducius de Faucigny est nommé évêque de Genève, il lui écrit [2]: « Comme nous sommes persuadé que votre élection vient de Dieu, puisqu'elle a été faite avec un consentement si parfait du clergé et du peuple, nous vous félicitons de la grâce qu'Il nous a faite. » Après les compliments, les observations. « Je ne veux pas vous flatter et dire qu'il a récompensé vos mérites; vous devez plutôt être persuadé que ce n'est pas en considération de vos œuvres de justice, mais par sa pure miséricorde. Sanctifiez vos mœurs, vos études et votre ministère, afin que si la sainteté de votre vie n'a pas précédé votre élection, elle la suive du moins inviolablement. » Et dans une autre lettre, saint Bernard revient à la charge. « Le siège que vous avez obtenu depuis peu, lui dit-il, demande un homme de grands mérites dont nous avons le déplaisir de vous voir dépourvu... Vos actions et vos études passées n'ont semblé en aucune façon être une préparation à la charge d'évêque... Corrigez votre conduite et vos études, afin que la correction du soir efface le défaut du matin... Faites tout avec le conseil des hommes de bien. Ayez-en de tels, dans vos affaires et dans votre personnel, qui soient les gardes et les témoins de votre vie et de votre honnêteté [3]. » Cela est ferme, cela est sévère à souhait. Arducius de Faucigny, dont l'épiscopat dura plus de cinquante ans, ne dut pas manquer d'occasions de s'en souvenir.

Le diocèse de Lausanne intéresse d'ailleurs peut-être plus encore saint Bernard que celui de Genève. C'est qu'il y avait des siens. A la mort de Girard de Faucigny, survenue le 1er juillet 1129 [4], Gui de Maligny, archidiacre de Besançon, neveu du fondateur de Molesmes, fut nommé évêque de Lausanne. Nous ne connaissons pas les conditions précises de l'élection, mais des rapprochements intéressants sont à faire. Gui de Maligny était sans doute apparenté à la haute noblesse vaudoise, notamment à Amédée de Blonay en compagnie duquel le montrent toutes les chartes, et grâce auquel il donne en 1135 au prieuré de Blonay, fondé par ce seigneur, l'église du dit lieu, par une donation qui semble indiquer des ancêtres [5] communs. Le nouvel évêque était

---

[1] BERNARDI, *ep.* N° 142, 254.
[2] BERNARDI, *ep.* N° 27.
[3] BERNARDI, *ep.* N° 28.
[4] REYMOND, *Les Dignitaires de Lausanne*, p. 328.
[5] Archives de la Côte d'Or, fonds de St-Sulpice, communiquées par M. Laurent. En 1105, l'évêque Girard donne l'église de Blonay à Molesmes en confirmant la donation d'Amédée de Blonay; en

également apparenté à l'archevêque de Besançon, Ansérie de Montréal qui, en sa qualité de métropolitain, dut exercer quelque influence en l'occurence [1]. Mais aussi Gui de Maligny était parent de saint Bernard. Sa mère était une Grancey, comme l'aïeule de l'abbé de Clairvaux. Sa sœur Adeline avait épousé Aymon le Roux de Châtillon, de la propre famille de saint Bernard [2]. On peut donc affirmer que ce dernier dut s'intéresser directement à sa nomination. Il dut même placer quelque espoir en lui. Il écrivit en effet au nouvel évêque un court billet dans lequel il fait évidemment allusion à la lutte du duc de Zæhringen et du comte de Genevois, laquelle battait son plein. « Ayant mis la main à une œuvre pénible, lui dit-il, vous avez besoin de force [3] » et il lui recommande avec insistance la justice et la tempérance. Ce sont deux qualités que Gui de Maligny ne paraît pas avoir possédées à un haut degré. L'histoire de l'église de Lausanne montre en effet que celle-ci perdit un domaine qu'elle possédait à Marcenay, qui passa à un chevalier marié à une nièce de Gui et dont Gui avait négligé de payer la dot [4]. Puis on accusa le prélat d'autres incorrections et il finit par résigner l'épiscopat au bout de quinze ans. On dit, sans preuve, qu'il fut ensuite abbé du monastère de Fontaine André, au comté de Neuchâtel, qui suivait la règle de Prémontré.

Cette fois-ci, en 1144, il semble bien que l'abbé de Clairvaux intervint directement dans les affaires de Lausanne. Il avait eu, auprès de lui, comme novice, le fils d'un gentil-homme du Dauphiné, Amédée de Clermont d'Hauterive [5]. Plus tard, il l'avait choisi pour être l'abbé du nouveau monastère d'Hautecombe et il l'encourage dans une de ses lettres [6]. Si ensuite le clergé et le peuple de Lausanne acclamèrent Amédée comme évêque, on devine d'où venait la proposition. Amédée de Clermont voulut refuser. Il s'en ouvrit au pape Eugène III, mais celui-ci était

---

1135, l'évêque Gui confirme à Molesmes et aux moines de St-Sulpice le don de l'église de St-Sulpice et de la chapelle de Préverenges, puis, en souvenir de l'affection de ses parents pour Molesmes, ajoute l'église de Blonay et la terre de Clairvaux (Clara Vallis) située au-dessus, donnée par le seigneur de Blonay.

[1] De Gingins, *Gui de Marlanie*, évêque de Lausanne, dans le *Mémorial de Fribourg*, t. 2, p. 355; Laurent, *Cartulaire de Molesmes*.

[2] Jobin, *Saint Bernard et sa famille*.

[3] Bernardi, *ép.* N° 26; Schmitt, et Gremaud, *Histoire du diocèse de Lausanne*, t. I, p. 389.

[4] *Cartulaire de Lausanne*, p. 42, 38 et 74.

[5] Gremaud, *Les Homélies de saint Amédée*; Blanchard, *L'Abbaye de Hautecombe*.

[6] Bernardi, *ép.* N° 48.

aussi un disciple de saint Bernard. Il n'y avait qu'à s'incliner. Une missive du moine Nicolas, le secrétaire de l'abbé de Clairvaux, au nouvel élu célèbre d'anciens liens d'amitié noués à l'ombre du cloître, elle loue le prélat de sa vertu, de sa doctrine et de son éloquence, en annonçant l'envoi d'un traité de Me Anselme sur l'Esprit saint [1].

L'évêque de Lausanne méritait ces éloges. L'Eglise le compte au nombre de ses saints. L'histoire relève qu'il fut un des hommes politiques les plus avisés de son temps: chancelier impérial, gouverneur du comté de Savoie alors que le comte était à la croisade, bienfaiteur de la ville de Lausanne qu'il dota de franchises [2]. L'histoire dit aussi sa science: saint Amédée fut un orateur éloquent et subtil dont les *Homélies* sur la Sainte Vierge ont eu grand succès et ont traversé les siècles; elles ont été imprimées deux fois au siècle passé. L'histoire affirme aussi ses vertus: sa chasteté alla jusqu'au sacrifice héroïque, sa patience supporta de terribles attaques d'ennemis de l'Eglise, tel ce comte de Genevois qui l'attaqua dans l'église même de Moudon et fit couler le sang au pied de l'autel. Peu d'évêques ont eu une carrière aussi mouvementée que la sienne; et s'il a pu dominer les difficultés les plus dures, il faut sans doute l'attribuer en partie à la formation qu'il avait reçue à Clairvaux. En fouillant le sol de la cathédrale de Lausanne, il y a quinze ans, le 9 décembre 1911 [3], on mit à jour le corps intact de saint Amédée, mitré et crossé. C'était un peu le temps et l'esprit de saint Bernard, son maître, qui revivaient.

MAXIME REYMOND.

---

[1] GREMAUD, *Saint Amédée*, p. 77. Le Me Anselme dont il est ici question est sans doute Me Anselme de Laon. (LÉON MAITRE, *Les Ecoles épiscopales.*)

[2] GREMAUD, *Saint Amédée*; REYMOND, *Les Origines de l'Organisation municipale de Lausanne.*

[3] REYMOND, *Les Dignitaires de l'Eglise de Lausanne*, p. 256. Mentionnons ici pour mémoire que dans une lettre à l'abbaye de St-Nicaire, saint Bernard parle d'un changement de monastère du frère Hugues de Lausanne (BERNARDI, *ep.* N° 32). Nous n'avons pas d'autres renseignements sur ce religieux.

IN CRISMO MATRIS SEDET SAPIENTIA PATRIS

LÉGENDE

Porte de tabernacle exécutée pour l'église de Semsales, par M. Marcel Feuillat.

Cette œuvre en bois sculpté et polychromé a été faite pour être placée dans une petite chapelle sombre, au milieu de mosaïques étincelantes de Cingria.

Le fond est noir, les deux colonnes d'argent, l'auréole et la draperie d'or, les chairs couleur naturelle du noyer clair.

Pour traiter le visage de la Vierge, l'artiste a recouru au procédé très moderne (et peut-être aussi très « naturel » s'il est vrai que c'est le procédé de l'enfant) qui consiste à donner, d'un coup, plusieurs plans : profil et face. Cela introduit dans l'œuvre comme un mouvement photographié.

Le bas de la composition est, au contraire, très tranquille.

La Vierge représentée est celle de Re (Italie) que Cingria a fait connaître chez nous, et qu'il a traitée avec une admirable somptuosité dans un vitrail placé dans la petite chapelle de Perly (Genève) qu'il faudra que nous présentions un jour.

RAMUZ POÈTE VAUDOIS

Plutot qu'un récit adroitement combiné en vue de plaire au lecteur par ses qualités d'étrangeté ou de finesse psychologique, le roman me semble être de plus en plus pour Ramuz une succession de tableaux se liant les uns aux autres à la façon dont notre existence se lie à celle des êtres que nous croisons chaque jour, sans qu'il y ait généralement d'eux à nous compénétration d'esprit ou de sentiment. Les personnages mis en scène se meuvent presque toujours étonnamment solitaires dans la foule dont ils sont cependant partie intégrante [1].

Le trait caractéristique de Ramuz qui s'est accentué davantage dans chacune de ses œuvres, c'est son attachement aux choses, son attachement à tout ce qui est de sa terre et de sa race. Il est pleinement Vaudois ; il est tout à la fois de la montagne et du plateau ; mais surtout n'est-ce pas, il est du vignoble et plus exactement du vignoble de Lavaux.

Aussi n'en sait-il parler sans émotion, le *Passage du Poète* tout entier est un hymne à cette terre qui est sienne. « Cully, ma ville — chante-t-il ailleurs — et ici je me tiens, étant au centre pour mieux voir » ou bien : « Région du lac, région des beaux arrangements : regarde comme ils ont bien arrangé et aligné ces cubes, et ces cubes sont doubles. Ils ont pu se contenter d'eux, à cause qu'il y a de l'eau devant, et, quand elle est calme, ils sont doubles... Là, ils sont pêcheurs, plus loin vignerons » [2].

Jamais Ramuz n'a plus d'envergure, jamais il ne chante mieux que lorsqu'il se tient ainsi « tout à fait au pied du mont là où la petite vague vient en rampant comme le chat, tandis que la grande se lève en l'air comme un cheval qui se cabre... — cherchant à — mettre ensemble ce qui va ensemble ; se mettre d'abord à sa place, mettre autour de soi les choses à leur place...

---

[1] A ce propos voir plus spécialement *L'Amour du Monde* et *Les Signes parmi nous.*

[2] *Les Signes parmi Nous.*

pour chanter ensemble une origine, le point atteint, le point à atteindre ; [1].

Lorsque Ramuz dit le Rhône naissant du glacier, lorsqu'il « regarde bouger le berceau entre ses rives — la savoyarde et la vaudoise [2] », lorsqu'il chante « les vignerons de chez nous, vignerons riverains du Rhône », lorsque par la bouche de Bovard il conte — à la façon de Péguy [3] — comment furent créées les vignes de Lavaux, nous comprenons que quelque puissantes que soient ses qualités de romancier, elles ne laissent pas d'être dépassées par celles du poète qui est en lui.

* * *

« La poésie c'est la divination du spirituel dans le sensible [4] ». Ramuz demande qu'elle ne soit pas seulement une poésie de mots, « mais une poésie de tout l'être [5] », le poète n'étant pas un

---

[1] *Les Signes parmi Nous.*

[2] *Chant du Pays du Rhône.*

[3] Passage du Poète. « Bovard dans sa vigne ». Il dit: « C'est tout habitué à l'obéissance par ici, depuis le temps que c'est en vignes. Et le bon Dieu lui-même a décidé que ce serait en vignes, ayant orienté le mont comme il l'est, se disant: je vais faire une belle pente tout exprès, dans l'orientation qu'il faut, et je vais mettre encore dans le bas la nappe d'eau pour qu'il y ait ainsi deux soleils sur elle, que le soleil qui vient ailleurs d'en haut seulement vienne ici d'en haut et d'en bas... Je dis que c'est le bon Dieu qui a arrangé lui-même tout ça, puis il nous a dit: « à votre tour » alors quoi ? on est désignés. Soldats, caporaux, officiers sous son haut commandement.... Le bon Dieu a commencé, nous on est venus ensuite et on a fini... Le bon Dieu a fait la pente, mais on a fait qu'elle serve, on a fait qu'elle dure: alors est-ce qu'on la reconnaîtrait seulement à présent, dit-il encore, sous son habillement de pierre ? et ailleurs l'homme se contente de semer, de planter, de retourner ; nous on l'a d'abord mise en caisses, je dis bien, mise tout entière dans des caisses et ;ces caisses, il a fallu ensuite les mettre les unes sur les autres... Alors ce n'est plus du naturel, c'est du fabriqué par nous, ça ne tient que grâce à nous; ça n'est plus une pente c'est une construction, c'est une tour, c'est un devant de forteresse... Alors ils planteraient par ici leurs tomates ! Ils viendraient avec leurs primeurs et leurs légumes, comme si on avait besoin de légumes, leurs cardons, c'est-à-dire chardons, c'est-à-dire de la nourriture pour ânes, leurs abricots, leurs espaliers ; leur diable sait encore quoi... Parce que ça n'a pas été pendant deux où trois ans, ils ruineraient le pays ?... Jamais... On ne gagnerait plus un sou qu'on ferait les vignes quand même... et on crèvera dessus, nous autres, mais on ne les reniera pas; on crèvera, mais on leur restera fidèles et au pays et à ceux qui l'ont fait. »

[4] MARITAIN, *Frontières de la Poésie.*

[5] *Grand Printemps.*

homme à part mais « le plus homme de tous les hommes [1] ». Et c'est pourquoi l'idéal serait un état de poésie infuse et de vibration « où le poète individu cède la place au poète nation » [2]. Si la poésie est indépendante de son mode d'expression, si elle n'est que délicatesse du sentiment, facilité de vibrer à tout ce qui est beau, sensibilité et rêverie, si en un mot la poésie est plus dans la manière de sentir les choses que dans l'art de les représenter par des mots et des images, le poète nation n'est pas un mythe. Et en ce sens, il ne sera pas faux d'affirmer que tout Vaudois porte en lui un poète.

Sous ses airs souvent endormis et lourds, le Vaudois aime ce qui fait penser et rêver. S'il ne sait pas toujours l'exprimer, du moins vit-il fréquemment dans cet « état de poésie » qui est fait de sensibilité et d'imagination. Il y a en lui de la bonhomie et de la malice, un brin de sentimentalité, beaucoup d'idéalisme. La poésie qui est née de son sol a toujours eu plus de prétentions à la profondeur que de jet; car le Vaudois est tellement penché sur sa terre à lui, tellement absorbé par ses champs et par sa vigne, qu'il ne peut bien longtemps regarder au loin. Son langage demeure généralement appesanti comme si toutes les pierres qu'il a portées pour faire les murs de ses vignes pesaient encore sur ses épaules, comme si toute la terre qu'il a fallu monter par les abrupts coteaux de Lavaux s'attachait à ses pieds, alourdissant sa démarche.

Et c'est tout l'art de Ramuz, me semble-t-il, d'avoir su rendre sans ennui ce qu'il y a de traînant, d'appesanti, d'indécis et tout à la fois de passionné et d'enthousiaste, dans ce peuple qui est le sien.

Très vite, l'anecdote romanesque charmant aisément le public est apparue à Ramuz comme insuffisante. Sa volonté n'était pas de plaire, mais d'être vrai, mais de rendre non l'apparence des choses, mais tout leur être, avec leur signification spirituelle. Il a voulu montrer: « un pays et puis un régime. » [3]

« Je tâche à montrer une nature, une manière d'être ensemble. [4] » Et pour réaliser cette ambition il a façonné son style selon le sujet traité, « car à quoi peuvent bien me servir ces qualités données pour telles dans les manuels étrangèrement à l'objet, comme une certaine élégance, la légèreté, la rapidité si telle

---

[1] *Grand Printemps.*
[2] *id.*
[3] *Chant du Pays du Rhône.* 1er No des « Chroniques du Roseau d'Or ».
[4] *id.*

ligne de colline devant moi, met tant de lenteur à aller vers son faîte, si telle masse à pans abrupts n'a de beauté que par sa lourdeur... que m'importe l'aisance si je n'ai à rendre que la maladresse... [1] »

C'est pourquoi Ramuz écrit comme on parle chez nous, utilisant le langage du peuple, l'utilisant mais en le condensant. Ses héros, certes, ne sont pas bavards, les quelques paroles qu'ils prononcent ne sont là que pour souligner un état d'âme, étant choisies judicieusement, avec une maîtrise consommée.

« C'est par la façon dont il métamorphose l'univers passant dans son esprit, pour faire resplendir sur une matière une forme devinée dans les choses, que l'artiste imprime sa marque sur son œuvre... Il doit transposer les règles secrètes de l'être dans la manière de produire l'œuvre... ce qu'il fait doit ressembler non aux apparences matérielles des choses, mais à quelqu'un des sens cachés, dont Dieu seul voit briller l'iris sur le cou de ses créatures » [2]. Ce sens caché, Ramuz nous le fait sans cesse toucher ; et les critiques feraient bien de s'aviser que son art ne s'est pas façonné au hasard, que sa syntaxe est volontairement défectueuse [3], le style classique français n'étant pas assez souple pour lui permettre d'exprimer comme il l'entend les similitudes et les parentés, pour dessiner assez vigoureusement le rapport des idées et des images, pour peindre le mouvement de pensée de ses personnages.

Qu'on ne parle pas, à ce propos, de recherches prétentieuses. Quand Ramuz modèle sa phrase selon le rythme de l'émotion qu'il veut communiquer, c'est qu'il a laissé « tomber sa dépouille d'emprunt [4] » et que la forme lui vient du dedans ; l'objet n'est plus qu'un contenant, qu'un moyen de transmission ; lui-même ne se considère que comme « l'instrument qui demeure silencieux quand aucune main ne s'impose [5]. »

Mais une image qu'il porte en lui fera vibrer son instrument : « celle sous un grand ciel, d'une terre voisine des eaux [6] ». Et laissant venir à lui « l'immensité des choses », tendant de plus

---

[1] *Raison d'Etre*, éd. « Cahiers Vaudois ». Ailleurs MARITAIN dit *(Art et Scolastique)* : Une vertu spirituelle peut ainsi passer dans le trait maladroit.

[2] MARITAIN, *Frontière de la Poésie* (IIIme No des « Chroniques du Roseau d'Or ».)

[3] Dans *Le Potomak*, COCTEAU fait cette remarque : ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi.

[4] *Raison d'Etre.*

[5] *Adieu à beaucoup de Personnages :* Besoin de la Terre quand même.

[6] *Adieu...* Besoin de la Terre.

en plus à ce « règne de la parfaite ressemblance [1] », il nous dira le livre des parentés du sang:

« O livre des parentés du sang, grand livre de la chair vivante, il faut te lire jusqu'au bout [2]... »

« Parenté qu'il y a, comme la plante est fille, maisons qui ont, pareillement à la plante, des racines étrangères à la terre où elles sont logées; murs frères, murs cousins du caillou. C'est ici le pays de la solidité, parce que c'est le pays des ressemblances. Regarde, tout y tient ensemble comme dans le tableau d'un bon peintre. D'abord, ils ont posé le lac à plat. Puis en bordure au lac, ils ont commencé à bâtir [3]. »

Parenté de parler et de peindre: « Une façon pareille de mettre certaines choses en avant, certaines choses après: ainsi une construction et une hiérarchie de choses s'est faite ici en nous, et préalablement aux constructions visibles, comme nos églises nos châteaux, nos tours, la maison du bourgeois, la ferme du paysan [4]. »

Pour Ramuz le monde des choses inanimées est un film qui se déroule; le paysage s'anime pour aller à la rencontre de l'individu. Ici: « la pente cesse, elle casse et tout le village paraît [5] », là: « une ville vient [6] », plus loin c'est l'orage qui se prépare:

« On voyait l'arbre continuer d'élargir son branchage. Ils regardaient tous deux: ils virent seulement que le ciel avait baissé encore au flanc du mont.

Les ombres ont été retirées: on ne distingue plus la place du soleil. Le soleil s'est creusé un trou, il s'est caché tout au fond de ce trou comme le fourmillon [7]. »

Ailleurs c'est le bruit des vagues qui déferlent, les nuits de vent: « Souvent tes vagues m'ont empêché de dormir quand elles venaient trois et puis trois, et, se tenant debout un instant, ensuite se laissant tomber de tout leur poids.

Ces grands coups de pied sont donnés; ils ont avancé le bélier... nuits où les vagues sont venues [8]. »

Parfois, c'est en personnifiant un sentiment , une idée que Ramuz en marque l'intensité. Dans *L'Amour du Monde* il dit d'un de ses personnages : « C'est avec la solitude qu'il est entré et a été s'asseoir en sa compagnie à une table à deux places,

---

[1] *Id.*
[2] *Chant du Pays du Rhône.*
[3] *Les Signes parmi Nous.*
[4] *Chant du Pays du Rhône.*
[5] *Jean-Luc Persécuté.*
[6] *Chant du Pays du Rhône.*
[7] *Les Signes parmi Nous.*
[8] *Chant du Pays du Rhône.*

dont il a occupé l'une, et elle occupait l'autre. Il se tient avec la solitude dans le silence... »

Une chose me semble remarquable, c'est l'immense travail de dépouillement, d'épurement auquel Ramuz a soumis son œuvre. Il a volontairement laissé de côté des richesses, parce qu'il sait bien que si l'on veut obtenir un résultat, il est nécessaire de prendre parti: « Prendre parti, tout est là (même quand on est neutre). Prendre parti intérieurement quand on ne peut le faire autrement et prouver qu'on a pris parti [1]. » — « car ce qui est trop grand n'est que difficilement utilisable [2] ». Mais il y a quelque chose qui est plus frappant chez Ramuz, que cette puissance de condensation, c'est la modestie dont il fait preuve:

« Il faut le mépris de soi-même et se tenir pour un simple moyen » [3] dirat-il, ou bien: « j'ai appris qu'il faut que je meure à moi-même, non point me reniant, mais m'oubliant sans cesse pour me recommencer [4] », ou bien encore: « Le vrai c'est que j'ai cru savoir, et que je me trompais... Croire en autrui ? On ne peut pas. Croire en soi-même, on le peut moins encore [5]. »

Et c'est cette défiance de soi qui le fait se tourner vers les choses « d'où on tire toute leçon » [6]. Il n'est anxieux que de les rendre dans leur intégrité, sans chercher d'ailleurs à dire l'impression qu'elles font sur lui ; mais il est peintre, et dans le choix qu'il fait de ses couleurs passent sa sensibilité et son âme. Il s'efforce de fondre en un même rythme les divers aspects de tout ce qui constitue la vie. Et donnant une intensité d'expression égale à chaque épisode, à chaque description, il a écrit des livres qui ont ceci de particulier, c'est que tout, jusqu'au détail le plus minime, paraît essentiel, car tout est destiné à traduire une valeur spirituelle.

* * *

Avec sa manière de ne parler que du sensible Ramuz réussit à traduire l'invisible en images. J'entends par là que dans le choix qu'il fait des choses extérieures, dans la façon dont il les anime, il est parvenu à rendre le rythme des pensées de ses personnages. Il a une façon bien à lui et très attachante d'éviter la monotonie dans un récit, l'interrompant subitement pour faire se rejoindre et s'enchevêtrer — comme par un effet de perspective — des

[1] *Grand Printemps.*
[2] *Id.*
[3] *Adieu...* — Besoin de la Terre.
[4] *Raison d'Etre.*
[5] *Id.*
[6] *Id.*

faits réellement séparés dans le temps, mais ayant un rapport de filiation. Un exemple assez typique de ce procédé peut être remarqué dans la scène suivante: — le fiancé de Victorine, berger sur l'alpe, est retenu loin d'elle par une épidémie qui décime le bétail, Victorine part seule la nuit voulant rejoindre celui qu'elle aime malgré la défense qu'on a faite de communiquer avec les gens du pâturage.

Elle a vu venir à elle l'escarpement de la pente tombant vers la rivière sous une couche de nuit plus noire, qui était la lisière de la forêt; elle y arrivait déjà; on n'avait pas appelé; rien ne bougeait; — au moment où elle allait être forcée de quitter la berge qui devait être rocheuse et trop abrupte, elle est entrée sous les pins.

Là on pense qu'elle a dû se reposer un moment...

On a trouvé une place, disent-ils, où les plantes de la forêt montraient qu'on s'était assis. Elle a dû donc s'asseoir, pour se reposer et tout allait encore bien à ce moment pour elle. C'est seulement plus loin, disent-ils... Il faut croire qu'elle connaissait mal les passages et elle ne s'était pas rendu compte de la difficulté qu'ils offrent. Elle a dû tomber une première fois... Oh ! on a pu tout lire, disent ils, toute son histoire, comme si elle l'avait écrite exprès pour nous [1].

Ailleurs, Ramuz nous fait assister et pour ainsi dire participer à l'assujettissement progressif d'une petite ville par l'imagination: ici Joël achevant l'œuvre du cinéma bouleversera les esprits par le récit de ses voyages et de ses aventures; là nous suivons le curieux dédoublement d'une Thérèse Penseyre qui se prend pour une héroïne de cinéma et calque sa vie sur le film qu'elle veut incarner:

Le même soir la fille de M. Penseyre, qui était sergent-major de gendarmerie et chef de poste de notre ville, a été fermer à clé la porte de l'appartement. Son père venait de sortir, comme il faisait chaque jour à pareille heure.

... Elle a vite été tourner la clé dans la serrure; après quoi, elle est venue dans sa chambre, sachant bien qu'elle serait seule jusqu'à dix heures...

Et pendant ce temps l'autre est dans son Ile.

Le naufrage l'a jetée, seule survivante, à la côte; et, comme Eve, on la voit paraître, vêtue seulement d'une ceinture de feuilles de figuier.

... Thérèse a été accrocher la lampe électrique au mur, tout à côté de son miroir.

Elle ôte le peigne en fausse écaille qu'elle porte enfoncé dans l'épaisseur de son chignon.

Ses cheveux tombent devant et derrière ses épaules nues.

... Et Thérèse voit, et puis se voit; Thérèse regarde là-bas, puis se regarde, faisant ainsi aller ses yeux de sa personne à cette autre personne.

[1] *La Grande Peur dans la Montagne.*

... Cependant, le jeune premier vient d'acheter un canot à moteur... [1]

Mais il ne s'agit pas de se contenter de rêver ce rôle, il faut le jouer, voici Thérèse à l'œuvre:

... Il a dit:
— Thérèse !
Et, étant venu, il lui parle, penché sur elle:
— Thérèse !
Plus fort:
— Thérèse !
Mais elle, elle continue de tenir ses yeux fixés au-dessus d'elle, cherchant parmi ses souvenirs; — cet Autre, et comment s'y prend-elle ? (quand il faut que là aussi l'homme finisse par céder).
.. Et lui tombe à genoux là-bas...
Il tombe de même à genoux ici: mais Thérèse l'écarte du bras:
Non, a-t-elle dit, tu peux t'en aller... Je sais maintenant ce que je dois penser de toi.
— Thérèse !...
— Alors, veux-tu me laisser parler ? Va t'asseoir.
Il s'assied.
Cet autre là-bas, avait fait de même...
C'est comme ça qu'ils deviennent dociles. Offrir, refuser, offrir à nouveau [2] ! »

Voici le pensionnaire du docteur Morin qui passe, une branche fleurie à la main; ses vêtements sont en toile blanche, il se prend pour le Christ... Mais cette dernière évocation a quelque chose de pénible, et le goût de Ramuz me semble ici en défaut, comme dans cette scène — combien vivante d'ailleurs —du crucifiement dans « Le Règne de L'Esprit Malin ».

* * *

Il est indéniable que le mystère des destinées préoccupe fortement Ramuz. C'est en peignant l'existence des gens les plus simples, des paysans et des vignerons qu'il intéresse le lecteur au mystère qui le préoccupe. Le naturel et le surnaturel s'entremêlent dans son œuvre, parce que dans la vie il les voit étroitement mêlés; mais le mystère ne s'oppose pas au réalisme pour le diminuer, il le souligne en ne l'expliquant pas. Ses personnages vivent sur un même plan, étant égaux en dignité, parce que chacun est une âme s'acheminant vers un but mystérieux. Certains ont cependant une importance particulière; c'est la petite Marie dans *Le Règne de l'Esprit Malin* purifiant tout le village par sa venue ; c'est « Caille » le colporteur biblique faisant lever les

[1] *L'Amour du Monde.*
[2] *Id.*

« Signes » partout sur son passage [1], ou bien encore c'est cette autre Marie, celle de *La Guérison des Maladies* qui prend sur elle toutes les souffrances de ceux qui l'approchent.

Mysticisme, a-t-on dit ? — L'expression me paraît ou trop vague ou trop forte.

Quoi qu'il en soit Ramuz n'est ni un illuminé, ni un philosophe; il est avant tout un artiste, un être de sensibilité et de sympathie. « Rien ne naît que d'amour, a-t-il écrit, et rien ne se fait que d'amour seulement il faut tâcher de connaître tous les étages de l'amour [2] ». — Ramuz tout entier est dans cette phrase; il aime chaque être qu'il rencontre, c'est pourquoi il en parle avec une inlassable sympathie. Il ne veut que « traduire purement toute la réalité d'un canton particulier de la création dans un langage fait exprès [3]. »

Pénétré de l'idée que « l'artiste pense conformément à un instinct », Ramuz ne peut oublier que le Vaudois avec son laisser aller tranquille, son entêtement patient, est capable de sursauts d'enthousiasme; que malgré son bon sens railleur, son esprit facilement dénigrant et jugeur, il se laisse souvent entraîner par son imagination et sa sensibilité, et que de là résultent ces engouements plus fréquents qu'on ne le croit peut-être pour certaines idées de l'idéalisme le plus saugrenu, cette indulgence et même cette sympathie à l'égard des illuminés.

« Fictions religieuses, fictions politiques, fictions morales [4]... » constate Ramuz, et il dénonce ce curieux mélange d'enthousiasme et d'inertie, de sensibilité passionnée de quiétisme, et de scepticisme qui est le fait du Vaudois. Sans doute ces habitudes de mollesse et de tiédeur, cette peur de s'affirmer sont-elles la conséquence d'un long assujettissement politique. « Nous avons toujours été inertes, étrangement dépendants, ballottés... Il s'est trouvé que nous étions doubles et triples en tout... Nous sommes devenus protestants en nous laissant faire... Les voilà devant nous, nos anciens quel que soit le respect qu'on leur porte,

---

[1] *Les Signes parmi Nous.*

[2] *Chant du Pays du Rhône.* Dans « Art et Scolastique » Maritain dit: Il faut que l'artiste aime ce qu'il fait... en sorte que la beauté lui devienne connaturelle, et s'inviscère en lui par l'affection, et que son œuvre sorte de son cœur et de ses entrailles comme de son esprit lucide. Ce droit d'amour est la règle suprême.

Mais l'amour présuppose l'intelligence; et sans elle il ne peut rien faire... la qualité de l'œuvre est ici (dans l'œuvre chrétienne) le rejaillisssement de l'amour dont elle procède, et qui meut la vertu d'art comme un instrument.

[3] *Pour ou contre Ramuz,* « L'Esprit de Ramuz », par MARITAIN.

[4] *Raison d'Etre.* Toutes les citations suivantes sont tirées du même ouvrage.

peut-on se cacher à soi-même quelle vivante image ils sont de toutes les incertitudes ».

« Quand la réalité déçoit, on se barricade dans l'irréel. » De fait, le Vaudois acceptera tour à tour toutes les erreurs et toutes les vérités pourvu qu'elles lui plaisent, ou simplement parce que le milieu qu'il fréquente se rallie à telle opinion. Manque de personnalité ? je ne crois pas, mais nonchalance, mais laisser aller.

Peuple de vignerons et de cultivateurs aimant profondément sa terre, sachant en apprécier les produits il n'échappe pas au matérialisme. « Allons boire un verre, c'est la finale et le résumé de tout ici » remarquait Juste Olivier, et Ramuz n'a pas manqué non plus de relever cette faiblesse de son peuple ; mais ce qu'il lui reproche surtout, c'est de flotter « du scrupule le plus desséchant » à l'indifférence, au « scepticisme sans force » à moins qu'il ne se réfugie « dans un idéalisme creux ».

Faiblesse difficilement évitable pour ceux qui repoussant l'intelligence laissent dominer leur vie uniquement par le sentiment. Pour échapper à cette alternative de naturisme ou d'illuminisme, il faudrait dissiper la confusion fondamentale entre le naturel et le surnaturel qui est à la base de cette forme de pensée. En s'efforçant de mettre chaque chose à sa place, Ramuz échappera à ce danger « parce qu'il est lui-même un homme vrai »[1] ayant le « souci d'une unité, le besoin de se rattacher ».

« Il faut que l'édifice ait son couronnement, et tout en haut se tient l'expression désintéressée, ce qui n'a d'autre utilité que de faire sentir, faire connaître, faire aimer... les mots pour la beauté du mot, l'image pour la beauté de l'image, c'est-à-dire pour la beauté qu'on tire de l'image ; le Fils de Dieu mis devant nous en figure à seule fin qu'il soit plus vénéré.

« ..Et alors, moi aussi, tâcherai de toucher ce Corps percé de trous, parce que c'est un besoin, et même c'est le grand besoin.

« Je ferai joindre les mains à mes Saints dans leurs niches, parce que c'est un besoin et même c'est le grand besoin.

« Je louerai ce qui est à louer avec des mots assemblé savec soin dans mon cœur, — avec le plus de soin, le plus d'amour possible [3]. »

MARCELLE WARNERY.

---

[1] *Pour ou contre Ramuz.* « L'Esprit de Ramuz », par MARITAIN.
[2] *Raison d'Etre.*
[3] *Chant du Pays du Rhône.*

ANGLICANS ET SCHISMATIQUES

Comme les Luthériens et les Calvinistes, les Anglicans tournèrent de bonne heure leurs regards vers l'Orient schismatique pour y chercher des approbateurs et des alliés. Les représentants diplomatiques de l'Angleterre eux-mêmes s'intéressèrent à la question et, on peut le dire, nouèrent des intrigues dans le but d'attirer les orthodoxes ou d'empêcher leur retour à la vraie foi. Les théologiens anglais s'efforcèrent en vain de fausser les croyances traditionnelles des Grecs, mais parfois comme chez Forbésius (1595-1634), évêque d'Edimbourg, l'évidence l'emporta et l'obligea d'avouer que l'Eglise de Constantinople admet le dogme de transubstantiation. Dans leurs écrits, ils témoignent la plus grande estime au trop fameux Cyrille Lucar. Un précieux document conservé aux Archives nationales de France et composé par l'abbé Renaudot, un des auteurs de la *Perpétuité de la foi*, nous renseigne sur les relations des Grecs et des Anglicans au XVII^me^ siècle.

Les protestants d'Angleterre ont fait plusieurs tentatives depuis 30 ou 40 ans pour tirer des Grecs quelques confessions de foy, qui eussent quelque rapport avec la religion protestante, sans y pouvoir réussir. Leur dessein estait de les publier et de les faire valoir, comme ils firent en 1630, de celle que le Patriarche de Constantinople, Cyrille Lucaris avait vendue au chevalier Thomas Rœ, ambassadeur d'Angleterre, qu'ils firent imprimer après que Cyrille eust été étranglé par ordre du Grand Seigneur.

Comme les Grecs en eurent connaissance, ils firent un concile où ils dirent anathème à Cyrille, et condamnèrent sa confession comme hérétique; et ce jugement fut prononcé par deux patriarches, Cyrille de Berrhœ et Parthenius, peu de temps après la mort de Cyrille Lucaris. En 1672, les Grecs assemblés à Constantinople donnèrent un acte synodal à feu M. de Nointel, ambassadeur de France, par lequel, outre la confirmation des sentences rendues contre Lucaris, ils produisirent des extraits des Homélies prêchées par lui-même en certaines fêtes, enregistrées dans les archives de la grande Eglise, par lesquels il paraissoit que cet imposteur avoit presché une doctrine toute contraire à celle qui estoit contenue dans la Confession de foy donnée à l'ambassadeur d'Angleterre.

Dans la dispute touchant la perpétuité de la Foy entre M. Arnauld et le ministre Claude, on produisit tous ces actes avec plusieurs autres, qui fermèrent la bouche aux Calvinistes, jusques à ce qu'un nommé Smith entreprit de justifier la mémoire de Cyrille par un petit écrit si pitoyable qu'il ne méritoit pas de réponse, qui cependant fut refuté ici d'une manière si forte qu'il n'a osé répliquer.

Le ministre Claude, par le moyen des Anglais et des Hollandais, envoya au Levant des mémoires captieux, dans lesquels il représentoit la doctrine catholique sur l'Eucharistie d'une manière si étrange et si fausse qu'il sembloit que les Grecs ne se pouvaient défendre de la condamner. Cependant, ils n'y furent pas attrapez, et quelques uns envoyèrent au Roy les réponses à ces mémoires, portant une condamnation expresse de l'hérésie des Calvinistes; et si ce ministre en reçeut quelques unes, il les supprima, car on n'en a jamais entendu parler. Au bout de quelques années, il vint en France un Grec, qui prenoit la qualité d'Archevesque de Samos, qui estoit un scélérat, ignorant au delà de ce qu'on peut dire, et encore plus impudent. Comme il ne trouva pas un accueil fort favorable auprès de feu M. Colbert, qui ne voulut pas luy faire rien donner, il passa en Angleterre, où il a fait toute sorte de métiers. Ensuite, voyant qu'il avait peine à subsister, il se joignit avec quelques pédants de ce païs-là, avec lesquels il entra en matière sur le projet d'établir une Eglise grecque à Londres, qui serait en communication avec l'Eglise anglicane. Il fut aidé de quelque argent par quelques personnes, et il fit cet établissement quelques années avant la mort de Charles II, mais avec peu de succez, les sçavans s'en moquant ouvertement, et les autres ne s'en souciant guère.

Quand le Patriarche de Constantinople en fut averti, quoique cet homme fut luy mesme très méprisable, neantmoins pour ne pas laisser impunie une telle insolence, il l'excommunia publiquement et tous ceux qui communiqueroient avec lui. C'est ce qu'on apprit en ce temps là par les François qui estoient à Constantinople.

Pendant toute cette guerre, on ne sçait pas ce que ce malheureux est devenu ny quelle suite a eu ce prétendu établissement. Il a seulement donné lieu à celuy qu'on a fait à Oxford, qui est d'un tout autre genre. Car il ne s'agit pas de rassembler les Grecs et de leur donner une Eglise, où faisant leur service suivant leurs cérémonies, ils fassent une profession extérieure de communion avec l'Eglise anglicane. Ils reconnaissent assez en Angleterre que c'est une chimère; mais ils prétendent ouvrir un collège qui servira d'hospice à de jeunes Grecs qu'on renverra ensuite dans leur païs, après les avoir élevez dans la Religion Protestante, dans l'espérance qu'ils la répandront ensuite dans le Levant.

Il est certain que de la manière dont sont faits la plupart des Grecs, il y en ira plus qu'il ne faudra pour remplir ce collège. On peut espérer que la plupart ne changeront pas pour cela de religion, Mais le péril est trop grand pour ne pas tâcher d'y apporter remède, ce qu'on peut faire en plusieurs manières.

Il paroist d'abord nécessaire d'en faire avertir les missionnaires, et surtout le Vicaire Patriarchal qui est à Constantinople, afin qu'ils donnent sur cela les avis les plus convenables à la Congrégation *de Propaganda fide*.

Il faudra faire passer ce mesme avis au Patriarche grec de Constantinople, pour lui représenter qu'il y va de la perte de son Eglise, s'il souffre que la foy soit corrompue; que cela luy fera perdre la protection des Princes catholiques, surtout du Roy dont il a souvent affaire: que s'il souffre que les Grecs aillent dans les collèges hérétiques, et qu'il ordonne ensuite ceux qui en viendront, ce sera un sujet très spécieux de révolter son clergé et les autres Evesques contre lui et de demander sa déposition; lui faire insinuer qu'il seroit bon qu'il fit une déclaration sur ce sujet par laquelle il renouvellera celles de ses prédécesseurs, qui avoient condamné la doctrine des Protestants, qu'il refusât aux ordres tous ceux qui auroient été à ce Collège, et qu'il prit d'autres semblables précautions, sur lesquels on pourra trouver d'autres expédients dans la suite.

Qu'à Rome et dans les autres endroits où il y a des Collèges des Grecs, on ne reçut point tous ceux qui viendroient d'Angleterre; qu'on leur refusât les certificats, les passeports et autres attestations qu'ils ramassent avec grand soin.

Que mesme on ordonnat aux Inquisiteurs de faire rester ceux qui ayant esté dans les Collèges catholiques, qui auroient passé ensuite en Angleterre, et auroient été dans le Collège protestant.

Voilà les premières pensées qui peuvent estre de quelque usage sur ce sujet qui mérite toute l'attention de la Congrégation *de Propaganda fide*, et on ne doute pas que quand le Roy sera informé, comme on aura soin de le faire, Sa Majesté pleine de zèle comme elle est pour l'honneur de l'Eglise, n'envoye des ordres à son embassadeur à Constantinople, pour appuyer de son autorité tout ce qu'on pourra proposer de meilleur pour empêcher les mauvais effets de cet établissement [1].

Le désir de gagner à sa cause les églises orientales se manifeste de temps à autre dans l'Anglicanisme. En 1812 Claudius Buchanan pense que « l'église protestante ne ferait pas mal de chercher une alliée dans la syriaque, qui a tout ce qu'il faut pour s'allier à une église pure, puisqu'elle professe la doctrine de la Bible et qu'elle rejette la suprématie du Pape » [2].

L'or répandu à pleines mains et les bibles distribuées par les sociétés protestantes d'Angleterre et d'Amérique ne produisent aucun résultat appréciable. Les prélats orthodoxes élèvent la voix pour condamner cette propagande. Ainsi, en 1854, le patriarche grec dans une lettre officielle à ses sujets dit que « les

---

[1] *Mémoire sur les Grecs.* Archives nationales de France 1297, L 6 n. 11, 18me siècle, Papier, 2 feuillets.

Le catéchisme, publié par Pierre le Grand fut traduit en anglais (1725). « Je me flatte, dit le traducteur, que cette traduction rendra plus facile le rapprochement des évêques anglais et russes. » J. DE MAISTRE, *Du Pape*, l. 4. c. 1.

[2] *Christian Researches in Asia*, London in 8°, pages 285-287.

émissaires de l'église anglicane sont des hérésiarques sataniques sortis des cavernes de l'enfer [1] ».

Un peu plus tard, les Américains aussi cherchèrent à attirer à eux les schismatiques Orientaux. Un comité fut formé aux Etats-Unis et en Angleterre pour examiner les moyens à prendre. On se mit à l'étude avec ardeur et des envoyés partirent pour l'Orient. Le Dr Young se rendit en Russie où il entra en relation avec les principaux membres de l'épiscopat. Le Dr Troll, évêque anglican de San Francisco, qui avait dans son diocèse environ quatre-cents orthodoxes, reconnaissant son autorité, mais refusant de recevoir de ses mains la communion, visita la Géorgie, la Serbie et la Bulgarie.

De part et d'autre, on manifestait des dispositions si bienveillantes que le service divin fut célébré selon le rite oriental et en langue slavonne dans une des églises épiscopaliennes de New-York. L'officient était un diacre russe, irrégulièrement ordonné par un évêque grec et autorisé par le métropolitain et le synode d'Athènes.

Les Russes n'entendaient pas s'engager à la légère ; ils voulaient examiner sérieusement les conditions d'union proposées par les théologiens américains et anglais et reproduites par les *Annales patrioliques* de St-Pétersbourg du 1er avril 1865. En réalité, un seul évêque oriental se montrait favorable. C'était Mgr Michel, archevêque de Belgrade, métropolitain de Serbie, prélat intelligent, instruit et d'une vie exemplaire. L'entente paraissait avoir plus de chances de succès, car les anglicans s'écartaient davantage du libre examen pour revenir à la tradition et, d'un autre côté, en Orient, l'orthodoxie perdait de sa profondeur et de son inflexibilité. Le rationalisme y pénétrait avec les jeunes gens qui avaient étudié dans les universités allemandes et l'action des missionnaires protestants n'était pas complètement stérile.

Les journaux russes de cette époque disent que, pour faciliter l'union, les anglicans renoncèrent aux doctrines protestantes pour adopter simplement la foi orthodoxe, mais ceux-ci préten-

[1] *Journal of a députation le the Cart,* t. 2. p. 810 cité par **Marschal**, *Les Missions chrétiennes,* traduit de l'anglais, t. 2, p. 10-14.

daient demeurer ce qu'ils étaient en acceptant l'intercommunion c'est-à-dire la participation mutuelle aux sacrements dans les deux églises. Ainsi pensait entre autres M. Denton, curé anglican à Londres. Mais l'idée ne parut pas acceptable à Mgr Michel qui refusa de l'admettre à la communion. Il alla même jusqu'à destituer et à frapper des censures ecclésiastiques un archimandrite qui s'était montré plus complaisant à l'égard de Denton. Cela n'empêcha pas le ministre anglican, de retour en Angleterre, d'annoncer que l'intercommunion était acceptée.

Par ailleurs, le 24 septembre 1865, l'archiprêtre Wassilief, aumônier de l'ambassade russe à Paris, d'abord favorable à l'union, déclarait que l'intercommunion n'était pas possible avant qu'on se soit mis d'accord avec la procession du Saint-Esprit, l'invocation des saints et la prière pour les morts.

Il prouva que l'Eglise a toujours été soucieuse de garder le dépôt entier de la tradition et qu'elle ne s'est point permis d'établir pratiquement une différence entre ce qui est fondamental et ce qui est secondaire. « Charitables dans nos explications, dit-il, nous nous devons les uns aux autres une vraie franchise. Si les discussions rigoureuses sur tous les points de divergence paraissent retarder l'accord définitif, elles en assurent la solidité et la durée, tandis que les réticences, tout en accélérant l'entente, y laisseraient un germe de faiblesse et d'inconstance [1].»

Des échecs successifs n'ont point découragé les anglicans. Vers la fin de l'année 1899, des lettres furent échangées entre le patriarche de Constantinople et l'archevêque anglican de Cantorbéry ; mais comme autrefois, il parut impossible d'accorder les deux symboles, surtout après les déclarations de l'évêque de Salisbury sur la procession du Saint-Esprit *ex Filio*, qu'il reconnaît pour vraie, et qu'il dit avoir été nettement enseignée par saint Augustin dans son traité *de Trinitate*.

Ces négociations, donnèrent naissance à un incident caractéristique, qui nous a valu l'affirmation solennelle de l'existence du purgatoire de la part d'un ministre au Parlement d'Athènes. L'archevêque de Patras, Mgr Hiérothée, bien connu pour ses

[1] GAGARIN, *Une nouvelle tentative de réunion entre l'Eglise anglicane et l'Eglise orientale,* dans *Etudes religieuses,* 1865, p. 81-90.

sentiments anti-romains, avait déclaré que l'union de l'Eglise grecque avec l'Eglise anglicane lui paraissait beaucoup plus facile que son union avec l'Eglise de Rome. Sur ce, plusieurs Grecs, persuadés que l'accord était près d'être conclu, voulurent faire célébrer par les prêtres orthodoxes de Pyrgos, (diocèse de Patras) un service solennel pour le repos des âmes des anglais tombés sur le champ de bataille dans l'Afrique du Sud. On ne dit pas s'ils excluaient de leurs intentions les nombreux Irlandais catholiques qui ont versé leur sang pour le compte de l'Angleterre ; les difficultés ne vinrent pas de ce côté. Mgr Hiérothée, après avoir consulté le métropolitain d'Athènes, s'opposa à la cérémonie funèbre. Alors, la presse grecque accusa l'autorité ecclésiastique de déshonorer l'hellénisme par son intolérance, et M. Pagagannacopoulo, député de Pyrgos, porta l'affaire devant le Parlement, le 3 janvier 1900. Le ministre interpelé répondit que si les affaires s'étaient passées comme les journaux l'avaient raconté, le Saint-Synode avait eu raison d'interdire l'office. « Les anglais, dit M. Eflaxios, sont bien des chrétiens, mais des chrétiens d'une croyance autre que la nôtre, qui n'admettent pas que l'on puisse expier après la mort. Par conséquent nôtre Eglise ne pouvait faire pour les Anglais, une cérémonie religieuse que l'Eglise anglicane n'approuve pas. » Personne ne contestera la justesse du raisonnement, et pour venir de la tribune politique, la preuve n'en est pas moins faite que l'Eglise grecque admet le Purgatoire tandis que l'Eglise anglicane le rejetait ; ce qui constituait entre elles une différence essentielle. Les théologiens orthodoxes ne peuvent donc nier l'existence d'un lieu d'expiation après la mort sans se mettre en contradiction avec la décision du Saint-Synode d'Athènes et avec les paroles du ministre du culte de Grèce [1].

Qu'on nous permette de citer une lettre que le R. P. Polycarpe Anastasiadis, supérieur des Hellènes catholiques de Constantinople nous écrivait à la date du 1er mars 1901 :

Une petite querelle a surgi entre les anglicans et les orthodoxes ces derniers jours. Il est vrai que cette querelle a eu lieu bien loin

[1] *La Terre Sainte*, revue illustrée de l'Orient chrétien, 1er février 1900.

d'ici, mais elle a eu sa répercussion jusqu'en notre ville. A Melbourne, en Australie, il existe une petite colonie orthodoxe qui n'ayant pas eu de prêtres pendant longtemps, faisait baptiser les petits enfants par les ministres anglicans. Or, le patriarcat de Jérusalem a envoyé, il y a quelque temps, un prêtre « orthodoxe », le Père Athanase Pontopoulos, pour desservir la paroisse grecque de Melbourne. Ce prêtre, voyant qu'une grande indifférence en matière de religion régnait parmi ses ouailles, et qu'il y avait à craindre pour l'avenir de l'orthodoxie dans ce pays lointain, se mit à rebaptiser les enfants déjà baptisés par les ministres anglicans. Ceux-ci ont été fâchés et ont adressé des plaintes et à Jérusalem et à Constantinople contre la manière d'agir du Père Athanase Pontopoulos. On attend maintenant que des instructions soient données à ce prêtre pour ne pas réitérer le baptême de ceux qui l'ont déjà reçu des anglicans. Mais il est très peu probable que de telles instructions lui soient données.

Les tentatives des Anglicans continuaient à retenir l'attention du public religieux. Un périodique parisien publiait en 1902, sur ce sujet, un article important, qu'on lira avec intérêt.

Quelques-uns de nos lecteurs, soucieux de savoir à quel point en sont aujourd'hui les relations entre l'Eglise anglicane et l'Eglise orthodoxe, nous ont demandé des renseignements supplémentaires. L'interlocuteur catholique dont nous avons précédemmen- rapporté quelques amicales discussions avec un clergyman ritualiste, avait accusé les anglicans de flirter du côté de l'Orient. Il y a certainement quelque chose de vrai dans cette accusation, mais ce fait ne prouve qu'une chose, c'est la constatation indéniable du malaise éprouvé par les plus intelligents des anglicans en considérant le « splendide isolement » où ils se trouvent confinés et l'invincible besoin d'unité qui les tourmente. Aussi avec quelle joie a-t-on vu, le dimanche 23 février, dans la chapelle du palais de Lambeth (où l'archevêque de Cantorbéry donnait la consécration épiscopale au Dr Gore, évêque élu de Worcester), l'archiprêtre arménien de Paris, le Rév. Baronian, recevoir la communion des mains du prélat anglican !

C'est la première fois, dit le *Manchester Guardian*, qu'un dignitaire d'une des Eglises orientales a formellement reconnu la validité des ordres anglicans en prenant part à la communion, bien que nombre de ces personnages aient fréquemment assisté au service sans y communier.

Il faut sans doute voir dans cette démarche un fruit de l'activité du Rév. George Washington, un des ministres anglicans les plus distingués de Paris, qui s'occupe beaucoup des questions orientales et dont un important mémoire a été lu le 4 février dernier à la Conférence annuelle des Chapelains Anglicans de l'Europe septentrionale et centrale, tenue cette année à St-Pétersbourg, sous la présidence de l'évêque Wilkinson.

Le Rév. G. Washington a pu établir, grâce à ses fréquents entretiens avec les orthodoxes, la liste des points de divergences entre les Orientaux et les Latins. Elle est instructive, même pour nous, qui semblons nous désintéresser un peu trop de ce grand sujet; aussi la reproduisons-nous.

1° L'insertion du *Filioque* dans le *Credo*. — Sur ce point, dit l'auteur de la communication, l'Eglise Orientale se trouve du bon côté et l'Eglise d'Angleterre, au contraire, est en opposition avec les conciles œcuméniques. (On sait qu'à l'exception des ritualistes avancés, les anglicans n'admettent que les quatre premiers conciles.) La question du *Filioque* tient tellement à cœur aux Orientaux que les Anglicans sentent le besoin de les gagner sur ce point; aussi, s'il faut en croire une information du *Catholic Times* du 14 février, l'évêque de Salisbury aurait présenté à la Cour suprême *(Tipper House of Convocation)* une pétition tendant à faire disparaître la gêne causée par la présence de ce terrible *Filioque* dans le Symbole de Nicée ! Cela revient à autoriser les Anglicans à ne plus professer la doctrine que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Un tel changement risquerait fort d'ébranler davantage encore l'édifice déjà si tremblant de l'Eglise établie. Le Révérend R.C. Fillingham, curé anglican de Heaham, ne craint pas de dire qu'il équivaudrait à la négation de la divinité de Notre-Seigneur.

2° La façon de donner le baptême, variant dans les deux églises.

3° L'usage du pain azyme, spécial à l'Eglise Romaine.

4° L'enseignement des Grecs que la consécration de la Sainte Eucharistie s'accomplit après l'invocation du Saint-Esprit.

5° Le refus du calice aux laïques chez les catholiques.

6° Des divergences de vues relativement au purgatoire.

7° La doctrine de l'Immaculée Conception.

8° La doctrine de l'infaillibilité du Pape ainsi que sa prétention au gouvernement général de l'Eglise.

Le Révérend G. Washington fait observer que, sur les quatre derniers points, les Anglicans sont d'accord avec les Orientaux; sur les quatre premiers l'entente est facile, et « les ordres religieux même qu'on pouvait objecter comme répugnant aux doctrines anglicanes, seraient acceptables, étant donné l'absence presque absolue parmi leurs membres de cet esprit d'indépendance du contrôle épiscopal qui les caractérise dans l'Eglise d'Occident. »

Nous devons à la vérité de dire que cette étude du ministre parisien ne rallia pas toutes les sympathies. La conférence désapprouva formellement tout ce qui pouvait contribuer à rabaisser l'Eglise d'Angleterre, et on ne se cacha pas de proclamer que les orthodoxes avaient plus à apprendre des anglicans qu'à leur donner des leçons.

Il est donc probable que les choses en resteront là pour l'instant. Il n'y a rien à faire pour l'Eglise anglicane en Russie. Le président de la conférence l'avait bien dit dans son discours d'ouverture; il faut vivre à côté, mais à part, se bornant à voir la Russie absorber les peuples semi-barbares sur lesquels elle étend sans arrêt son domaine de plus en plus envahisseur, et les pénétrant d'un christianisme adapté à leur nature. « Pour les anglicans en Russie, poursuivit l'orateur, ils ne doivent en aucun cas faire du prosélytisme; qu'ils se bornent à observer strictement eux-mêmes leur discipline, leur rituel, etc., qu'ils étudient l'histoire de l'Eglise d'Orient: ils y trouveront moins de divergences qu'ils ne supposent, avec eux-mêmes... mais s'efforcer de faire des « conversions » ce serait tenter quelque chose d'indigne du caractère *catholique* de l'Eglise.

Peut-être s'étonnera-t-on de ces derniers mots ? Ils sont conformes à l'enseignement et à la pratique usuels en Angleterre. On considère couramment comme une faute grave, un péché mortel, l'assistance aux offices de l'Eglise catholique romaine par exemple, en Angleterre, pendant qu'on la recommande comme parfaitement convenable sur le continent: la même règle s'applique *a fortiori* quand il s'agit de l'Eglise orthodoxe, pour laquelle les sympathies anglicanes sont obstinément favorables. Et si vous témoignez quelque curiosité à cet égard, on vous répondra: « L'Eglise *romaine* est schismatique en Angleterre, car l'Eglise *catholique anglaise* existait avant l'introduction de la hiérarchie romaine dans ce pays, au milieu du siècle dernier. Or, nous nous conduisons d'après le grand principe de saint Cyprien: établir un nouvel évêque là où un autre exerce déjà sa juridiction, c'est faire acte de schisme, élever autel contre autel, comme l'a fait impertinemment la *mission italienne* en Angleterre. Pour nous, nous ne nous conduisons pas de la sorte et quand, voyageant hors de chez nous, nous rencontrons une hiérarchie chrétienne, en exercice, nous la respectons et nous assistons aux offices célébrés par ces prêtres. »

C'est dans ces idées que les anglicans se cantonnent en refusant toute entreprise de prosélytisme en Russie... Peut-être ne sont-ils pas aussi réservés chez nous qu'ils le disent et n'y rencontrent-ils pas la même sévère opposition gouvernementale qui accueillerait là-bas leurs tentatives ?... En tout cas, il est certain qu'il y a des chapelains anglicans en pays catholiques, orthodoxes et luthériens, parce que les autorités religieuses refusent de se prêter sciemment (du moins pour les catholiques et les orthodoxes) à une *communicatio in sacris*, et aussi à cause des différences de langage, mais les anglicans ne cherchent pas à faire une concurrence officielle aux clergés locaux, hors certaines circonstances exceptionnelles.

Il est bien certain que les anglicans qui ne veulent pas regarder du côté de Rome ne cesseront pas de faire des avances aux Eglises schismatiques d'Orient. Du côté de la Russie, la politique et les intérêts commerciaux de l'Extrême-Orient jetteront toujours un froid, que les meilleures volontés ne pourront apparemment diminuer. Il y aura plus de chances de succès auprès des autres besogneuses familles religieuses qui pullulent en Orient et qui sont toujours en quête de subsides et de considération; mais ces résultats ne seront jamais qu'illusoires parce qu'on ne peut greffer ce qui est desséché sur ce qui est mort, et que, seul, un tronc plein de vie peut infuser les énergies de son être et produire des fruits succulents [1].

Dans la suite, l'Eglise anglicane n'a pas renoncé à ses tentatives plusieurs fois séculaires et toujours infructueuses. *L'Union* du 10 décembre 1912 signale en Bulgarie la présence des frères Baxten de Londres, qui font de la propagande pour la réunion de l'Eglise orthodoxe bulgare avec l'Eglise anglicane.

---

[1] G. PÉRIES, *La Vérité française*, 10 mars 1902.

Ainsi les trois grandes fractions du protestantisme Luthériens, Calvinistes et Anglicans ont voulu chercher un appui dans l'Orient orthodoxe. C'est un hommage indirect rendu à la tradition chrétienne que les hérétiques du seizième siècle ont abandonnée. Leur persévérance inlassable à chercher des alliés parmi les Eglises orientales dissidentes s'est, dans l'ensemble et jusqu'à ces dernières années, heurté à une ferme opposition. Les Eglises orthodoxes ne pourront fusionner avec le protestantisme qu'en renonçant à leur doctrine, à leurs origines, à toute leur physionomie.

Dom PAUL RENAUDIN, O.S.B.

CHRONIQUE DE PHILOSOPHIE[1]

Il y a deux ans, le 21 octobre 1925, M. Jacques MARITAIN faisait à l'Athénée, sous les auspices du « Groupe des Etudiants et Etudiantes catholiques de l'Université de Genève » une conférence parue depuis au « Roseau d'Or » sous le titre *Grandeur et Misère de la Métaphysique.*

La grandeur de la métaphysique, c'est qu'au lieu de nous emprisonner comme le *sens* dans le concret, au lieu de nous confiner comme les *sciences*, soit *naturelles* soit *mathématiques*, dans un domaine imparfaitement dégagé de la matière, elle nous fait connaître l'être comme tel, indépendamment de toute matière, et, par voie de conséquence, Dieu cause de l'être même des choses, l'intelligence relative à l'être, et toute l'âme humaine. Si

---

[1] Depuis quelque temps, les publications protestantes de Suisse romande sont envahies par M. Pierre JACCARD qui présente inlassablement son réquisitoire contre le thomisme.

Que M. Pierre Jaccard ajoute ses inexactitudes et ses acrimonies à celles que publie presque hebdomadairement le ***Semeur Vaudois***, cela nous étonnerait peu. Mais il est un dilemme que nous voulons poser à la Direction de la ***Revue de Théologie et de Philosophie :*** ou bien elle ne voit pas que M. Pierre Jaccard est atrocement superficiel, et qu'il n'a rien compris, je ne dis pas aux délicatesses, mais aux positions fondamentales du thomisme ; ou bien elle le voit et pense que tout est bon, loyal et scientifique, qui sert à blesser l'Eglise catholique. Nous attendons avec intérêt la réponse qu'on voudra nous faire.

M. Pierre Jaccard est incapable de regarder en face pendant plus de trois minutes une proposition spéculative. D'où la nature de ses écrits. C'est un bavardage où tout prend un air de cancan. Vous cherchiez une vue profonde, calme, cohérente ; tout de suite, on vous jette dans un fichier, aux petits faits, aux bouts de citations, afin de prouver, à un public qui ne vous a pas lu, que vous êtes « étroit » « borné », « aveugle », « niais », « violent », « haineux ». De philosophie, aucune. Jusque dans la présentation matérielle des faits, on relèverait des inexactitudes. Que dire lorsqu'il s'agit des idées ! L'article que M. Pierre Jaccard vient de signer dans la ***Revue de Genève*** (août 1927) manifestera du moins par sa grossièreté, par sa haine profonde contre l'Eglise, contre son « funeste idéal », et au fond contre ce qui défend dans le monde la vérité de la divinité de Jésus, quel cas il convient de faire de la prose de ce tumultueux essayiste.

nous n'avions pas l'ordre surnaturel de la Révélation, nulle connaissance ici-bas ne serait aussi pure, aussi noble que la métaphysique. Elle est « un éveil d'entre les songes, un pas fait brusquement hors du sommeil et de ses fleuves étoilés. Car il est pour l'homme plusieurs dormir. Il sort tous les matins du sommeil animal; de son sommeil d'homme quand l'intelligence se délie; et d'un sommeil de dieu à l'attouchement de Dieu ».

Victime des confusions faites en critériologie par Descartes et par Kant, le monde moderne refuse de reconnaître la valeur de la métaphysique. Il lui fait deux reproches capitaux: 1° elle n'est pas de notre temps; 2° elle n'est pas pratique.

Le premier reproche, c'est M. Ramon Fernandez qui l'adresse, dans la *Nouvelle Revue Française* [1], à M. Maritain. Voici quelques fragments de la réponse.

> Invoquer contre un philosophe une simple impossibilité de fait, un certain état historique de l'intelligence, lui dire: ce que vous offrez sur notre marché est peut-être la vérité, mais notre structure mentale est devenue telle que nous ne pouvons plus penser votre vérité, car notre esprit a changé comme notre corps, est un argument strictement nul. C'est cependant le meilleur qu'on puisse opposer à l'actuelle renaissance de la métaphysique. Il est trop vrai que la métaphysique éternelle ne cadre plus avec l'intelligence moderne, ou plus exactement que celle-ci ne cadre plus avec celle-là.

Cela vient de ce que les modernes ne savent pas encore (ou ne savent plus) que l'intelligence est faite pour aller jusqu'à l'être caché sous les apparences sensibles, par exemple pour aller jusqu'à la beauté impalpable cachée sous les couleurs d'un tableau, jusqu'aux réalités cachées sous les phénomènes, jusqu'à la substance cachée sous les accidents, jusqu'à la vérité cachée sous les mots. Immobilisés dans la prison kantienne, ils pensent que le rôle suprême de l'intelligence doit être de glisser sur les phénomènes, de les contourner, de les enregistrer, de les unir et de les organiser, et que, par exemple, tout le principal est dit pour l'intelligence quand elle a trouvé la formule mathématique qui permet, à tel moment du temps, d'assembler, de coordonner tels et tels renseignements de fait. Ces réflexions que M. Wavre [2] ne devait pas comprendre, M. Maritain les exprimait pourtant mieux que nous:

> Prenant le goût secret de la matière avec laquelle elle ruse, l'intelligence moderne a *développé* en soi, dans cet ordre inférieur de la démiurgie scientifique, une sorte de toucher multiple, merveilleusement spécialisé, et d'admirables instincts de chasse.

---

[1] L'intelligence et M. Maritain, 1er juin 1925.

[2] Cf. infra.

Mais, en même temps, elle s'est misérablement ***affaiblie*** et désarmée à l'égard des objets propres de l'intelligence, auxquels elle renonce avec bassesse, et elle est devenue incapable d'apprécier l'univers des évidences rationnelles autrement que comme un système d'engrenages bien huilés.

Et il ajoutait ces mots déterminant l'attitude du philosophe, et par surcroît, de l'artiste, lorsqu'ils veulent travailler au redressement spirituel de leur temps:

Tout cela est vrai. La pente de l'intelligence ***moderne*** est contre nous. Eh bien, les pentes sont faites pour qu'on les remonte. L'***intelligence*** n'a pas changé de nature, elle a pris des habitudes. Les ***habitudes*** se corrigent. Seconde nature ? Mais la première est toujours là; et le syllogisme durera aussi longtemps que l'homme.

C'est une moindre gêne pour le philosophe que pour l'artiste d'être désaccordé du rythme intellectuel de son temps... C'est en se fiant d'abord à l'intelligence de son temps et la poussant à bout, en concentrant d'abord toutes ses langueurs comme tous ses feux, que l'artiste aura chance de redresser toute la masse. Mais pour le philosophe il s'agit de s'accrocher d'abord à l'objet, de s'y tenir éperdument, avec tant de ténacité que, dans la masse qui lui va contre, une rupture enfin se produise, déterminant un regroupement de forces et une orientation nouvelle.

Le second grief que le monde moderne fait à la métaphysique (on le reprend inlassablement dans les critiques qu'on dirige chez nous contre le thomisme [1]) c'est qu'elle n'est pas pratique. La réponse n'est pas difficile.

---

[1] A propos de ce mot, qu'on nous permette de le dire: d'intention, nous sommes ***thomistes*** et non pas ***néo-thomistes***. Nous n'acceptons pas ce dernier titre. Nous ne changeons rien aux principes métaphysiques et théologiques de saint Thomas. Le thomisme est une métaphysique et une théologie auxquelles nous nous ***élevons*** par l'intelligence; nous ne cherchons pas à les ***adapter***. Quant à l'état des sciences naturelles et astronomiques au XIIIme siècle, il ne touche en rien à l'essence de cette métaphysique et de cette théologie. A la différence de la métaphysique kantienne, qui suppose arbitrairement, dès le début, la légitimité d'une certaine science et par surcroît du jugement synthétique a priori, la métaphysique thomiste se résout formellement dans l'évidence intellectuelle de l'être et matériellement dans des faits ***primitifs*** ou de ***sens commun***, mais non pas dans des faits ***scientifiques***. Cette différence essentielle a échappé à M. Arnold REYMOND (Revue de Théologie et de Philosophie, 1926, p. 129). Aussi est-il surpris qu'on puisse reprocher à Kant une confiance étonnante, lâchons le mot: naïve, en la science newtonienne. (Pour la discussion du point de départ de Kant, cf. le livre de Charles SENTROUL, couronné par la Kantgesellschaft, ***Kant et Aristote***, p. 9. Pour ce que nous appelons faits « primitifs », « scientifiques », ou de « sens commun », cf. ***Le Donné révélé et la théologie***, par le P. GARDEIL, p. 25 et suiv. M. MARITAIN distingue équivalemment entre faits « scientifiques » et faits « philosophiques », cf. ***Revue de Philosophie***, juillet 1926).

Nous aurions, au contraire, quelques raisons d'appeler ***néo-protestants*** ceux qui nous appellent néo-thomistes. Toutefois, nous ne le ferons pas, car s'ils ont profondément ravagé l'***héritage*** positif de la Réforme, ils ont cependant gardé intact son ***esprit***.

A peu près de la même manière, nous avons opposé (***L'esprit du protestantisme***, p. 86), la ***doctrine*** thomiste à la ***tendance*** kantienne. Si l'on se reporte à cette dis-

Il est très vrai aussi que la métaphysique n'est d'aucun usage pour le rendement de la science expérimentale. Découvertes et inventions dans le pays des phénomènes ? D'aucune elle ne peut se vanter, sa valeur heuristique, comme on dit, est là tout à fait nulle. Rien à attendre d'elle à ce point de vue. On ne laboure pas dans le ciel.

Et c'est là sa grandeur, nous le savons depuis quelques milliers d'ans. Inutile disait le vieil Aristote, elle ne sert à rien parce qu'elle est au-dessus de toute servitude; inutile parce que ***supra-utile***, bonne en soi et pour soi. Comprenez donc que, si elle était pour servir la science des phénomènes, pour aider à son rendement, elle serait vaine par définition, voulant aller au-delà de cette science et n'étant pas meilleure qu'elle. Fausse dès le principe, qu'elle soit de Descartes, de Spinoza, ou de Kant, toute métaphysique qui se mesure non sur le mystère ***de ce qui est***, mais sur l'état de la science positive à tel ou tel moment. La vraie métaphysique, à sa manière et proportions gardées, peut dire aussi : Mon royaume n'est pas de ce monde... Mouvement de ma plume sur le papier, — main, — imagination et sens internes, — volonté, — intelligence, — et le premier Agent, sans la motion duquel nul créé n'agirait; une telle série ne ***s'oppose*** en rien, mais ***n'aide*** en rien à la détermination des modifications vaso-motrices ou des associations d'images en jeu pendant que j'écris [1]. La métaphysique exige une certaine purification de l'intelligence; elle suppose aussi une certaine purification du vouloir, et qu'on a la force de s'attacher à ce qui ne sert pas, à la Vérité ***inutile.***

Rien, cependant, n'est plus nécessaire à l'homme que cette inutilité. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de vérités qui nous servent, c'est d'une vérité que nous servions. Car c'est la nourriture de l'esprit, et nous sommes esprit par la meilleure partie de nous-mêmes. L'inutile métaphysique met l'ordre, — non un quelconque arrangement de police, mais l'ordre jailli de l'éternité, — dans l'intelligence spéculative et pratique. Elle rend à l'homme son équilibre et son mouvement, qui est, comme on sait, de graviter par la tête au milieu des étoiles, suspendu à la terre par les deux jambes. Elle lui découvre en toute l'étendue de l'être les valeurs authentiques et leur hiérarchie. Elle cintre son éthique. Elle tient dans la justice l'univers de sa connaissance, assurant les limites naturelles, l'harmonie et la subordination des diverses sciences: et cela importe plus à l'être humain que la plus luxuriante prolifération de la mathématique des phénomènes, car à quoi bon gagner le monde et perdre la droiture de la raison ; nous sommes d'ailleurs tellement infirmes qu'il se peut bien que la limpide paix dispensée par une saine métaphysique soit moins favorable à la découverte expérimentale que les rêveries ou l'âpreté d'un esprit immergé dans le sensible... Mais peut-être aussi avons-nous le droit de nous estimer suffisamment comblés des bienfaits homicides d'une dérisoire souveraineté sur la matière.

Voilà la grandeur de la métaphysique : elle nomme Dieu. Mais elle ne le nomme pas par Son nom et voici donc, maintenant, sa misère.

La métaphysique est une connaissance à forme humaine, par conséquent une connaissance conceptuelle. Mais quand je dis de Dieu qu'il répond au concept *Sagesse*, je n'ai pas encore

---

tinction, on comprendra que le reproche de caducité peut être fait au kantisme (cf. ***Revue de Théol. et de Phil.***, 1926, p. 130).

[1] « Il faut une immense puérilité pour se figurer que reconnaître dans l'homme une âme immatérielle et étudier la fonction glycogénique du foie sont deux explications qui chassent sur le même terrain et dont l'une fait obstacle à l'autre ». ***Philosophie et science expérimentale***, dans la « ***Revue de Philosophie*** », juillet 1926.

dit explicitement qu'il répond au concept *Bonté ;* et si j'ajoute qu'il est Bonté, je n'ai pas encore dit explicitement qu'il est *Puissance...* Et ainsi de suite. En sorte que la plus haute métaphysique s'efforce d'exprimer Dieu dans une pluralité de concepts qu'elle appelle les attributs divins. Mais on a beau multiplier les côtés d'un polygone, jamais on n'en fera un cercle. La métaphysique aura beau épeler les divers attributs divins, jamais elle n'atteindra le concept qui signifierait explicitement tout ce qu'est Dieu. La métaphysique ne connaît que négativement l'Absolu. Et comme un secret désir de nature nous sollicite cependant vers l'Absolu, vers le Sur-réel, l'homme tentera de sortir de la métaphysique, disons plus généralement: de la connaissance conceptuelle, pour se jeter à l'Absolu par l'amour. Il s'évadera de la connaissance conceptuelle par en haut, et ce sera l'amour mystique [1], ou par en bas, et ce sera l'amour charnel:

> Il est fatal, ainsi, — à moins de quelque inhumaine déviation, — que la vie intellectuelle chez nous finisse par s'avouer indigente, et verse un jour dans le désir. C'est le problème de Faust. Si la sagesse humaine ne chavire pas en haut dans l'amour de Dieu, elle déclinera vers Marguerite... Possession mystique du Dieu très-saint dans l'éternelle charité, ou possession physique d'une pauvre chair, dans la fugacité du temps, il faut bien finir par là, si sorcier qu'on soit, c'est un choix qu'on n'évite pas.

La métaphysique doit donc céder la place à une Sagesse meilleure, la Sagesse surnaturelle des saints. *Sans renier la métaphysique, et pour sûr sans renier une parcelle des formules révélées du Credo, sans rien abandonner de ce qui a été une fois établi* [2], l'âme

---

[1] Sans doute, dans la connaissance mystique, les concepts « ne sont pas supprimés,ce qui serait contraire à la nature même de notre intelligence, qui a besoin d'eux pour être en acte. Ils sont donc là. Mais tous les concepts distincts se taisent, ils dorment, comme les apôtres au Mont des Oliviers. Et les concepts confus qui interviennent, et qui peuvent rester tout inaperçus, ne jouent qu'un rôle matériel. Je veux dire que si l'expérience mystique passe par eux, ce n'est pas comme par un ***moyen formel*** de connaître mesurant et réglant la connaissance, c'est sans être mesurée par eux qu'elle passe par eux, comme par des ***conditions requises*** du côté du sujet... La lumière propre de la contemplation infuse ne vient que de l'ardeur de l'amour luisant dans la nuit ». Nous ne connaissons rien d'aussi net sur ce point très difficile, que ces lignes tirées d'une étude de M. Maritain, intitulée ***Expérience mystique et philosophie, Revue de Philosophie,*** nov.-déc. 1926.

[2] Il convient d'insister sur ce point. La mode est aujourd'hui de citer le mot de saint Thomas ébloui par les révélations qui précédèrent sa mort et confiant à frère Raynald que tous ses écrits lui semblaient de la paille. Et on laisse entendre que, sur sa fin, saint Thomas ne dut plus croire à la vertu intellectuelle des énoncés de la métaphysique, de la théologie, et même du Credo. On ne sait même pas que ***dépasser*** la métaphysique ou la théologie, ce n'est pas les ***renier !*** Saint Thomas a d'avance cent fois réfuté ce grossier sophisme. Par exemple quand il explique la coexistence dans le Christ de plusieurs sortes de connaissances. — Avant de parler du thomisme, il serait pourtant loyal de l'étudier, au moins en gros !

Quant à la conception toute romantique (et romanesque) d'un saint Thomas

possédée par l'amour, dépasse la connaissance discursive et conceptuelle pour s'élever jusqu'à une connaissance très simple et très amoureuse de Dieu, la connaissance par connaturalité.

Il faut accompagner saint Thomas jusque sur ces hauteurs pour se retourner ensuite vers des modernes comme M. René GUÉNON, ce dévôt admirateur de la métaphysique hindoue, ou comme Jean M. BARUZI, cet interprète étrangement abusé de la sagesse de saint Jean de la Croix — et pouvoir leur dire:

Non, la métaphysique n'est pas la porte de la contemplation mystique. Cette porte est l'humanité du Christ, par qui grâce et vérité nous ont été données. ***Je suis la porte***, a-t-il dit lui-même, ***si par moi quelqu'un entre, il sera sauvé, et il passera dedans, et il passera dehors, et il trouvera des pâturages...*** La contemplation des saints n'est pas dans la ligne de la métaphysique, elle est dans la ligne de la religion. Cette suprême sagesse ne dépend pas de l'effort de l'intellect en quête de la perfection du savoir, mais du don de l'homme tout entier en quête d'une droiture parfaite à l'égard de sa Fin. Ce savoir le plus haut suppose qu'on a renoncé au savoir.

* * *

Ceux qui suivirent, au moins dans ses grandes lignes, cette admirable conférence, furent bien surpris de trouver trois semaines plus tard, dans le *Journal de Genève* du 12 novembre, la lettre suivante où M. Rolin WAVRE, professeur à la faculté des sciences de l'université de Genève, témoignait à la fois de bien curieux sentiments et de bien inexplicables méprises.

M. Maritain fit à Genève trois conférences publiques auxquelles j'assistai. La première[1] m'avait surpris, je ne dirai rien de la seconde[2], parce qu'elle était d'ordre confessionnel, la troisième m'a consterné. M. Maritain tentait de faire agréer qu'une réaction s'impose contre la science d'aujourd'hui, plus exactement contre ce qu'il appelle le « scientisme » et sa forme particulière le « mathématisme ». Il nous dépeignait une science matérialiste, un « engrenage qui laboure le ciel même » suivant une de ses métaphores, et sonnait en même temps que le glas du scientisme le pas de charge d'une réaction néo-thomiste.

M. Maritain, excelle à renverser, quand il lui plaît, l'ordre naturel des idées. On considérerait, à plus juste titre — me semble-t-il — que le matérialisme

---

« étonné du spectacle que lui avaient constamment présenté les principes s'opposant aux principes, les systèmes luttant contre les systèmes », envahi, par « un découragement supérieur, forme spéciale, à l'usage du génie, de la mélancolie des grandes âmes »; elle n'est bien certainement, chez le P. SERTILLANGES, qu'un artifice dont il dut user il y a quinze ans, afin de présenter la philosophie du saint Docteur sans trop effaroucher un public pour qui le nom de saint Thomas sonnait encore à peu près comme celui de Torquemada...

[1] Le *Réalisme thomiste*, conférence faite le 6 mars 1923, sous les auspices du Comité des Conférences universitaires, et publiée depuis dans *Réflexions sur l'intelligence*, p. 288.

[2] *Saint Thomas d'Aquin, apôtre des temps modernes*, conférence faite le 27 novembre 1923, sous les auspices des Etudiants et Etudiantes catholiques de l'université, et publiée depuis aux Editions de la « Revue des Jeunes ».

de la fin du siècle passé fut condamné par le seul tribunal compétent en cette matière: la science elle-même et ce mathématisme que M. Maritain se plaît à confondre avec l'art de fabriquer des canons et de calculer des trajectoires. Si les mots de matérialisme et d'engrenage n'ont pas de sens dans la pensée scientifique, ce n'est pas grâce à vous, M. Maritain, et la pente que, suivant une autre de vos métaphores, vous monteriez alors que les mathématiciens la descendraient, n'est peut-être pas si inclinée qu'il vous sied de le faire croire. Descartes, qui rêvait au mathématisme d'aujourd'hui, ne laisse pas d'être une puissance spirituelle de premier ordre.

Pour sauver les aspirations idéales que notre science ne met pas plus en danger que celle d'Aristote, M. Maritain entreprend le procès du mathématisme, dont il se fait une idée si bizarre et si fausse. En admettant même que ce procès fût justifié, on ne saurait en aucun cas s'en tirer, comme M. Maritain, au moyen de métaphores équivoques et de comparaisons d'un goût si douteux, que je m'abstiendrai de les citer ici. Et puis, quand M. Maritain nous parle de ceux qui se sont occupés de sa doctrine, qu'il dise donc quelques mots de ceux qui ne l'ont point encensé, d'un modeste physicien, par exemple, qui a eu pleinement raison de critiques enfantines formulées à l'égard de la théorie de la relativité.

Quant à moi, je suis trop humble pour prendre la défense de la science: qu'il me suffise de faire remarquer que cette défense est inutile puisque les coups de M. Maritain ne portent pas. Qu'il vienne chez nous tenter le procès de la démocratie, du protestantisme et du scientisme, nos portes, je l'espère, lui seront toujours ouvertes, mais notre public ne s'alarmera pas.

M. Maritain tente de rabaisser l'un des termes entre lesquels Faust devait opter, afin de forcer l'option; et si j'étais son adepte, je serais dans un cruel et inutile embarras, car sa doctrine m'obligerait à renoncer à ce que l'esprit philosophique sans idée préconçue et la recherche scientifique désintéressée ont de noble et de vivant. En tentant , d'autre part, de faire dépendre nos aspirations idéales d'une métaphysique scolastique , toute verbale et désuète, le néo-thomisme, M. Maritain met ces aspirations elles-mêmes dans une position critique, alors qu'elles se donneraient cours très librement sans cela.

Je voudrais que ces lignes fussent vraiment utiles à quelques esprits chercheurs de vérité. Elles furent écrites en dehors de toutes préoccupations confessionnelles; puissent-elles au moins servir d'avertissement à ceux qui n'apercevraient pas les équivoques dont profite M. Maritain, masquées, il est vrai, sous une éloquence admirable.

Rolin WAVRE,
professeur à la Faculté des sciences.

L'effet le plus heureux de cette lettre fut de donner occasion à une mise au point que M. Maritain envoya le 18 novembre au *Journal de Genève* où elle parut le 24.

Au retour d'un voyage, je lis la lettre de M. Rolin Wavre publiée dans le « Journal de Genève » du 12 novembre.

Je n'ai pas coutume de controverser dans les journaux, je désire toutefois, en raison de la personnalité de votre correspondant, faire aujourd'hui les rectifications nécessaires.

J'ai été un peu surpris du ton que M. Wavre, pour qui j'ai beaucoup d'estime, a employé dans sa lettre. Cette violence me peine. Pourquoi de si étranges malentendus ? Si j'étais ce que M. Wavre pense que je suis, je porterais sur mon personnage un jugement aussi sévère que celui que M. Wavre a eu la charité de prononcer dans vos colonnes... J'avoue être *consterné*, pour reprendre son expression, de la manière dont il m'a entendu. Lorsque ma conférence aura paru en librairie, je pense que, s'il me fait l'honneur de me lire, il s'empressera de rectifier lui-même des souvenirs auditifs singulièrement décevants.

1° L'objet de cette conférence n'était nullement la critique de la « science d'aujourd'hui », ni même du « scientisme » et du « matérialisme ». Je me proposais avant tout de caractériser la vraie nature de la sagesse mystique et de montrer sa supériorité sur la sagesse métaphysique. M. Wavre s'est trompé d'étage: là où j'essayais de balbutier quelque chose de la science des saints, il a cru que je portais une main sacrilège sur sa science à lui.

2° Je me proposais aussi, il est vrai, de montrer la supériorité de la métaphysique elle-même sur les autres disciplines humaines. Mais si j'ai marqué à ce propos les inconvénients que le règne de l'empirisme et du mathématisme a eus pour l'intelligence, je n'ait point songé à en faire un reproche aux mathématiciens eux-mêmes, et aux physiciens, mais bien ***aux philosophes*** qui se sont laissés fasciner par les méthodes expérimentales valables ***dans un autre domaine*** que celui de la philosophie.

3° Je n'ai jamais parlé, si fâcheuses que puissent être mes métaphores, d'un « engrenage qui laboure le ciel ». J'ai dit: « On ne laboure pas dans le ciel », pour signifier qu'on n'a rien à attendre de la métaphysique au point de vue du rendement de la science des phénomènes (M. Wavre n'est-il pas d'accord avec moi sur ce point ?). J'ai parlé aussi, à un tout autre moment, d'« engrenages », mais pour critiquer ceux qui ne voient dans la métaphysique qu'un « système d'engrenages bien huilés » (le mot est de M. Ramon Fernandez à propos du thomisme).

4° Que les progrès des sciences positives aient eu une part capitale dans la ruine des conceptions matérialistes, je le crois comme M. Rolin Wavre (sans oublier pour cela le rôle des philosophes, par exemple de Lachelier, de Boutroux, de Bergson), et je me demande où il a vu que j'aie dit le contraire.

5° Est-ce parce que j'ai dit que l'intelligence physico-mathématique travaille avant tout à fabriquer « des engins conceptuels à capter les phénomènes », que M. Wavre s'imagine que je confonds la science avec l'art de fabriquer les canons ? En tout cas, je puis l'assurer que je n'ai jamais eu l'intention de m'attaquer à la science positive elle-même. Autant s'attaquer au Gulf Stream ou au lac Léman. Je m'efforce seulement de discerner dans leur ordre et leur hiérarchie les divers plans du savoir. Je dois reconnaître que les remarques de M. Wavre me donnent lieu de penser qu'une formation toute mathématique prépare assez mal à l'intelligence des choses de la métaphysique, à laquelle il appartient d'ordonner ainsi le savoir. Il n'était d'ailleurs pas besoin de cette confirmation expérimentale pour estimer que la pente de la raison moderne entraîne les esprits les mieux doués vers des régions très éloignées de la sagesse.

6° Je n'ai pas critiqué la théorie physico-mathématique de la relativité, mais la philosophie de la nature professée par Einstein. Critiques « enfantines » ? M. Wavre est trop aimable. Et qui sait ? ***Ex ore infantium.*** Ces critiques en tout cas, telles qu'elles sont formulées et mises au point dans les ***Réflexions sur l'intelligence***, n'ont fait jusqu'à présent l'objet d'aucune réfutation valable.

7° La fin de la lettre de M. Wavre est pour moi une énigme. En quoi l'affirmation de la supériorité de la connaissance métaphysique sur la science des phénomènes, et de la sagesse des saints sur la métaphysique peut-elle compromettre « ce que l'esprit philosophique sans idées préconçue et la recherche scientifique désintéressée ont de noble et de vivant » ? Il est curieux de voir un esprit formé pourtant aux méthodes scientifiques exécuter sommairement, comme « désuète » et « verbale », une doctrine qu'il connaît évidemment fort mal. Mais vraiment on passe les bornes en parlant des « équivoques » dont je profiterais. Si je cherche, moi aussi, à rendre service aux esprits « chercheurs de vérité », c'est en combattant ***per arma lucis***, et en tâchant de porter dans la lumière la plus directe et la plus nette les problèmes dont je traite.

J'ai reçu à Genève, chaque fois que j'y suis venu (non pour tenter le procès de la démocratie, du protestantisme et du scientisme, mais pour exposer les vérités auxquelles j'ai voué ma vie), un accueil trop généreux et trop parfait pour que je ne me croie pas, Monsieur, en droit de compter sur votre courtoisie, et d'espérer

que vous voudrez bien publier cette trop longue lettre dans un de vos prochains numéros.

Veuillez agréer, etc. Jacques MARITAIN.

Quelques mots de M. Wavre suivaient cette lettre:

L'article du 12 novembre était une protestation contre les attaques de M. Maritain et non un compte rendu de sa conférence; je pouvais, par conséquent, me dispenser d'exposer sa hiérarchie des trois ordres: science, métaphysique, mystique.

Si cette conférence avait produit sur ceux des auditeurs qui ne sont point les adeptes de M. Maritain la même impression que sa lettre ci-dessus, si M. Maritain avait distingué explicitement entre: technique, scientisme, et science, je n'aurais pas été « consterné », mais simplement surpris, et je me serais dispensé de protester. Je me réserve de traiter le sujet « Scolastique et Science moderne », avec toute impartialité, plus tard et ailleurs.

La présente lettre, postérieure à une réponse que j'adressais hier à un des défenseurs de M. Maritain [1], constituera mon dernier mot en ce qui concerne la conférence de celui ci.

Je sais gré à M. Maritain d'avoir jeté quelque clarté sur ses formules les plus frappantes et d'avoir bien compris que ma protestation était une défense, d'ailleurs inutile, de la science.

Rolin WAVRE.

Deux mois plus tard, M. le pasteur Auguste LEMAITRE annonçait que le « Groupe des amis de la Pensée protestante » inaugurerait son activité publique [2] par une conférence où M. Wavre « savant mathématicien, éloigné de toutes préoccupations confessionnelles » mais animé « d'un fervent enthousiasme pour les méthodes de liberté » expliquerait que l'on ne peut « s'enfermer dans la doctrine » de saint Thomas « sans afficher un insolent dédain à l'égard des acquisitions de la pensée moderne », que « la néoscolastique est une doctrine qui a plus d'éclat que de solidité » et que peut-être une part de ses succès provient « d'une simplification paresseuse des problèmes, qui plaît à des esprits las de l'effort de la réflexion [3] »... La discussion entrait dans un domaine où nous ne la suivrons pas.

* * *

C'est un fait instructif, irrécusable, et que M. Maritain a mis

---

[1] C'est à nous que cette réponse fut adressée. Cf. *Courrier de Genève* du 15 et du 24 novembre 1925.

[2] L'activité non publique des « Amis de la Pensée protestante » qui remontait à environ deux ans plus tôt, tendait à « mobiliser toutes les ressources protestantes » afin de lutter contre « une pensée chrétienne complètement catholisée » et contre « une pensée moderne plus ou moins déchristianisée ».

[3] *Journal de Genève*, 24 janvier 1926.

dans une singulière évidence [1] que les thèses essentielles de Descartes expliquant la connaissance humaine tendent, comme une asymptote, vers les thèses essentielles de saint Thomas expliquant la connaissance angélique. A ce fait critériologique extrêmement important et précis, il fallait donner un nom: l'*angélisme* de Descartes.

Par exemple, l'un des caractères de la connaissance angélique c'est qu'elle est, selon saint Augustin et saint Thomas, une communication et comme une confidence de la Science créatrice. Elle connaît les choses dans l'idée qui préside à leur éclosion et à leur développement. Or, il est bien remarquable que Descartes soit poussé à considérer notre connaissance philosophique de la nature comme une connaissance causale et fabricatrice. Et les mathématiques étant pour nous le type de la connaissance causale qui se construit au dedans de l'esprit à partir de quelques idées claires, sans subir le contact et la domination des choses, — il résultera de l'angélisme cartésien deux conséquences: l'une philosophique, qui en est inséparable; l'autre scientifique, qui en est détachable.

La première de ces conséquences, c'est que Descartes commence à chercher, dans les mathématiques, l'explication philosophique du monde [2]. Cette mathématique érigée en philosophie de la nature puis en métaphysique trouve son expression parfaite dans Spinoza. Et voilà donc, après l'angélisme et issu de lui, le mathématisme ou le mécanisme philosophiques que nous sommes intellectuellement contraints de répudier.

La seconde conséquence, c'est que — une fois la vraie métaphysique négligée comme spéculative et *inutile*, et l'homme tourné, grâce au nouveau mathématisme philosophique, principalement vers l'organisation pratique des royaumes et des phénomènes de ce monde — l'intelligence devint merveilleusement habile dans cet exercice et fonda la science physico-mathématique moderne. Bien loin de rejeter EN BLOC (comme des adversaires sans loyauté nous le prêtent), trois siècles de pensée moderne, nous considérons la nouvelle science physico-mathématique, dégagée des impuretés philosophiques où elle trempait, comme une acquisition précieuse et admirable en son ordre, et nous ajoutons même qu'elle vient occuper, dans la hiérarchie

---

[1] Surtout dans *Trois Réformateurs* et dans les beaux articles sur l'*Esprit de Descartes* dans *Les Lettres* (1er février et 1er mars 1922).

[2] Il faut citer, avant Descartes, les docteurs parisiens du XIVme siècle, Léonard de Vinci, et en même temps que Descartes, Galilée et les mathématiciens du XVIIme siècle.

thomiste des connaissances, une place disponible sans doute quoique déjà marquée d'avance par l'ancienne astronomie.

Nous repoussons donc, s'il s'agit de Descartes, l'*angélisme* et la *philosophie mécaniste* qui en découle. Mais nous recevons, et nous intégrons dans le thomisme, la *science physico-mathématique* ramenée à sa nature propre.

Ces considérations où nous ne faisons à peu près que résumer *La physique de la quantité*[1], résolvent les difficultés que propose M. Arnold Reymond[2]:

> Ou bien Descartes est vraiment le père de la science moderne et son angélisme, bien loin d'entraver la connaissance du monde extérieur, a eu pour conséquence la recherche patiente et scrupuleuse des faits, la soumission à leur égard dont témoignent nos méthodes actuelles d'investigations scientifiques.
>
> Ou bien le rôle de Descartes sur le développement des sciences a été peu considérable et son angélisme ne peut avoir eu sur notre monde moderne les conséquences désastreuses que M. Maritain lui attribue.

Nous répondons: le rôle de Descartes est de tout point considérable; sa *métaphysique* est inacceptable; la *science physico-mathématique* dont il est un illustre protagoniste est recevable: elle dépend de la métaphysique cartésienne *historiquement* et *accidentellement*, elle n'en dépend pas *en droit* et *nécessairement*.

M. Arnold Reymond insinue que l'angélisme cartésien pourrait remonter à saint Bonaventure et à saint Augustin. Nous répondons tout d'abord que saint Augustin et saint Thomas sont plus semblables qu'on ne le dit communément. Le P. Gardeil vient de le montrer dans un ouvrage de grande portée[3]:

> On peut compter les positions sur lesquelles ils diffèrent; il est impossible de compter celles où ils s'entendent; et quel respect, quelle vénération, parfois presque trop indulgente, du Docteur Angélique pour la pensée de son maître en spiritualité. La principale différence qui, non pas les sépare, mais les distingue, c'est que saint Thomas a régularisé dans une ***métaphysique*** de l'être et des causes, en les corrigeant au besoin, les analyses de ***psychologie*** vécue et de théologie parfois trop littéralement scriptuaire de son ancêtre. Saint Thomas est plus complet, plus universel, plus vrai. Mais, pour effectuer cette transposition, ce n'est pas trop de dire que le Bœuf muet a, si j'ose dire, — je l'ose ! — dévoré toute la substance spirituelle de l'aigle d'Hippone, qu'il l'a triturée, et se l'est assimilée.

Nous répondons surtout que les mêmes formules, d'allure platonicienne, prennent une tout autre signification chez les

---

[1] Dans *Réflexions sur l'intelligence*, p. 174.

[2] *Cahiers de Jeunesse* (aujourd'hui: *Cahiers protestants*), oct. -nov. 1925.

[3] *La Structure de l'Ame et la Connaissance mystique*, 1927, p. XXIX.

Pères où elles *ignorent* simplement les explicitations qu'apportera le thomisme, et chez Descartes où elles servent à les *nier*.

* * *

Il est utile de remarquer combien certains de nos adversaires restreignent le problème des rapports du thomisme et de la science. Ils perdent de vue les sciences morales, juridiques, psychologiques, biologiques. Ils n'ont d'attention que pour comparer la physique moderne à la physique ancienne. Sur ce point, nous ne leur disputerions pas la victoire s'ils convenaient avec nous que comme l'erreur des scolastiques du XV^me^ et du XVI^me^ siècles fut (malgré les avertissements de saint Thomas) de lier le sort de la métaphysique à celui des hypothèses inductives de l'antiquité, l'erreur inverse des modernes fut de lier la science physico-mathématique aux postulats d'une métaphysique mécaniste. Après quoi il restera à élargir et à approfondir le débat. M. MARITAIN vient de le faire avec une pénétration inégalée, dans une étude intitulée *Philosophie et Science expérimentale* [1].

La tentative des anciens a abouti, en ce qui concerne la science des phénomènes de la nature, à une faillite retentissante, du moins quant aux choses de la matière et du mouvement. Disons qu'elle a buté contre la physique (au sens moderne du mot.)

La tentative des modernes a brillamment réussi en physique. Mais qu'arrivera-t-il — même en restant toujours dans le domaine de la science des phénomènes — pour les sciences dont l'objet ne se laisse pas aussi aisément mathématiser, qui ne peuvent pas se contenter de symboliser algébriquement la nature, et que le réel continue à commander en fonction de l'être ? Il se pourrait que la conception moderne de la science vînt buter contre la biologie et la psychologie expérimentale (sans même parler des sciences morales, qui sont d'ordre philosophique), comme la conception ancienne a buté contre la physique.

Où donc sera la solution ? Dans une limpide détermination des rapports de la métaphysique d'une part, avec d'autre part les sciences du type physico-mathématique, et les sciences du type biologique ; et dans une collaboration de vrais savants et de vrais philosophes, laquelle, nous le pouvons dire, existe aujourd'hui ailleurs que sur le papier.

[1] Si les travailleurs ne manquent pas, si des préjugés ineptes ne les détournent pas de l'étude du thomisme, on peut espérer voir poindre l'aube d'une nouvelle grande période scientifique, mettant fin aux malentendus engendrés dans le domaine de la recherche expérimentale par le conflit d'Aristote et de Descartes, et où les sciences des phénomènes parviendraient enfin à leur organisation normale, les unes, avant tout la physique, subissant l'attraction des mathématiques et poursuivant

[1] *Revue de Philosophie*, juillet 1926.

dans cette ligne leurs splendides progrès, les autres, avant tout la biologie et la psychologie, subissant l'attraction de la philosophie et trouvant dans cette ligne l'ordre organique dont elles ont besoin, et les conditions d'un développement non pas seulement matériel, mais vraiment digne de l'intelligence.

Tout cela sous la régulation suprême de la métaphysique à laquelle Kant refusait le caractère de science, parce que pour lui l'expérience était le produit et le TERME de la science, qui la constitue en appliquant au donné sensible des nécessités qui sont de pures formes de l'esprit, mais que saint Thomas reconnaît comme la science suprême de l'ordre naturel, parce que pour lui l'expérience est le POINT DE DÉPART de la science, qui lisant au-dedans du donné sensible des nécessités intelligibles qui le dépassent, peut le transcender en suivant ces nécessités, et parvenir ainsi à une connaissance supra-expérimentale absolument certaine.

Ainsi serait restitué dans l'âme humaine ce bien divin de l'unité intellectuelle, brisée depuis trois siècles.

* * *

Il nous reste à signaler les pages dans lesquelles M. Elie GAGNEBIN [1] et M. Arnold REYMOND [2] ont présenté en Suisse romande la doctrine thomiste de la connaissance et l'objection qu'ils lui font. Ces exposés témoignent d'un effort de compréhension qu'on sent absolument loyal, et s'ils contiennent des inexactitudes d'expression, c'est que, pour éclairer ce grand problème, il est nécessaire de se référer aux textes de saint Thomas, de Cajetan et de Jean de Saint-Thomas qu'indique M. Maritain. L'étude de ce dernier sur *La vie propre de l'intelligence* [3] ne veut que « rassembler à grands traits les éléments de ce qu'on pourrait appeler les prolégomènes thomistes à toute critique de la connaissance ». Elle est un guide admirable pour entrer profondément dans la pensée de saint Thomas, elle n'en est pas le substitut.

Allons au vif du débat.

M. Arnold REYMOND écrit:

> La solution proposée par M. Maritain à la suite de Thomas d'Aquin est-elle satisfaisante ? Si même l'on admet le réalisme ontologique et la formule que connaître, c'est connaître l'autre en tant qu'autre, une question subsiste. A quels signes certains saurons-nous que nous connaissons l'autre en tant qu'autre ? Si l'activité de l'intelligence est vraiment telle et n'est pas passivement déterminée, quand saurons-nous que les concepts construits par elle rejoignent les concepts constituant l'essence de l'objet ? Le problème critique, loin d'être résolu, subsiste entièrement.

Nous répondons: connaître, ce n'est pas « *connaître* l'autre en tant qu'autre » mais « *être* l'autre en tant qu'autre ». Si on

---

[1] *Revue de Belles-Lettres*, 1925-1926, p. 39-63.

[2] *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1926, p. 130-131.

[3] Dans *Réflexions sur l'Intelligence*.

l'admet, il y a dès lors contradiction à demander des preuves qu'en connaissant on est vraiment l'autre en tant qu'autre. Si on ne l'admet pas, il faudra répondre à la critique radicale que le thomisme fait de l'idéalisme.

L'objection de M. Elie GAGNEBIN, c'est que la philosophie thomiste « repose sur une pétition de principe toute gratuite, à savoir, que nos idées nous permettent d'atteindre les essences des choses ». Voilà la source de son infirmité comme l'ont bien vu Descartes et Kant. Au thomisme qui prétend que la vérité c'est la conformité de l'esprit au réel, M. Gagnebin demande:

> Mais comment en juger ? Nous ne connaissons la chose que dans notre esprit; nous n'avons qu'un des termes de comparaison. Comment affirmer l'identité entre les deux objets dont nous ne connaissons que l'un.

Nous retombons dans l'objection traditionnelle et souvent réfutée de l'idéalisme, qu'on peut formuler plus incisivement: « Un au-delà de la pensée est par définition impensable ». L'idée est conçue comme un tableau dont nous ignorerons toujours l'original [1]. Supposant donc la vérité de cette manière de voir, M. Gagnebin conclut à l'invalidité du thomisme. Et si ce postulat de l'idéalisme est dépourvu de fondement, le raisonnement qu'on oppose au thomisme deviendra pétition de principe. Or, c'est bien le cas. Car d'abord l'idéalisme est un *self refuting system :* il enseigne que la connaissance ne nous livre pas la vérité objective, et il se donne comme une science livrant la vraie nature de la connaissance. Et ensuite l'idéalisme est acculé à l'absurdité radicale en niant la valeur objective du principe de non-contradiction.

La position du thomisme est plus invincible qu'il ne peut paraître. Par réduction à l'absurde, il établit d'abord la valeur objective des premières notions ontologiques. Quand la valeur objective de la connaissance est établie comme un *fait*, il reste à en expliquer le *comment*. En cherchant le comment de la connaissance, Descartes et Kant en sont venus à ruiner la possibilité même de la connaissance, car ils concevaient le rapport du connaissant et du connu selon la formule beaucoup trop grossière de l'union de la matière et de la forme. Saint Thomas maintient

---

[1] Avec quelle surprise n'avons-nous pas vu M. André LALANDE, dans une conférence faite à Lausanne et à Genève sous les auspices des « Amis de la Pensée protestante » et parue depuis dans la *Revue de Théologie et de Philosophie* (janv. 1927), prêter à saint Thomas lui-même qui la rejette sans cesse comme fondamentalement erronée (p. ex. I, qu. 85, a. 2), cette doctrine de l'idée-tableau qui appartient de fait à Descartes ! Au seuil d'une étude sur la nature de la vérité, M. Lalande se privait, par une impardonnable distraction, de la seule conclusion possible !

la possibilité de la connaissance en la concevant suivant une formule tout à fait propre, où le connaissant et le connu n'entrent pas en composition pour constituer un *tertium quid*, un compromis, mais où le connaissant devient l'*autre en tant qu'autre.*

* * *

Nous n'avons fait qu'insister sur les différences. Il y a cependant bien des points où nous trouverions des accords.

M. Arnold Reymond, par exemple, admet pour le moins la valeur nécessaire des premiers principes.

> Toute pensée humaine, sitôt qu'elle est consciente, obéit à la juridiction formelle des principes d'identité, de contradiction et de tiers exclu...
>
> S'il en est ainsi, on ne saurait souscrire à l'opinion de M. Rougier. D'après lui « ces principes sont pour un logicien actuel, dépourvus de tout mystère. Ils ont la portée de conventions qui fondent la possibilité du discours... »
>
> Raisonner ainsi, c'est, nous semble-t-il, jouer sur les mots ou commettre une pétition de principes... Cette pétition de principes est si manifeste qu'il est étrange de voir des logiciens comme M. ROUGIER et M. GOBLOT la commettre [1].

Et M. Elie Gagnebin achève son étude sur la *Restauration de la philosophie thomiste* par des critiques mêlées de beaucoup d'éloges:

> La philosophie thomiste est en effet une gymnastique incomparable de l'esprit.
>
> Mais elle est bien autre chose: le point de départ de toute notre civilisation intellectuelle. C'est elle qui rattache le monde chrétien à la pensée grecque. C'est d'elle que nous sortons tous. Non seulement notre logique, mais notre grammaire est fondée sur elle. Etudier le thomisme, c'est prendre conscience de la signification précise du langage que nous employons souvent dans le vague. Formel, potentiel, actuel, accidentel, substantiel, catégorique, ces mots tiennent leur sens exact du système scolastique. Et jamais l'art de la définition et de la distinction ne fut poussé plus loin que par saint Thomas.
>
> Pour rester dans notre pays, voyez comme Vinet peine et patauge à démêler *individualité* et *individualisme!* Dans saint Thomas, il aurait trouvé cette claire distinction entre l'individu et la personne, que Maritain expose dans ses *Trois Réformateurs.*
>
> Chaque mot, dans le système thomiste, est défini avec précision, en corrélation avec tout l'ensemble de la doctrine, qu'on ne peut jamais perdre de vue. D'où leur richesse de signification; pour chaque terme, on sait dans quelle acception il se rapporte aux choses, à l'homme, aux anges, à Dieu.
>
> La pensée thomiste est d'une grande beauté, et l'on éprouve une joie véritable à la pratiquer. On y communie avec l'esprit de ce prodigieux XIIIme siècle, tellement savoureux dans le détail, si grand dans ses conceptions. A sa lumière, tout l'art gothique, et toute l'œuvre de Dante, prennent un sens nouveau pour nous, leur signification vraie, car ils en furent nourris.

---

[1] *Revue de théologie et de philosophie*, 1926, p. 136.

Le thomisme devrait être la base de notre enseignement de la philosophie. Quitte à en faire au fur et à mesure la critique. On ne saurait choisir comme assise à notre pensée, système plus cohérent, mieux défini, et qui force l'esprit à plus de précision et de rigueur. On ne saurait trouver point de départ plus naturel.

Enfin ce thomisme nous donne une image, imparfaite mais déjà magnifique, d'une construction intellectuelle entièrement ordonnée, s'élevant des choses concrètes aux plus hautes réalités spirituelles. Cette ordonnance crée une hiérarchie des valeurs, qui répond aux besoins comme aux aspirations de notre esprit, et qui n'a pas vieilli pour nous. Elle oriente et polarise toute recherche vers les causes premières.

En situant la philosophie thomiste à sa place réelle dans l'histoire de la pensée humaine, entre la Grèce et la Renaissance, on lui dénie certes la qualité de ***philosophia perennis***, seule à contenir l'absolue vérité; mais elle garde toute la splendeur de son architecture prodigieuse, la richesse de sa subtilité, sa justesse de logique rationnelle, et son entière valeur morale.

C'est en ce sens qu'il faut collaborer à une restauration de la philosophie thomiste.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'une séculaire méconnaissance commence peu à peu à se dissiper.

CHARLES JOURNET.

CHRONIQUE DE POLITIQUE ET DE DROIT

I. ENCORE LA SOUVERAINETÉ POPULAIRE.

Notre dernier numéro [1] contenait une brève réponse à M. Rod. R. qui nous avait pris à partie dans la *Feuille d'Avis de Lausanne*. M. Rod. R. nous réplique dans le même journal, le 2 août. Au lieu de réfléchir, M. R. s'énerve. Si la polémique de sa part continue sur ce ton, nous ne nous arrêterons plus à répondre.

M. Rod. R. nous reproche l'exemple que nous avons tiré de l'organisation militaire. Il y aurait là d'abord une erreur de fait. « Un officier doit connaître et connaît la tâche de l'homme qu'on lui demande de présenter pour une mission spéciale ». C'est vrai le plus souvent et c'est normal. Est-ce vrai *toujours?* nous avions écrit: « Cette mission, le lieutenant ne la connaît *peut-être* pas lui-même ». Mais que l'officier subalterne connaisse ou ne connaisse pas la tâche pour laquelle on lui demande de présenter un soldat, il n'en reste pas moins que son rôle à lui est uniquement de *choisir* et de *présenter*. M. Rod. R. ne le nie pas, mais il conteste avec force que nous ayons le droit de tirer de là une conclusion relative à l'ordre politique: « L'organisation militaire est sur un plan, l'organisation politique est sur un autre plan. On ne saurait tirer moyen de l'un pour justifier l'autre ». Ce serait là une grave erreur de raisonnement. C'est bien ici, en effet, que se trouve le malentendu qui impatiente notre contradicteur. Mais à qui la faute ? Voyons plutôt.

M. R. avait écrit: « Le seul fait de ces réélections, à l'occasion de qui le peuple congédie une part de ses élus, indique assez que les tenants du régime démocratique entendent rester les maîtres, être gouvernés par une autorité qui puise sa source en eux... L'élection à temps est exclusive d'autorité autre que celle dont le peuple se croit revêtu. » Ce texte se ramène en somme à

[1] Juillet-septembre 1927.

ceci: d'abord un principe général *universel*, non pas énoncé mais sous entendu: *celui* qui élit pour un temps, puis procède à une réélection, entend conférer un pouvoir et non pas seulement désigner le sujet de ce pouvoir. (C'est ainsi que nous avons interprété la pensée de M. R., nous n'avons pas été contredit). Puis une application *particulière* à un problème *politique:* le *peuple* qui élit pour un temps et procède à une réélection entend conférer un pouvoir, être gouverné par une autorité qui puise sa source en lui.

Pour répondre à M. R., nous avons attaqué directement son principe général, nous avons établi une contre thèse: celui qui élit pour un temps, ne veut pas nécessairement et toujours conférer un pouvoir, mais se borne parfois à un rôle de pure élection. C'est pour prouver cette contre thèse de valeur *universelle* que nous avons fait appel à des exemples étrangers à l'ordre politique naturel (l'armée, l'Eglise). Est-ce là une erreur de raisonnement ? Si oui, autant dire qu'il n'y a plus de principes *universels* mais alors nous voilà ramenés au problème fondamental de toute la philosophie !

Puisqu'il n'y a pas de *connexion nécessaire* entre l'élection pour un temps et la collation de l'autorité, rien ne s'oppose à ce qu'il y ait un régime politique où le peuple élise pour un temps les chefs du gouvernement, sans que pour cela les électeurs confèrent le pouvoir lui-même. Il y a place pour un régime où les détenteurs du pouvoir seront choisis dans et par le peuple sans que le peuple soit « souverain ». C'est à cela et à cela seulement que tendait notre conclusion, soit dans notre article, soit dans notre réponse à M. R.

Nous n'avons jamais dit *qu'en fait* les citoyens suisses dans leur ensemble, entendaient se borner à un rôle de simple élection, nous avons explicitement déploré le contraire[1]. Nous n'avons jamais prétendu non plus que *d'après tous les commentaires des constitutions qui nous régissent* le peuple soit simplement électeur. M. R. ne nous a pas fait dire ces énormités mais il faut s'attendre à toutes les incompréhensions. En voici encore deux preuves.

Nous avons parlé dans notre réponse, d'un soldat qui serait simplement « élu » par un officier subalterne. M. R. à ce sujet nous accueille avec un gros rire et croit nous apprendre quelque chose en nous disant: « Un soldat ne sollicite ni ne reçoit des pouvoirs... à aucun moment de sa vie, il ne représente celui qui l'envoie ». M. R. n'a pas pris garde que le verbe « élire » signifie de soi simplement « choisir » et qu'il n'a pas, même d'après « l'usage, la signification exclusive de « choisir *en confiant un mandat* ».

[1] « Nova et Vetera » 1927, page 137.

Nous avons cité longuement, dans notre article, les textes où Léon XIII et Pie X rappellent que l'autorité, dans la société civile comme ailleurs, vient de Dieu et non des hommes. Après quoi M. R. écrit: « M. Charrière... se borne à postuler que l'élection exclusive de contrôle *crée* une autorité qui ne se confond point avec celle du peuple, qui supprime en fait la souveraineté populaire... On est assez loin des espoirs que M. Charrière met dans une autorité d'essence *purement humaine* [1].

* * *

Il nous faut signaler ici le 4me cahier d'*Ordre et Tradition* qui traite *des diverses conceptions de la démocratie.* Nous y reviendrons, car ce fascicule de 60 pages traite, sous une forme très concise, une foule de problèmes qui touchent à la démocratie et à la souveraineté populaire. L'auteur, M. Regamey, définit assez exactement la démocratie thomiste. Nous ne sommes cependant pas d'accord avec lui sur tous les points, entre autres sur le sens des réélections.

On peut même se demander si la durée temporaire des fonctions est compatible avec ses principes (ceux de la démocratie thomiste), il semble qu'elle ne l'est pas, car la réélection régulière « ce bain populaire » n'a d'autre but que de soumettre l'activité du magistrat à l'approbation des électeurs, ce qui est manifestement contraire à la doctrine. Je ne crois pas déformer la pensée thomiste en disant que la démocratie légitime suppose l'élection à vie et la réunion des trois pouvoirs dans le souverain, magistrat unique ou conseil.

La réélection régulière tend à soumettre l'activité du magistrat à l'approbation des électeurs, c'est vrai, mais il y a deux sortes d'approbations. Il y a celle du *supérieur* qui sanctionne l'œuvre de son mandataire et lui donne force de loi; il y a l'approbation de l'*inférieur* que le supérieur peut ou doit consulter sur son activité. L'approbation que comporte l'épreuve de la réélection, dans le système de la souveraineté populaire, est de la première espèce, de la seconde au contraire, dans la démocratie thomiste. Les réélections d'après le système thomiste n'auraient pas lieu *à bien plaire*, au premier mécontentement de l'électeur, mais seulement après expiration du temps pour lequel le choix a été fait. M. Regamey admet que, si le choix est fixé pour toujours, l'élection des chefs du gouvernement peut bien n'être qu'un simple choix sans collation d'autorité, pourquoi n'en serait-il nécessairement plus ainsi, si le choix est pour un temps déterminé ? Les faits du reste sont là pour prouver que la réélection peut très bien ne pas signifier une collation de pouvoir. Nous

[1] « Feuille d'Avis de Lausanne », 2 juin 1927.

avons signalé déjà [1] les réélections qui ont lieu au sein de l'Eglise catholique. « *Ab esse ad posse valet illatio* »

Autre chose est de savoir si l'on rencontrera souvent un peuple qui se contente d'approuver à la manière acceptée par la démocratie thomiste. Oui, disons-nous, dans la mesure où les peuples ne seront pas infestés par l'erreur de la souveraineté populaire et surtout croiront en Dieu, source et règle de toute autorité. C'est là qu'est l'essentiel. Si l'on n'admet pas *Dieu*, de quel *droit* y aurait-il des hommes pour commander à d'autres hommes ? on est fatalement conduit à placer dans le peuple la source du pouvoir. Quand on admet l'existence de Dieu, seul souverain législateur — les lois humaines n'ayant de valeur que par conformité à la loi divine — on se rend compte, qu'en définitive, et sans tomber dans l'occasionalisme ou le panthéisme, toutes les formes de gouvernement se ramènent à la *Monarchie de Dieu* dont les chefs d'Etat, véritables souverains, mais par participation, ne sont que les *représentants*. Qu'on vive alors en république ou en monarchie, on sait qu'une élection populaire ne comporte que la désignation d'une personne, non pas la collation d'un pouvoir qui ne peut venir que de Dieu.

La démocratie légitime comporte-t-elle « la réunion des trois pouvoirs dans le souverain, magistrat unique ou Conseil » Oui, croyons-nous avec M. Regamey. Mais si le pouvoir dans l'Etat est *un*, rien n'empêche (et M. Regamey sera, je pense, de mon avis) que des personnes *diverses* soient chargées d'élaborer les lois, de les faire exécuter, d'administrer la justice. Dans le diocèse catholique par exemple où l'évêque est seul véritable chef, le vicaire général seconde l'évêque dans l'exercice du pouvoir exécutif et un autre ecclésiastique, l'official, remplace l'évêque dans les fonctions judiciaires. L'étude du droit canon ferait voir justement, comment ces diverses fonctions d'un même pouvoir peuvent être exercées avec une certaine et suffisante indépendance l'une de l'autre.

* * *

Nous avons signalé, dans notre dernier numéro, un article de M. *Franz von Ernst*, paru dans la *Schweizerische Rundschau* [2]. On nous a demandé, de divers côtés, d'en traduire ici les passages essentiels, les voici :

Ce n'est un mystère pour personne que des milieux intellectuels considérables, en particulier parmi la jeune génération, se sont détachés de la démocratie ou sont

[1] 1927, pages 269 et suivantes.
[2] « Nova et Vetera », 1927, page 304.

aur le point de s'en séparer. Leur intention est de résoudre la crise politique en liant a u fond des choses, mais ils se trompent en confondant les notions de souveranet é populaire et de démocratie.

Les rédacteurs de « Nova et Vetera » ont entrepris de dissiper cette confusion. Ils ont prouvé que la démocratie comme forme de gouvernement n'est pas en opposition avec la doctrine catholique. Que le peuple ou ses représentants désigne les détenteurs du pouvoir, ce peut être pour un pays la meilleure forme de gouvernement; il en est ainsi en Suisse si l'on tient compte de l'histoire, des traditions, des besoins des peuples confédérés. La doctrine rousseauiste de la souveraineté populaire n'est pas essentiellement liée à la démocratie. La thèse d'après laquelle la souveraineté réside dans le peuple d'une manière inaliénable, de telle façon que le peuple, en désignant les chefs de l'Etat, leur transmet l'exercice de ses droits souverains, que cette transmission et ce mandat sont la source de l'autorité, cette thèse est indubitablement rejetée et condamnée par l'Eglise. Cette doctrine est le fondement de l'opinion d'après laquelle le peuple érige l'autorité et peut la détruire lorsque les détenteurs de cette autorité, qui n'est en somme que « prêtée » ne plaisent plus. En d'autres termes, l'erreur a déjà tellement pénétré dans la moelle du peuple que le citoyen qui se soumet à la loi perd de plus en plus l'impression qu'il obéit à quelqu'un d'autre que lui-même... La *landsgemeinde* est une forme saine de la démocratie aussi longtemps que l'autorité de chefs simplement désignés par le peuple est respectée et que la recherche du bien commun l'emporte chez les citoyens, sur celle des biens particuliers. Si ces conditions font défaut et dans la mesure où l'administration du bien commun devient plus compliquée, le sentiment de la responsabilité vis-à-vis de l'autorité s'en va bien vite. La landsgemeinde qui ne se contente plus d'élire des *chefs* mais veut désigner des hommes qui ne seront plus que ses commis et ses représentants, se rend incapable de réaliser en petit l'idéal politique. La raison profonde de la décadence des landsgemeinde est à chercher dans une fausse notion de l'autorité. La sympathie très vive que les Genevois tout spécialement n'ont cessé de porter à l'institution des landsgemeinde et qui les a poussés à entreprendre de véritables pèlerinages vers la Suisse primitive et l'Appenzell a sa source première dans une admiration presque religieuse pour Jean-Jacques et sa doctrine de la souveraineté populaire.

On voit par là que nous ne sommes pas seuls à dissocier démocratie et souveraineté populaire.

II. QUELQUES TÉMOIGNAGES DE JURISTES MODERNES SUR SAINT THOMAS.

On a flétri, comme il convenait, les récentes déclarer de M. Pierre Jaccard sur le Thomisme. Nos lecteurs trouveront ici quelques citations qui leur permettront de juger ce que valent ces étourderies.

M. P. Jaccard en veut donc à ceux qui pensent se servir de saint Thomas pour résoudre des problèmes d'aujourd'hui. Il l'a déclaré à bien des reprises, il le disait déjà dans un article intitulé: *La pensée protestante et le néo-thomisme* [1].

---

[1] M, Van Ernst peut sans doute dire « n'est pas *nécessairement et toujours* en opposition... ».

[1] « Feuille d'Avis de Lausanne », 5 février 1926.

Deux auteurs, en particulier, MM. Louis Rougier et Pierre Lasserre publièrent des études minutieuses, érudites, clairvoyantes du thomisme et de la scholastique. Ils montrèrent tous les déficits, toutes les contradictions, toutes les impasses qui se cachent derrière la façade majestueuse de la synthèse thomiste. Il est impossible de la concilier avec la science moderne. Il faut choisir entre notre temps avec ses faiblesses que nul ne songe à cacher et le moyen âge.

... Sans méconnaître le génie de saint Thomas, le protestant estime qu'il ne saurait répondre aux exigences de la pensée moderne. C'est de l'archaïsme de chercher chez lui des solutions aux problèmes nouveaux que le monde a posés.

N'en déplaise à M. Jaccard et à ses amis, il n'y a pas que les catholiques et quelques amateurs « snobistes » à priser saint Thomas, à considérer sa doctrine comme parfaitement conciliable avec les exigences modernes. Des protestants notoires nous tiennent compagnie et ne le cèdent à personne en fait d'admiration pour le docteur angélique. Et cette admiration ne se rapporte pas à quelque point secondaire de la doctrine thomiste, mais aux grands principes qui sont à la base de la philosophie du droit.

Grotius lui-même recommandait à un de ses correspondants, pour bien étudier le droit des gens et le droit public, de ne pas négliger au moins de parcourir la *Secunda Secundae* de la somme théologique, surtout les passages qui traitent de la justice et des lois « Ex scholasticis Thomam Aquinatem, si non perlegere, saltem inspicere secunda parte secundae partis libri quem Summam Theologiae inscripsit, paesertim ubi de justitia agit ac de legibus [1].»

Si Grotius conseillait de parcourir saint Thomas, le savant juriste allemand, *Jhering* est allé beaucoup plus loin. Dans la seconde édition d'un ouvrage fameux: *Der Zweck im Recht*, ce juriste de premier ordre exprime son très vif regret de n'avoir pas connu plus tôt la doctrine thomiste:

Je ne puis pas écarter de moi le reproche d'ignorance, mais ce reproche pèse, bien plus encore que sur moi, sur les philosophes modernes et les théologiens protestants qui ont négligé de profiter des doctrines géniales de cet homme. Je me demande avec étonnement comment il a été possible que ces vérités une fois énoncées aient pu si complètement être oubliées de notre science protestante ? Quelles erreurs ne se serait-elle pas épargnées, si elle avait accepté ces doctrines ? Pour ma part, je n'aurais peut-être rien publié de mon livre si je les avais connues, car les grands principes que j'avais à exposer, se trouvent déjà exprimés par ce penseur extraordinaire avec une clarté parfaite et une remarquable concision. [2].

Presque à la même époque où Jhering faisait cette confession, un professeur de droit pénal allemand, *L. von Bar* insiste sur l'utilité *moderne* des thèses de saint Thomas en matière de droit pénal [3].

[1] Epistola 16a, Editio Lipsiana 1674, page 31.

[2] « Der Zweck im Recht », Leipzig 1886, 2me volume, pages 161 et 162.

[3] « Handbuch des deutschen Strafrechts » Bd I p. 216 et 217, Berlin 1882.

A Geyer et A. Merkel ne louent pas seulement saint Thomas « d'avoir brillé parmi les philosophes du moyen âge qui traitent du droit et de l'Etat » mais signalent « ses développements intéressants sur le droit pénal et processuel [1]. »

Oscar Kraus dans son étude sur l'interprétation des lois [2] signale l'utilité d'Aristote et de saint Thomas dont les principes « permettent d'atténuer les défectuosités des législations ».

Brandts écrit en 1905 [3]: « pour justifier le droit exclusif qu'a l'Etat de punir, saint Thomas apporte trois arguments qui, à ma connaissance dans l'histoire de la philosophie du droit. n'ont jamais été dépassés ». A propos de la restauration de l'ordre lésé le même auteur écrit: [4] « que les formules de Kant sont très mal choisies et qu'on ne peut pas, ne serait-ce que de très loin, les comparer à celles de saint Thomas. »

M. de Louter, professeur de science politique à l'Université d'Utrecht, recommande à un de ses étudiants d'écrire une thèse sur la doctrine juridique de saint Thomas. Plus tard, enseignant la législation ouvrière à l'université d'Amsterdam, le même professeur insiste, dans sa leçon inaugurale, sur l'actualité de saint Thomas à cet égard [5].

Nous pourrions poursuivre nos citations, il nous semble toutefois, qu'en voilà assez pour établir quel crédit il faut accorder à ceux qui prétendent que le thomisme est incapable de donner des solutions aux problèmes modernes

François CHARRIÈRE.

---

[1] A. GEYER, « Uebersicht über die Geschichte des Rechts und Staatsphilosophie, travail revu et augmenté par A. MERKEL dans l'Encyclopédie d'Holtzendorff, 5me édition 1890, page 52.

[2] « Zeitschrift für Priv. u. öffentl. Recht der gegenwart, 1905, p. 631-632.

[3] « Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft », vol. 18 p. 81.

[4] Même travail, page 112.

[5] Cf. « der Gesetzbegriff beim H. Thomas », par B. Kuhlmann, page VI. Bonn 1912. C'est dans cet ouvrage que nous avons trouvé la plupart des textes cités plus haut.

BIBLIOGRAPHIES

P. Paul Dhorme, des Frères Prêcheurs, *Le Livre de Job*. « Etudes Bibliques », Paris, Gabalda, 1926, CLXXVIII-612 pp. gr. in-8°; 100 fr. français.

Impatiemment attendu par les exégètes, le commentaire de Job par le P Dhorme a paru au début de l'année. La science et la théologie s'en félicitent. L'établissement du texte et la traduction répondent à tout ce qu'on pouvait attendre d'un hébraïsant et d'un orientaliste tel que le directeur de l'Ecole de Jérusalem. Si les seuls spécialistes ont cet avantage de pouvoir apprécier comme elles le méritent les savantes discussions du commentaire sur le mot à mot, tout lettré trouvera le plus vif intérêt à lire ce chef-d'œuvre de la poésie biblique dans une version si claire et qui offre les plus hautes garanties d'exactitude. L'Introduction très bien ordonnée et d'une lecture agréable, où les données philologiques ne tiennent point une place accaparante, lui en ouvrira l'intelligence; la plus grande partie consiste en dissertations sur l'analyse de l'ouvrage, sa composition, sa doctrine; elles sont très accessibles, et leur haute portée historique, littéraire et religieuse n'échappera à personne.

Le P. Dhorme établit l'unité du livre. Il n'y a point du tout antinomie entre la doctrine et les conceptions psychologiques de la narration en prose et du poème qui y est encadré; prologue et épilogue, dialogue poétique comprenant la plainte de Job, les trois cycles de discussions entre lui et ses amis, puis les discours de Iahwé sont bien d'une seule et même main. Le beau « poème de la Sagesse » (ch. XXVIII), et d'autres passages fameux comme les descriptions de Léviathan et Béhémoth, sont bien, quoi qu'en aient dit certains critiques, l'œuvre de l'auteur primitif. Les idées, la langue, le vocabulaire, certains traits caractéristiques comme la répartition des noms divins, prouvent suffisamment cette unité. Il y a bien eu quelques transpositions, par suite du dérangement de pages ou de colonnes; (ainsi XXIV, 18-24 appartient non à Job, mais à Sophar, et trouve sa vraie place entre XXVII, 13 et XXVII, 14; le discours de Bildad commencé XXV, 2-6, se poursuit XXVI, 5-14; XXXI, 33-37 doit suivre 40 ab, et représente les dernières paroles de Job. Etc.). Ces changements, rares et opérés avec une critique très prudente, donnent en effet au texte plus de symétrie, de logique et de puissance littéraire. Mais seuls les discours d'Elihou (XXXII-XXXVII) sont d'après le P. Dhorme (contre, Budde Cornill, et de nombreux catholiques) l'addition d'un auteur inspiré postérieur, destinée, non pas à donner la vraie solution du problème du mal, mais à en compléter la discussion du point de vue des idées courantes en Israël. Les raisons philologiques et littéraires par lesquelles il soutient ce jugement paraissent décisives. Notons aussi qu'il repousse toute influence directe de littératures religieuses étrangères, fût-ce la babylonienne. Et il montre comme l'ensemble est symétrique et cohérent; il est vrai que la composition n'en est pas régie par les lois de la logique occidentale: « Chaque partie est génératrice de la suivante, mais avec plus ou moins d'action immédiate. La pensée rebondit, un peu comme une pierre qui ricoche à la surface de l'eau et dont les points de chute ne sont pas à la même distance les uns des autres » (p, LXV).

La comparaison avec Isaïe, Jérémie, certains psaumes, les Proverbes, l'étude minutieuse de la langue, et quelques considérations historiques, mènent le savant auteur à conclure que le livre appartient à l'époque qui va de 500 à 450, entre les

prophètes Zacharie et Malachie, lorsque l'araméen pénétrait sérieusement en Israël. Le problème du mal préoccupait alors beaucoup les esprits. Rien n'est plus fréquent, affirmera avec constance le héros éprouvé, que le contraste troublant entre le juste malheureux et le méchant toujours prospère. C'est la destruction de la théorie morale utilitaire, courante parmi les Juifs, des immanquables rétributions terrestres, laquelle n'expliquera jamais le terrible problème. Mais le dernier mot n'est pas dit. Dieu approuve sans doute la fin de non-recevoir opposée par Job au verbiage apologétique de ses respectables amis; seulement on reste acculé au mystère de la volonté de Dieu, dont la sagesse infinie nous dépasse, à la pure foi dans sa justice incompréhensible. Job a compté que Dieu apparaîtrait sur terre pour justifier son serviteur — tel est, d'après D., le sens du fameux passage XIX, 23-27 — et de fait Dieu apparaît, détruit les calomnies et les soupçons, et même il le dédommage dès cette vie. L'histoire en prose montre bien aussi qu'il ne s'agissait que d'une épreuve, pour faire briller la vertu du patriarche. Mais la réponse décisive et libératrice devait être celle du christianisme, préparée par des révélations sublimes, depuis celles du « Serviteur de Iahwé » dans Isaïe jusqu'à la « Sagesse de Salomon », couronnement de la révélation ancienne. Dans le Livre de Job, « Dieu lui-même » invite à la circonspection « devant des problèmes dont la solution n'apparaîtra vraiment que dans la lumière de la révélation définitive » (p. CXX).

Ce merveilleux poème, que le P. Dhorme nous a rendu beaucoup plus accessible, nous fait mieux sentir à quelles tragiques angoisses l'Evangile a mis fin.

B. A.

Mgr Lucien Paulot, *L'Esprit de Sagesse.* Essai de synthèse des principes généraux de la vie intérieure, éditions de « La Vie Spirituelle ». Paris 1926, 467 pp.

Précis de la vie spirituelle où tous les sujets essentiels ont leur place. Ils sont exposés plutôt en manière de suggestions consécutives, rédigées dans un style très clair et très simple.

Il faut relever la grande richesse des citations scripturaires et patristiques. La doctrine est très sûre: sur le motif formel de l'espérance qui est la Toute-Puissance auxiliatrice, sur la nature de la contemplation, couronnement normal de la vie de la grâce, sur la prière acte de l'intelligence pratique, sur tous les points délicats, c'est la doctrine exacte de saint Thomas qui est proposée.

Ce qui nous a le plus frappé, c'est l'originalité et la beauté du plan. La Sagesse divine ayant créé le monde spirituel autant que le monde matériel avec poids, mesure et nombre, les vertus théologales sont ramenées au poids qui sollicite l'âme; les vertus morales à la mesure qui les règle; le Christ, son Ecriture, son Eucharistie, son Eglise, sa Mère, au nombre où toute chose trouve son exemplaire et dont elle tire sa beauté.

Bien des passages pourraient être cités. Par exemple sur la prière: « D'autres prient avec le péché. Leur volonté chancelante n'est pas encore suffisamment affermie dans la voie de la pénitence. Ils veulent et ne veulent pas, et dans ce mélange de sincérité et de faiblesse, ils prient quand même. Ce fut la prière d'Augustin quand il disait avant sa conversion: Donnez-moi la chasteté et la continence, mais pas tout de suite. Cette prière, à cause de son intention boiteuse, n'a pas toute son efficacité. Mais elle est loin d'être inutile ».

Ou encore cette juste remarque sur le don de conseil: « Peut-être va-t-on croire que ce don, surtout à l'état d'habitude révèle chez le sujet une suffisance, une indépendance qui l'exonère de tout recours à la direction d'autrui. Il n'en est rien... Même la lumière céleste du chemin de Damas ne rend pas inutile le recours à Ananie. »

C. J.

Dr J. Jordan, *L'Abbaye de Prémontrés d'Humilimont.* (1137-1580). Fragnière Frères, Fribourg 1926.

Saint Norbert, le fondateur des Prémontrés, fut le contemporain et l'ami de saint Bernard; mais, tandis que les Cisterciens se rattachaient à l'Ordre bénédictin qu'ils ramenèrent, d'une manière peut-être un peu rigide, à ses origines, saint Norbert tenait à conserver, comme répondant

mieux selon lui aux besoins de son temps, l'institut canonial, auquel il avait naguère appartenu. Il en renforça l'élément ascétique au moyen de prescriptions qui s'apparentaient à celles des cisterciens; mais il y ajouta une exigence absolument distincte; il créa une congrégation de chanoines qui, tout en vivant en commun et en observant les trois vœux monastiques, devaient s'adonner aux diverses fonctions du ministère paroissial.

L'abbaye d'Humilimont, dont M. Jordan nous raconte l'histoire, fut fondée vraisemblablement en 1137, par les seigneurs de Marsens. Elle peut être considérée comme une filiale du monastère norbertin du Lac-de-Joux, qui l'avait précédée de quelques années.

L'auteur a dépouillé tous les documents qui se rapportent à son sujet; mais, comme c'est d'ordinaire le cas, ceux-ci nous révèlent surtout l'aspect matériel de la communauté dont ils parlent, tandis qu'ils sont, malheureusement, beaucoup plus sobres de renseignements sur sa vie religieuse. Il faut évidemment s'attendre à ne trouver dans un monastère aussi petit que celui d'Humilimont — il ne groupa, même dans la plus belle période de son existence, jamais plus de douze moines — qu'une réalisation restreinte de l'idéal des Prémontrés. On y rencontre cependant l'une de ses particularités les plus curieuses: une maison de norbertines, vivant, sous la direction de l'abbé, à côté de la communauté masculine. C'étaient comme des chanoinesses cloîtrées, s'unissant aux exercices religieux des moines, et leur rendant, d'autre part, des services d'ordre matériel. Cependant, déjà vers 1140, à la suite de prescriptions nouvelles, émanées de la maison mère, ces sœurs durent aller s'établir ailleurs. Elles se fixèrent à Posat, et, chez nous comme dans d'autres provinces, cette mesure leur fut fatale: elles disparurent par voie d'extinction.

Pour permettre aux moines d'Humilimont de se livrer à la pastoration, leur tâche principale, comme nous l'avons dit, l'évêque de Lausanne — vraisemblablement saint Amédée — leur céda la paroisse de Vuippens, sur le territoire de laquelle s'élevait le nouveau monastère. Cette paroisse comprenait encore, à cette date, les localités de Sorens et de Villarvolard. Cette dernière en fut détachée peu après, et les religieux y placèrent alors un des leurs comme chanoine-curé. Ce n'était pas tout à fait conforme à leurs traditions, qui prévoyaient plutôt l'établissement d'une communauté dans chaque localité que les moines étaient appelés à desservir. Encore, cet état de choses ne fut-il pas de longue durée: les religieux cessèrent bientôt de s'occuper eux-mêmes de Villarvolard, et ils confièrent cette paroisse à un prêtre séculier.

Ils renoncèrent même plus tard à la pastoration de Vuippens. C'était au moment où Humilimont passait par cette crise douloureuse qui, dès le XIVme siècle, atteignit presque toutes les maisons religieuses. La règle s'était adoucie; les moines étaient autorisés à conserver leur avoir personnel; l'abbé et ses religieux, à son exemple, s'absentaient souvent. C'était la décadence, matériellement et moralement. Les Prémontrés, après la disparition des frères convers, avaient remis, comme les cisterciens, leurs domaines à des fermiers, à des prix qui ne correspondaient plus du tout à la valeur de l'argent, alors en forte diminution. L'avoir des religieux baissait, et en même temps le nombre des moines: ils n'étaient plus, en moyenne, qu'une demi-douzaine. Ces Prémontrés manquaient de stimulant et ils ne semblent guère s'être adonnés au travail intellectuel. Enfin, comme le clergé séculier et comme la plupart des maisons religieuses au XVme et au XVIme siècles, Humilimont fut en proie à d'assez grands relâchements au point de vue moral. Le mal, selon la conclusion de M. Jordan, paraît même avoir été, chez nos Prémontrés, plus grave qu'ailleurs, de telle sorte que le procédé un peu cavalier de l'Etat de Fribourg, décidant d'affecter les biens des religieux déchus, au collège qu'il se proposait de fonder, peut, jusqu'à un certain point, être compris.

Sur la suppression d'Humilimont, la plus intéressante peut-être des questions qu'il ait traitées, M. Jordan ne fait, par conséquent, que confirmer ce que nous savions déjà. Le dernier chapitre de son livre n'en est pas moins singulièrement captivant. On y retrouve la figure énergique du nonce Bonhomini, encourageant, avec le prévôt Schneuwly, le gouvernement de Fribourg à demander la fermeture

du couvent, et réclamant avec insistance la fondation du collège, surtout au moment où Leurs Excellences semblaient, devant les difficultés rencontrées, sur le point d'abandonner ce projet. Le Légat du Saint-Siège réfute ensuite les objections du provincial des Jésuites et il a raison des hésitations et des scrupules du P. Canisius, envoyé à Fribourg pour réaliser enfin le projet si longuement caressé. Tout ceci est, dans le livre de M. Jordan, singulièrement vivant, et ce n'est pas sans une réelle émotion que l'on assiste à la prise de possession des biens d'une abbaye, disparaissant, après quatre siècles et demi d'une existence qui n'avait pas été, surtout au début, sans grandeur.

Elles sont rares, les maisons religieuses de notre diocèse dont l'histoire ait été intégralement racontée. Grâce à M. Jordan, l'histoire d'Humilimont est faite. L'auteur a littéralement épuisé son sujet, et sans rendre, pour autant, son étude fastidieuse. Il a su briser la monotonie de certains détails de nature matérielle en introduisant de suggestifs rapprochements, des remarques d'ordre général, voire même l'une au l'autre pointe de malice. En historien digne de ce nom, il n'a pas caché les ombres de son sujet, mais il l'a fait en toute impartialité, se gardant bien d'accusations exagérées et de généralisations injustes. M. Jordan nous a raconté, du couvent d'Humilimont, tout ce que les documents permettaient d'en dire et il nous en a donné un tableau qui semble bien reproduire la physionomie réelle du monastère: on ne saurait demander plus et mieux d'un travail d'histoire.

L. W.

Lettres de Léon Bloy à Frédéric Brou et à Jean de la Laurencie. (Collection *Ars et Fides*, chez Bloud et Gay; 213 p.)

Il faut prendre en note ce petit livre, d'abord parce qu'il s'ouvre sur une remarquable introduction qui est à la fois une étude sobre et bien conduite et un témoignage plein de sympathie fervente. Elle a pour auteur, cette introduction, un des fidèles de Léon Bloy: M. l'abbé Roblot qui, plus connu sous le pseudonyme de Jacques Debout, dirige les « Cahiers catholiques ». Ecrites avec la noble clairvoyance que confère l'amitié, ces quarante pages de préface sont à mettre au rang des meilleures qu'on ait, depuis quelques années, consacrées au Pèlerin de l'Absolu. — Mais surtout, on aura la joie de trouver dans ce volume les admirables lettres de consolation que Bloy adressait à Jean de la Laurencie, lettres dépouillées de toute littérature où déborde la merveilleuse tendresse de cœur et où transparaît la profonde humilité d'un homme que plusieurs croient le droit (et qui sait ? le devoir peut-être... !) d'accabler sans distinctions ni ménagements, oubliant que justice est dûe aux morts autant qu'aux vivants N'en citons qu'un court extrait qui suffit à ébranler la légende-rengaine de *Léon Bloy orgueilleux,* courante encore parmi ceux qui n'ont lu que de surface la « Femme pauvre » ou le « Désespéré ».

« Je pouvais devenir un saint et un thaumaturge. Je suis devenu un homme de lettres ! Ces phrases ou ces pages qu'on veut admirer si on savait qu'elles ne sont que le résidu d'un don surnaturel que j'ai gâché odieusement et dont il me sera demandé un compte redoutable ! Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé au contraire *ce que je voulais de Dieu* et me voici à 68 ans, n'ayant dans les mains que du papier !... La vraie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la bouche de Jésus, on sait bien qu'on ne l'a pas et qu'on n'a vraiment rien à donner à de pauvres cœurs souffrants qui implorent le secours. »

Ne serait-il pas équitable lorsqu'on veut porter un jugement sur Bloy, d'interpréter son œuvre dans le sens où allait spontanément son âme ? De telles lettres en tous cas pressent de le faire. Ch.-F. D.

IMPRIMATUR

Friburgi Helv.
21 Sept. 1927.

L. Ems,
V. G.

LIBRAIRIE ST-PAUL, FRIBOURG

130 Place St-Nicolas — — 38 Avenue de Pérolles

*

Nous fournissons **aux meilleures conditions** *tous les ouvrages de n'importe quel genre et de toute provenance,* **approuvés ou recommandés par le Clergé**

*

PAPETERIE - IMAGERIE

Les plus belles fourrures
les plus beaux manteaux

sont toujours signés

ONEYSER

A l'OURS NOIR

4, PLACE LONGEMALLE,

GENÈVE

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

Genève :: Corraterie 20 :: **Genève**

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX I. 1607

ARTICLES RELIGIEUX

EDITIONS

DE

LIVRES DE PIÉTÉ

L'art catholique

PARIS

IMAGES -- ESTAMPES
(collections complètes)

Reproductions de
STATUES et CRUCIFIX

La revue des Jeunes

PARIS

Somme théologique de Saint-Thomas
en cours de publication
texte latin,
traduction française.

Dépositaire des

LIBRAIRIE SAINT THOMAS D'AQUIN

SAINT MAXIMIN

Abbaye de St-André	Apostolat de la prière	Abbaye de Maredsous
Lophem-Lez-Bruges	Toulouse	Belgique

Mame - Dessain - Pustet - Desclée, etc.

Nouvelle Librairie Nationale :: **Editions Spes, Paris**

Service de Commission

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques.*

ABONNEMENTS A «NOVA ET VETERA», SANS FRAIS

Fourrures-Pelleteries

Tigre Royal

Genève

60 Rue du Rhône

BANQUE DE L'ÉTAT DE FRIBOURG

FRIBOURG (SUISSE)

GARANTIE DE L'ÉTAT

CAPITAL ET RÉSERVE FR. 34,450,000.—

TRAITE TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

TARIF DES ANNONCES

DE « NOVA ET VETERA »

Une page :	4	numéros	Fr.	70.—
	2	numéros	»	40.—
	1	numéro	»	20.—
Une demi-page :	4	numéros	Fr.	40.—
	2	numéros	»	20.—
	1	numéro	»	12.—

S'adresser à l'administration de **NOVA ET VETERA**
Grand'rue 6, Fribourg.

Monastère
Notre-Dame
de la
Ste-espérance